vingt ans et des poussières

1991 – 2011

Éditions de l'Olivier

La non-histoire des éditions de l'Olivier

l'Olivier est né d'un pari, ou plus exactement de plusieurs paris. Le premier, c'est celui que firent les dirigeants du Seuil lorsqu'ils me proposèrent de devenir leur associé, afin de créer ensemble une nouvelle maison d'édition. Le deuxième – le mien – reposait sur une confiance aussi irrationnelle qu'inébranlable dans ma capacité à publier des écrivains dignes de ce nom. Le troisième consistait en une hypothèse selon laquelle la littérature était capable de rassembler un nombre suffisant de lecteurs pour que cette entreprise ne soit pas vaine. La littérature ? Mais laquelle ? demandèrent mes associés, chez qui le doute commençait à s'insinuer. Pour calmer leur inquiétude, je m'efforçai de trouver un nom digne de mon projet. J'en proposai deux.

Horizons « Horizons » est le titre d'une revue créée autrefois par Cyril Connolly. En l'évoquant, je cherchais moins à me référer à un exemple qu'à une idée : celle du *dépaysement* qui, selon moi, fait partie intégrante de la chose littéraire, et de l'activité éditoriale elle-même. En découlait le caractère profondément cosmopolite de notre futur catalogue. La dominante anglo-saxonne devait beaucoup à mon histoire personnelle. J'avais déjà pas mal bourlingué dans les Lettres américaines. Ayant appris très tôt à négocier avec les éditeurs et les agents, j'étais devenu l'un de leurs interlocuteurs privilégiés. Il me fallut d'abord affronter les critiques de mon entourage : personne n'aimait « Horizons » (« on dirait le nom d'une agence de voyages », me fit remarquer quelqu'un), et je n'étais plus très sûr moi-même de la justesse de ce choix. Mais le concept me plaisait, sans doute parce qu'il me rappelait mes études de philo. L'horizon était ce qui permettait de penser ensemble un « ici » et un « là-bas », et donc de s'orienter, de définir un cap par rapport à un repère lui-même en mouvement. La métaphore géographique et l'usage du pluriel renvoyaient à un point de vue réflexif, échappant ainsi à la trivialité du « travel writing », voire de la « world fiction », que j'avais involontairement contribué à populariser, quelques années plus tôt.

Janus n'est pas le dieu plus connu du panthéon romain. Enfant, on m'avait montré une statue représentant ce personnage pourvu de deux visages, dont l'un regardait vers l'avenir et l'autre vers le passé. À Rome, les portes du temple qui lui était dédié devaient rester ouvertes en temps de paix, fermées en temps de guerre. Janus était le dieu du passage, ce sans quoi il n'y avait aucun changement possible. Cette incarnation de l'unité dans la dualité était un symbole magnifique. Mes associés s'y rallièrent par défaut. Et c'est ainsi que fut baptisée provisoirement la société éditrice. Mais la question de la marque demeurait entière.

L'arbre Comme je demeurais réticent à l'idée d'utiliser mon nom, un ami me suggéra de « me faire un prénom ». Pourquoi pas *l'Olivier* ? De toute façon, il fallait en finir, pour que tout commence. Restait à imaginer un logo, une couverture. C'est John McConnell, un des designers les plus brillants de l'agence Pentagram, qui eut l'idée de cette signature en forme d'illustration. L'extrême simplicité de la charte graphique permettait de concevoir les couvertures sans multiplier les allers-retours avec Pentagram, dont les bureaux sont à Londres. Je compris que cet arbre en ombre chinoise était comme un diagramme qui réconciliait les contradictions du projet que j'avais eu tant de mal à formuler : le haut et le bas, l'immobilité et le changement, le proche et le lointain, tout s'accordait enfin. La maquette contenait d'autres secrets, que je découvris progressivement.

D'un certain genre On sait que, pour Milan Kundera, le roman moderne n'est pas un genre littéraire parmi d'autres, mais celui qui les résume tous : il n'« examine pas la réalité, mais l'existence. Or l'existence n'est pas ce qui s'est passé », elle est « le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable. » Je reconnais pleinement notre projet dans cette affirmation. Il n'est pas rare qu'on nous demande pourquoi nos livres ne comportent aucune mention d'appartenance à un genre défini ou à une collection (roman, nouvelles, récit, etc.). Il me semble que la formule de Kundera est en soi une réponse – de même que la référence au cosmopolitisme explique l'absence de distinction entre le domaine étranger et le domaine français.

Olivier Cohen

lire la suite en 2011…

1991 Un air de famille

Notre premier livre Nous sommes à Missoula (Montana). Du toit de sa maison, dans la forêt, Richard Ford observe les incendies qui embrasent les crêtes et se demande ce qui se passerait si le vent venait à tourner. Cette rêverie est à l'origine d'*Une saison ardente*. Depuis longtemps, Ford voulait montrer que le « great american novel » était en réalité le roman court, comme *Gatsby* (Fitzgerald), *La Sagesse dans le sang* (Flannery O'Connor), mais aussi *L'Étranger* de Camus ou *Premier amour* de Tourgueniev. (Ce qui tendrait à prouver que le roman américain est fondamentalement français… ou russe.) *Une saison ardente* est un roman parfait. Sa concision tranche avec le monumental *Indépendance* qui, cinq ans plus tard vaudra à son auteur le prix Pulitzer. Ami intime de Carver, Richard Ford a publié à l'Olivier la totalité de son œuvre. C'est à lui que revint le privilège d'ouvrir le bal : en février 1991, *Une saison ardente* sortit de l'imprimerie, tandis que les missiles Tomahawk s'abattaient sur Bagdad. Nous venions de publier notre premier livre.

La transposition littéraire d'une histoire hassidique Cynthia Ozick – qu'Edmund White qualifia un jour de « Flannery O'Connor juive » – est un écrivain puissant et subtil. Très connue dans le milieu littéraire new-yorkais, elle est loin de posséder en Europe la notoriété qui devrait être la sienne. Sa passion pour les grands auteurs classiques – Henry James, George Eliot, Jane Austen – qu'elle aime à revisiter s'accompagne d'un sens de l'humour et d'un goût pour l'absurde plus proches de Kafka que du canon anglo-saxon.
Le Châle se distingue de tous ses autres livres par sa brièveté et son audace. Ce texte énigmatique, dont l'action de déroule dans un camp d'extermination et s'achève trente ans plus tard à Miami, est comme la transposition littéraire d'une histoire hassidique. L'existence du Mal, le labyrinthe de la mémoire, l'union de l'âme et du corps, autant de mystères que Cynthia Ozick nous invite à déchiffrer avec elle.

À l'origine la couverture de l'Olivier était unique, il s'agissait d'imprimer la marque de manière durable dans un paysage littéraire aux repères mouvants, d'où le recours à un designer anglais, John McConnell, qui préconisa un choix à l'encontre de ce qui se pratiquait alors : une illustration ou photographie en haut à droite, sous cette image le titre et le nom de l'auteur, l'arbre logo en bas à gauche qui se déploie à la fois sur le plat 1, la baguette de dos et le plat 4. Des caractères gris et noirs. Un parti pris revendiquant une certaine sobriété tout en se distinguant : dans les rayons d'une bibliothèque ou sur la table d'une librairie, les livres de l'Olivier sont particulièrement repérables. Le développement du catalogue a bousculé le monopole de cette couverture unique. Il arrive qu'elle soit enveloppée d'une jaquette. Ou que la typographie reste sage tandis que l'image se déplace. Elle descend dans un bandeau de couleur en bas des couvertures de la Petite Bibliothèque de l'Olivier, occupe une grand partie des couvertures de la Soul Fiction, devient acidulée le temps de quelques livres en « Marges », se fait discrète pour introduire le sujet d'un essai littéraire ou disparaît totalement au profit des titres d'une collection telle que « penser/rêver ». Quoi qu'il en soit, la couverture imaginée par McConnell reste la référence, à présent soigneusement entretenue par un graphiste, Cédric Scandella, qui veille sur l'équilibre typographique et l'originalité des images invitant à pénétrer dans le livre.

Le bricolage littéraire, les jeux de langage, la photographie, et surtout le montage Michael Ondaatje est un poète sri-lankais que tout le monde prend pour un romancier canadien. Il y a deux raisons à cela : le succès international du *Patient anglais*, qui se compte en millions d'exemplaires. Et *Le Fantôme d'Anil* (Prix Medicis étranger), livre étrange et inquiétant dont l'héroïne est un médecin-légiste, ce chamane des temps modernes qui sait faire parler les os des morts.

On peut leur préférer *Un air de famille*. Sous prétexte d'évoquer la mémoire familiale, c'est à un feu d'artifice romanesque que se livre Ondaatje, avec fusées éclairantes, feux de Bengale et bouquet final. Avec, au passage, un bel hommage à Rudyard Kipling et à ses *Histoires comme ça*.

Disciple de John Berger, le génial auteur de *G*, à qui il fait toujours lire ses manuscrits avant de les montrer à son éditeur, Ondaatje possède un sens plastique rare chez les écrivains anglo-saxons, toujours préoccupés de narration et de vraisemblance. Ses premiers livres, *Buddy Bolden, une légende* et *Billy the Kid, Œuvres complètes*, sont des collages « cubistes ». On y découvre le goût d'Ondaatje pour le bricolage littéraire, les jeux de langage, la photographie, et surtout le montage (Ondaatje a même publié un recueil d'entretiens avec Walter Murch, qui fut notamment le monteur de Francis Ford Coppola). Son prochain livre, *La Table des autres* (à paraître en 2012), reprend les thèmes d'*Un air de famille* dans un roman d'apprentissage qui se déroule entièrement sur un paquebot, au cours d'une traversée qui mène le narrateur de Bombay à Londres.

1991

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Michel Boujut
L'Origine du monde

Alain Dugrand
Le Quatorzième Zouave
Prix Paul Léautaud 1991

Francine de Martinoir
Le Dernier Été russe

Maya Nahum
La Mal Élevée

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Howard Buten **Jean-Pierre Carasso**
Histoire de Rofo, clown

Raymond Carver
Les Feux
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Lasquin

Anne Fine
Un bonheur mortel
Traduit de l'anglais par D. Kugler

Richard Ford
Une saison ardente
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M.-O. Fortier-Masek

Michael Ondaatje
Un air de famille
Traduit de l'anglais (Canada) par M.-O. Fortier-Masek

Cynthia Ozick
Le Châle
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-P. Carasso

1992

Elle et lui Quand Henrik Stangerup avait terminé un nouveau livre, il me téléphonait de Copenhague, où il résidait la plupart du temps, pour m'annoncer la nouvelle. Puis il sautait dans sa vieille auto déglinguée et débarquait quelques jours plus tard à Paris. Nous allions dîner dans un restaurant bon marché – un Italien, en général. Au cours du repas, fort arrosé de Chianti classico, Henrik me racontait le livre dans son français rocailleux. Plus exactement, il le jouait, incarnant tour à tour les différents personnages, imitant leurs voix, leurs mimiques, leurs gestes. Vers une heure du matin, épuisé, il me demandait ce que j'en pensais. « Formidable ! », disais-je invariablement. « Tu vas le publier ? – Bien sûr. » Henrik éclatait alors en sanglots et me serrait contre lui avec la délicatesse d'un ours. Il me faudrait encore attendre un an pour prendre connaissance de la traduction, et découvrir enfin le texte que je m'étais aveuglément engagé à publier.

Henrik est entré dans ma vie en 1975. J'étais alors secrétaire d'édition au Sagittaire, une petite maison au passé glorieux et à l'avenir incertain que Jean-Claude Fasquelle, son propriétaire, avait décidé de relancer sous la direction de Gérard Guéguan et Raphaël Sorin. Sa mère, Betty, était une actrice de cinéma dont la carrière fut éclipsée, dit-on, par la grande Asta Nielsen. Au lieu de devenir pasteur (il avait fait des études de théologie), Henrik partit vivre à Paris au début des années 60 et entra à l'IDHEC. Porté par l'énergie de la Nouvelle vague, il devint cinéaste. Puis romancier. *L'Homme qui voulait être coupable* parut au Sagittaire en 1975, avec une préface enthousiaste d'Anthony Burgess. Dans ce récit « dystopique », très influencé par Orwell, Stangerup prenait ses distances à l'égard de la Gauche dont il avait épousé les idées depuis toujours, et, de manière générale, à l'égard de tous ceux qui prétendaient faire le bonheur de l'humanité sans lui demander son avis.

Vinrent ensuite, *Lagoa Santa*, *Le Séducteur* et *Frère Jacob*, une admirable trilogie romanesque inspirée par la théorie des « trois stades » — esthétique, éthique et religieux — de Kierkegaard. Mais son plus beau livre demeure celui qu'il a consacré à sa mère : *Elle* (l'Olivier, 1997). Ce texte court, qui se présente comme un portrait de Betty Söderberg, est en fait une méditation sur l'Europe, son héritage spirituel et artistique, et sur la faute dont elle s'est rendue coupable en se montrant incapable d'empêcher l'extermination des Juifs. Avec son « laconisme déchirant et perplexe » (Frédéric Vitoux), *Elle* est la lettre d'adieu qu'écrivit, deux ans avant sa mort, cet homme qui aimait la vie d'un amour tourmenté et parfois proche du désespoir. Une lettre adressée à nous tous, comme un geste à jamais inachevé.

O. C.

L'Ordre de dispersion

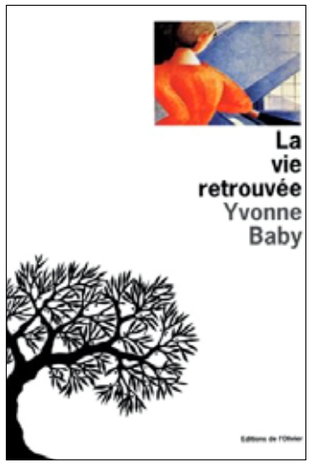
Le sphinx et la momie Une lettre de lecteur m'apprend qu'Alain Chany est mort, cet hiver, dans le froid et la solitude granitique de la Haute-Loire, sur les contreforts de la Margeride. Je ne le savais pas. On apprend toujours trop tard les mauvaises nouvelles. Son premier roman, *L'Ordre de dispersion*, confession amère d'un enfant de Mai-68, avait paru chez Gallimard en 1972 et été réédité ensuite à l'Olivier. Les deux premières phrases étaient une parfaite précaution d'usage : « Mon métier consiste à se méfier des mots. En dépit des apparences, il s'agit là d'un travail de force qui mérite d'être récompensé. » Jacques Derrida, Michel Cournot et JMG Le Clézio, enthousiastes, avaient alors promis un bel avenir à ce bel espoir de 26 ans. Mais Alain Chany avait fui ses prestigieux admirateurs et contrarié son improbable destin de professeur de philosophie dans un établissement religieux.

Il s'était retiré dans une ferme d'Auvergne, à Ramenac, où il élevait 300 brebis noires du Velay, ruminait des regrets et, quand l'encre ne gelait pas, couchait sur un cahier d'écolier des histoires tristes, des dialogues de bistrot avec MM. Carlsberg et Heineken, des éloges de la végétation, des fables à la Vialatte, à la Blondin, à la Ferré, des métaphores gravées au Laguiole (« Le brouillard tombe sur la campagne ainsi qu'un poulpe sur un tapis d'algues ») et ce qu'il appelait si justement des « émotions de pensées ». Certaines d'entre elles avaient été réunies en 1992, après vingt ans d'obstiné silence, dans *Une sécheresse à Paris* (l'Olivier), dont une des plus belles pages dessinait, avec pleins et déliés, un inoubliable autoportrait : « J'habite dans un pays où la terre est maigre et le squelette apparent. L'hiver y est long, l'été sec, les saisons intermédiaires se résumant à quelques jours où tout éclate – c'est le printemps – et s'abolit en noir et blanc – c'est le froid. Quelques paysans réfractaires s'y dessèchent et gèlent sur pied ; moi-même j'y fais le sphinx et la momie. »

Depuis ce deuxième et dernier livre, Alain Chany ne donnait plus de nouvelles, il se consacrait à son élevage de chèvres, à ses hectares de rocaille, à sa théologie négative. À 56 ans, il s'est donc éteint sans faire de bruit ni déranger l'ordre des choses et des bêtes, à 1000 mètres d'altitude. « Lorsque le mari meurt, prévenait-il d'ailleurs dans *Une sécheresse à Paris*, la femme ne va pas à l'enterrement, elle soigne le bétail et met la soupe sur le feu pour ceux qui restent. »

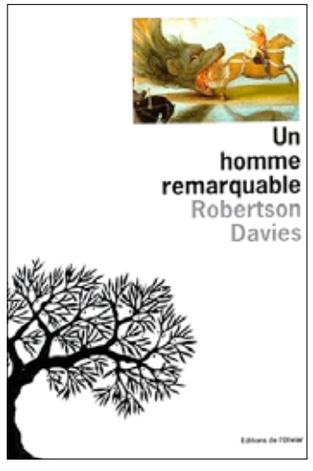
Jérôme Garcin
extrait d'un article paru dans *Le Nouvel Observateur*

Sur la route de l'Espagne, la 4L chauffe. La mère conduit, le père fume et transpire. Paul regarde son univers en déroute, ce « carré parfait planté de salades ». Paul se sent prisonnier : de son corps trop gros, de la voiture trop petite, d'un monde étriqué, de la villa horrible, des cris de sa mère, soudain méconnaissable.
Rien ne se passe comme d'habitude. Est-ce la chaleur qui fait que tout se détraque? Avec ce premier roman, Guillaume Le Touze a su d'emblée imposer sa voix, laquelle, deux années plus tard, sera couronnée par le prix Renaudot avec *Comme ton père*.



Une femme décide de tout dire, elle croit écrire son histoire et c'est notre siècle qu'elle raconte. La guerre, la Libération, l'Utopie, et le reste. Mais voici que le mouvement s'inverse. Croyant lire des mémoires, on découvre une intimité : le mariage, un enfant malade, le voyage dans l'Amérique des années 70, une rupture. Des personnages s'approchent, s'éloignent, ils se nomment Giacometti, Beuve-Méry, Aragon, Welles… Yvonne Baby, qui a dirigé le service culturel du *Monde* de 1971 à 1985, met ici en résonance ses pensées les plus secrètes avec les émotions du monde.

Un homme remarquable est le second volet de la *Trilogie de Cornish*. En quoi Francis Cornish est-il remarquable? Telle est la question à laquelle doivent répondre l'ange Zadkiel et le démon Meimas, chargés de rédiger sa biographie. Né en 1908 à Blairlogie, au Canada, dans un clan d'Écossais traditionalistes, Cornish, peintre génial à la vocation contrariée, devient un expert reconnu par tous les musées du monde, un agent du contre-espionnage anglais, et, probablement, le plus grand faussaire du siècle. Mais sa vraie vie est ailleurs, dans un monde surnaturel peuplé de figures énigmatiques et gouverné par des lois inconnues des mortels. Des greens de son enfance aux châteaux hantés d'Europe centrale, de Londres à Munich, de Cardiff à Amsterdam, Francis Cornish poursuit sa quête, entraînant dans son sillage des mages, des sybilles et des anges.



1992

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Myriam Anissimov
Dans la plus stricte intimité

Yvonne Baby
La Vie retrouvée

Alain Chany
L'Ordre de dispersion
Une sécheresse à Paris

Isabelle de Courtivron
Clara Malraux, une femme dans le siècle

Guillaume Le Touze
Comme tu as changé

Florence Seyvos
Gratia

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Robertson Davies
Un homme remarquable
Traduit de l'anglais (Canada) par L. Rosenbaum

Richard Ford
Le Bout du rouleau
Traduit de l'anglais (États-Unis) par B. Matthieussent

Peter Matthiessen
Monsieur Watson doit mourir
Traduit de l'anglais (États-Unis) par B. Matthieussent

Shiva Naipaul
Lucioles
Traduit de l'anglais par L. Rosenbaum

Henrik Stangerup
Frère Jacob
Traduit du danois par F. Durand

Kurt Vonnegut
Abracadabra
Traduit de l'anglais (États-Unis) par R. Pépin

1993 Quelques minutes de bonheur absolu

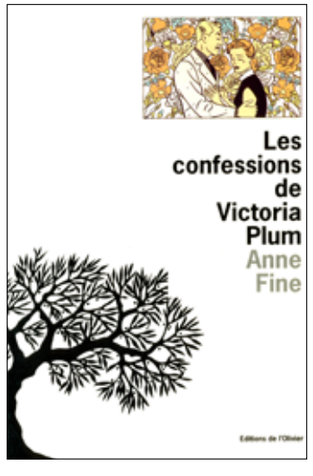
Un Américain à Paris Je me souviens que Raymond Carver et moi habitions dans la même rue à Syracuse, dans l'État de New York, une ville plutôt dénuée de charme. Carver m'a appelé pour m'annoncer la grande nouvelle : il allait être publié en France. Il était déjà bien connu des amateurs de littérature aux États-Unis – j'avais quitté ma New York bien-aimée pour suivre son enseignement et travailler avec lui à l'université de Syracuse –, mais il était tout de même ravi à l'idée d'être publié en France. La patrie de Balzac, Maupassant et Flaubert ! À cette époque, les nouvelles sur la classe moyenne, et la littérature américaine contemporaine en général, n'avaient pas énormément de succès en France. Mais un jeune éditeur, Olivier Cohen, suivait de près les écrivains américains, et il avait la conviction que les œuvres majeures de Carver et d'autres méritaient qu'on s'y intéresse. Lorsque j'ai publié mon premier roman, *Bright Lights, Big City*, il a été le premier à acheter les droits du livre. Je me rappelle être passé dans son minuscule bureau sous les toits, dans le 6e arrondissement, pour ma première tournée de promotion. Ce roman, qui s'intitulait *Journal d'un oiseau de nuit* en France, a obtenu des critiques très honorables à sa sortie ; on était loin cependant du succès qu'il avait connu aux États-Unis, et je doute qu'Olivier ait réalisé le moindre bénéfice avec ce livre. Malgré tout, il a publié mon deuxième roman, *Ransom*, qui n'a pas fait beaucoup de bruit et qui lui a sûrement fait perdre de l'argent, cette fois-ci. Pourtant, même s'il avait contribué à introduire de nombreux grands auteurs américains en France et fait de Carver une figure littéraire incontournable dans ce pays, Olivier ne m'a pas laissé tomber. Il a continué à défendre mes textes, préparant le succès de *Trente ans et des poussières*, mon premier best-seller en France, publié en 1993. Nous sommes devenus amis.

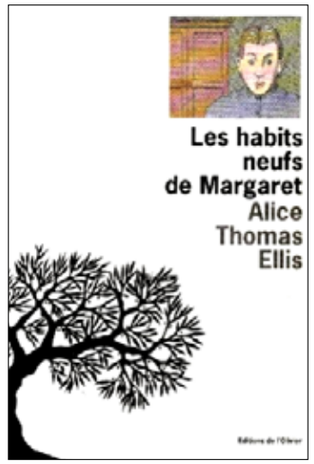
Les écrivains américains ont raison d'être pessimistes à propos du chemin qu'emprunte leur culture, mais pour moi Olivier incarne un vrai respect à la française pour la littérature et pour la vie de l'esprit.

Jay McInerney
traduction de Cyrielle Ayakatsikas

Cyrille est une jeune sage-femme qui se méfie du bonheur autant que de sa sœur (une belle cantatrice) et de sa collègue (laquelle tient absolument à l'entraîner dans des boîtes de nuit). Peu sûre d'elle, elle cherche maladroitement à s'ouvrir aux autres, et se réfugie trop vite dans une autodérision dont elle devrait se défaire. Ce premier roman d'Agnès Desarthe retrace quelques semaines de ce tumulte intérieur avec une impertinence, rare et prometteuse, et un ton qui annoncent l'écrivain qui s'est ensuite imposée en quelques romans, dont le plus récent : *Dans la nuit brune* (l'Olivier, 2010).

Tous les matins, Oliver s'enferme dans la lingerie pour écrire sa chronique intime : comment son ex-femme, Constance, l'a mis à la porte pour filer le parfait amour avec le jardinier ; pourquoi ledit jardinier est, à ses yeux, un incapable et un lâche ; dans quelles conditions il a été privé de ses enfants. Cependant, très vite, le lecteur éprouve des soupçons. Pour commencer, c'est dans la maison de Constance – où il a décidé de se réinstaller – qu'Oliver écrit ses mémoires. Il s'y comporte en véritable tyran, bref, il est insupportable. Contemporaine de David Lodge ou Julian Barnes, Anne Fine par ses fresques tragi-comiques compose une peinture décapante de la guerre des sexes.





Limpide, drôle, féroce, la très british « Trilogie du jardin d'hiver » est une comédie de mœurs en trois actes qui se déroule dans la bourgeoisie anglaise. Le premier tome, *Les Habits neufs de Margaret*, raconte l'épuisante préparation du mariage de ladite Margaret avec Syl, le fils de Madame Monro, une vieille voisine acariâtre. Margaret ne veut plus se marier et plonge dans la mélancolie. Elle se réfugie dans le passé, songe à son séjour en Égypte. Qu'est-ce qui s'y est passé au juste, quelques années plus tôt ? Pourquoi Madame Monro est-elle si triste ? Enfin, qu'est-ce qui a poussé Lili, un ancienne amie de sa mère du temps de leur vie en Égypte, à se rendre dans le jardin d'hiver ? Alice Thomas Ellis scrute avec *tendresse* et cruauté les efforts pathétiques de ses semblables pour trouver ce qui leur tient lieu de bonheur : l'*oubli*, la consolation, le silence.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Agnès Desarthe
Quelques minutes de bonheur absolu

François Forestier
Blue Moon

Gérard Guégan
Sur le sentier de la guerre

Claude Tardat
Agnès K

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Arnold Bennett
L'Escalier de Riceyman
Traduit de l'anglais par M. Rémon

Robertson Davies
La Lyre d'Orphée
Traduit de l'anglais (Canada) par L. Rosenbaum

Anne Fine
Les Confessions de Victoria Plum
Traduit de l'anglais par D. Kugler

David Gates
Jernigan
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Lasquin

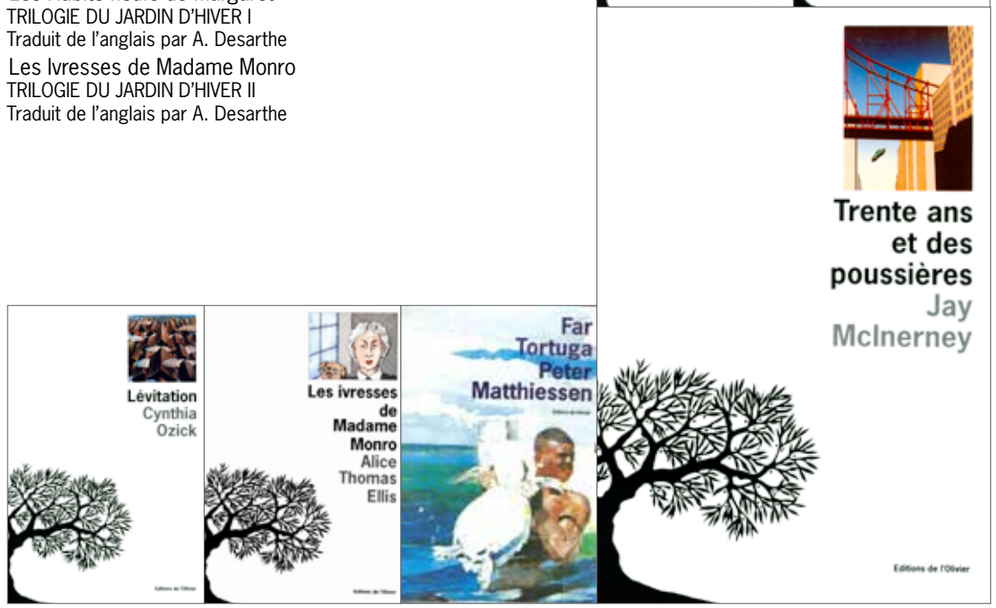
Jay McInerney
Trente Ans et des poussières
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Peter Matthiessen
Far Tortuga
Traduit de l'anglais (États-Unis) par B. Matthieussent

Cynthia Ozick
Lévitation
Traduit de l'anglais (États-Unis) par I. Py Balibar

Alice Thomas Ellis
Les Habits neufs de Margaret
TRILOGIE DU JARDIN D'HIVER I
Traduit de l'anglais par A. Desarthe

Les Ivresses de Madame Monro
TRILOGIE DU JARDIN D'HIVER II
Traduit de l'anglais par A. Desarthe



1993

1994 L'Air de la guerre

Le bien nommé Ecclesias Quand, en octobre 1995, j'ai appris la mort de Henry Roth, je me suis souvenu de l'unique conversation téléphonique que j'avais eue avec lui quelques mois auparavant. Je venais de terminer la traduction d'*Un Rocher sur l'Hudson*, le deuxième volume de *À la merci d'un courant violent* et, pour paraphraser la formule employée par le critique et essayiste Irving Howe dans sa préface à l'édition américaine, « une fois la dernière page tournée, je m'étais aperçu que j'avais vécu entièrement dans la peau du héros et que tout ce que je souhaitais, c'était de pouvoir réfléchir en silence ». C'était la voix grave, profonde et tremblante d'un vieil homme malade, celle d'un monde perdu, le monde de sa Galicie natale (qui faisait alors partie de l'empire austro-hongrois), le monde de la culture yiddish (sa langue maternelle dans laquelle, arrivé aux États-Unis vers l'âge de deux ans, il n'écrira jamais mais qui est tellement présente dans son œuvre), le monde d'Ellis Island et du Lower East Side où le petit Ira Stigman, le double littéraire de Henry Roth, grandira entre une mère qu'il adore, un père violent qu'il déteste et une sœur avec qui il entretient des rapports incestueux. La famille s'installera ensuite à Harlem, à cette époque peuplé en majorité d'Irlandais qui se moquent de lui, et où, par une journée étouffante d'août 1914, il apprendra par les cris des vendeurs de journaux – *Wuxtra ! Wuxtra ! Sensationnel ! Milkhome !* – le début de la guerre de 14-18. Et c'est de là qu'il entamera son voyage à la recherche de l'Amérique qui le conduira, après sa rencontre avec la poétesse Eda Lou Walton, à écrire et publier *Call it Sleep* (*L'Or de la Terre promise,* Grasset), son premier roman « autofictionnesque » qui sera d'abord un échec, puis à s'engager en politique aux côtés du parti communiste américain, et disparaître pendant trente ans de la scène littéraire pour exercer divers métiers tels qu'éleveur de canards, infirmier dans un hôpital psychiatrique, aide-plombier... Et c'est après une nouvelle trentaine d'années que, vivant dans un mobil-home à Albuquerque en compagnie de sa femme, Muriel Parker, pianiste et compositrice ancienne élève de Nadia Boulanger, (Muriel à propos de qui Henry Roth dira à Le Clézio : « Elle est arrivée à bord du Mayflower, moi je suis venu par le bateau suivant »), il poursuivra son « roman d'apprentissage », lui le vieil homme malade de quatre-vingts ans atteint de rhumatismes articulaires qui se penche sur l'enfant qu'il était en dialoguant avec son ordinateur, le bien nommé Ecclesias.

Michel Lederer

« Je n'aurai plus jamais faim, me suis-je dit. Il était sept heures du soir et j'avais faim. Sur la table de la cuisine, contre le mur, le gâteau aux noix rayonnait.
La cuisine était dans l'ombre, le chocolat glacé brillait.
Je lui ai dit adieu pour toujours. J'avais treize ans et fini de grandir. Je ne grandirai plus, m'étais-je dit. Je ne mangerai plus que le minimum. Ce qu'il faut pour durer. Cela faisait comme un champ d'exploration immense, la découverte d'un territoire sauvage et secret. »
Nouk est anorexique, c'est ainsi qu'on nomme sa maladie.
Mais la souffrance, comment la nommer ? Avec ce roman pur et violent, Geneviève Brisac obéit à une seule exigence : celle de dire la vérité, quoi qu'il en coûte.

Pendant 2 ans, Jean Hatzfeld a sillonné l'ex-Yougoslavie en guerre, avant d'être touché par une rafale de Kalachnikov, un jour de juin 92 ; grièvement blessé, rapatrié en France, il raconte *la vraie guerre* : excitante, écœurante, poétique, horrible, comique.

C'est dans cet excès, cette impossibilité à tout dire d'un événement qui le dépasse, qu'il a écrit ce livre admirable de précision et de lucidité.
L'Air de la guerre s'ouvre sur une citation de Rilke, « Chevaucher. Chevaucher, le jour, la nuit, le jour. Chevaucher. Encore et toujours », et se termine ainsi : « Il fend l'air sans regarder en arrière, la route défile sous ses pieds, ses yeux le piquent un peu, le martèlement de son cœur l'accompagne, il souffle bruyamment avec application, son visage ruisselle de sueur, il ne pense à rien d'autre, il est heureux tous les jours, il court dans la guerre pour ne pas désespérer. »

1994

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Geneviève Brisac
Petite

Sophie Chérer
Le Dimanche des Réparations

Jean Hatzfeld
L'Air de la guerre
Prix Novembre 1994

Guillaume Le Touze
Comme ton père
Prix Renaudot 1994

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Robert Altman Frank Barhydt
Short Cuts
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-P. Carasso et F. Lasquin

Howard Buten
C'était mieux avant
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-P. Carasso

Raymond Carver
Neuf Histoires et un poème
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-P. Carasso, S. Hilling, F. Lasquin et G. Rolin
N'en faites pas une histoire
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Lasquin

Richard Ford
Ma mère
Traduit de l'anglais (États-Unis) par B. Matthieussent

Brian Moore
Dieu parle-t-il créole ?
Traduit de l'anglais (Canada) par J. Chabert

Shiva Naipaul
À Trinidad vivait une famille
Traduit de l'anglais par C. Belvaude

Henry Roth
Une étoile brille sur Mount Morris Park
À LA MERCI D'UN COURANT VIOLENT I
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Lederer

Robert Stone
L'Autre Côté du monde
Traduit de l'anglais (États-Unis) par G. Piloquet et A. Paumier-Gintrand

Alice Thomas Ellis
Les Égarements de Lili
TRILOGIE DU JARDIN D'HIVER III
Traduit de l'anglais par A. Desarthe

1995 Les Apparitions

Un drôle de coup de dés Dès sa parution, *L'Homme-dé* fut soutenu par de nombreux libraires qui le présentent encore aujourd'hui en pile sur leurs tables. Parmi celles-ci, L'Arbre à lettres, qui avait donné une large place à ce titre dans sa toute première gazette, une sorte de numéro zéro artisanal, allant même jusqu'à proposer un drôle de coup de dés à ces clients.

«J'ai engendré en vous une puce qui va vous gratter éternellement. Oh, mon lecteur, vous n'auriez jamais dû me laisser naître. D'autres moi vous piquaient déjà sûrement de temps en temps. Mais la puce qu'est l'homme-dé oblige à se gratter sans arrêt.»

Publié en français en 1993 (au Seuil), réédité en 1995 à l'Olivier, mais écrit au début des années 70, ce livre porte en lui l'atmosphère, le vent de liberté des seventies. L'homme qui confie toute décision, tout choix au hasard dépasse les limites imposées par la société, mais aussi du sujet lui-même. Lancer les dés, ne pas penser aux conséquences et se tenir à la décision du hasard. Cela fait rêver. Une liberté nouvelle, l'homme insoumis aux règles de la civilisation, la subversion du sujet... Mais cette position, nous le voyons bien dans le livre, pose un problème de libre arbitre individuel et de place en société. S'il n'y a plus de discernement, le geste devient addictif et l'homme dépend du dé. Ses actes dictés par le hasard ne trouvent plus de sens, le chaos et la contradiction règnent jusqu'à la fin du sujet. Où est donc la liberté ?

L'Homme-dé fait partie de ces livres rares qui vous font vivre une expérience à nulle autre pareille et je me souviens d'avoir pour l'occasion proposé à mes clients de choisir leurs lectures d'été à l'aide de deux dés dans une sélection de douze romans. Je dois reconnaître que peu de clients ont eu recours à cette technique tant le hasard entre peu dans le choix d'un livre, mais cela m'aura permis en cet été 1995 d'entendre fréquemment rouler les dés dans la librairie et, peut-être ?, de bouleverser quelques existences.

Michel Stievenard
librairie L'Arbre à lettres

Ce que je dois à Pete Dexter Je découvre Pete Dexter en 1997 au prix d'une insomnie heureuse. *Paperboy* est un trottoir roulant, qui interdit la moindre pause : pas de chapitres, des paragraphes qui s'enchaînent et se contaminent l'un l'autre. L'écriture de Dexter fait résonner les inflexions d'une certaine tradition de la littérature américaine – hard-boiled, béhavioriste, faulknérienne –, tout en l'assimilant et la transcendant avec une intelligence qui défie le moindre poncif : la conjonction idéale entre un style brut, sophistiqué, et l'élaboration, poussée à son plus haut point, du canevas romanesque. En 1997 donc, voilà deux ans que j'apprends mon métier de libraire, mais me manque l'assurance pour conseiller des textes hors des sentiers battus. Avec *Paperboy*, je tiens enfin l'étalon de mes lectures, je lis et conseille sous sa tutelle, cherche en chaque texte un équivalent, quelque chose d'aussi sophistiqué et d'immédiat. Je cherche depuis à préserver cette émotion fondatrice, pour la communiquer.

Il y a aussi la question de l'écriture. C'est après la lecture de *Paperboy* que j'ose vraiment. Je ne cherche pas à l'imiter, je m'en sers comme un cahier des charges. J'écris un premier texte, l'envoie à quelques éditeurs dont la production m'est familière et qui le refusent, heureusement. Puis je me lance dans *Les Beaux Jours*. Je sens que ça fonctionne, j'avance assez vite, à l'aveuglette me dit mon souvenir, dans une période riche en changements personnels. Un ami le fait parvenir aux éditions de l'Olivier, mon texte est publié à la rentrée de 2003. Il est normal de ne pas y déceler la moindre influence de *Paperboy*, puisqu'il n'a à rien à voir avec. Mais je m'en fiche, je sais ce que je lui dois.

On ne sait pas grand-chose de Pete Dexter, hormis cette réputation d'ancien journaliste d'investigation qui s'est fait tabasser, s'est cru mort, puis s'est retiré du monde pour se consacrer à son œuvre. Il incarne une certaine figure idéale de l'écrivain qui se passe des discours d'escorte et laisse le lecteur seul face à ses textes. Sur les rares photos qu'on connaît de lui, il est plutôt souriant. Il porte des fringues sages, celles d'un père de famille ou d'un homme dans le coup, qui donnent une image très éloignée de l'écrivain qu'il est, tordu et subversif. Pour peu qu'on prenne le temps, on s'aperçoit aussi que son regard très direct est celui de ceux qui sont revenus de tout. Prenez votre photo, et je retourne à mon travail, semble-t-il dire, avec son blouson sur l'épaule : ma véritable affaire est l'écriture.

Jean-Christophe Millois

Alice est la sœur de José. Ils ont grandi ensemble. Un jour Alice a mystérieusement rejoint les adultes, tandis que José a continué à attendre. C'est un « enfant différent », disent les autres, ces autres qu'Alice a appris très tôt à connaître : leurs gestes sont sans grâce, leur cœur sans amour, leur vie sans joie. Disons qu'il s'agit de la bourgeoisie française. Après un premier livre très remarqué, *Gratia*, un récit impitoyable sur la volonté de puissance, Florence Seyvos s'affirme ici en romancière. Une romancière virtuose, capable de susciter des émotions puissantes sans le moindre pathos : de sa voix claire et retenue elle dit ce qu'elle voit.

Hercule n'est nulle part en sécurité. Ni chez lui, ni à l'école. Insultes, agressions sexuelles, humiliations, châtiments corporels, la violence perverse des adultes semble infinie. Ce n'est rien, juste une enfance ordinaire, à la campagne, en France, au début des années 60. Avec son meilleur ami, Hercule invente une société secrète. Ensemble, dans un monde parallèle dont ils sont les seuls à posséder les clés, ils mènent désormais une vie libre et sauvage, et ne se soumettent qu'en apparence à l'ordre établi.
Claude Ponti recrée avec une incroyable justesse les couleurs crues de cette France primitive.

1995

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Marie Desplechin
Trop sensibles

Gérard Guégan
Eurydice ne répond plus

Bernard Guetta
Géopolitique

Claude Ponti
Les Pieds bleus

Florence Seyvos
Les Apparitions
Prix Goncourt du premier roman 1995
Prix France Télévisions 1995

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Robertson Davies
Fantômes et Cie
Traduit de l'anglais (Canada)
par L. Rosenbaum et H. Misserly

Pete Dexter
Paperboy
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par B. Matthieussent

Anne Fine
Dans un jardin anglais
Traduit de l'anglais par D. Kugler

Caryl Phillips
La Traversée du fleuve
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par P. Furlan

Luke Rhinehart
L'Homme-dé
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par J. du Mourier

Henry Roth
Un rocher sur l'Hudson
À LA MERCI D'UN COURANT VIOLENT II
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par M. Lederer

James Salter
American Express
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par L. Rosenbaum

Henrik Stangerup
Vipère au cœur
Traduit du danois
par E.-M. Jacquet-Tisseau

Alice Thomas Ellis
Les Oiseaux du ciel
Traduit de l'anglais par A. Desarthe

1996 Indépendance

Tout ce qui n'est pas écrit disparaît James Salter est un conteur exceptionnel. Ses manières sont précises et élégantes : il a un splendide accent new-yorkais ; il promène ses doigts dans ses cheveux gris et rit comme un garçon, raconte les anecdotes avec aisance, de manière un peu théâtrale, mais il dégage aussi une aura de réserve.

« La notion qu'une chose puisse être inventée de toutes pièces et que ces choses inventées soient cataloguées sous le nom de *fiction* alors qu'une autre sorte d'écriture, pas du tout inventée celle-là, soit appelée *non-fiction*, me paraît être une séparation très arbitraire. Nous savons tous que la plupart des grands romans ne sont pas de pures inventions, mais résultent d'une connaissance parfaite et d'un sens aigu de l'observation. Les prétendre inventés est une façon injuste de les décrire. Je dis parfois que je n'invente rien – ce n'est évidemment pas vrai. Mais en général je ne m'intéresse pas aux écrivains qui disent que tout leur vient de l'imagination. Je préfère être dans une pièce avec quelqu'un qui me raconte sa vie, une histoire qui peut être exagérée, ou même comporter des mensonges, mais essentiellement, je veux entendre la vraie histoire.

« L'homme a la chance d'avoir inventé le livre. Sans ça le passé disparaît complètement, et nous serions laissés sans rien, nous serions nus sur terre. »

Salter est né en 1925 et a grandi à New York. Il a fait West Point, est entré en 1945 dans l'U.S. Air Force comme pilote et a servi douze ans dans le Pacifique, aux États-Unis, en Europe et en Corée. Après la parution de son premier roman, en 1957, il démissionne de l'armée et s'installe à Grandview. Depuis il a publié plusieurs romans et recueils de nouvelles qui ont fait de lui l'un des écrivains américains les plus reconnus dans le monde.

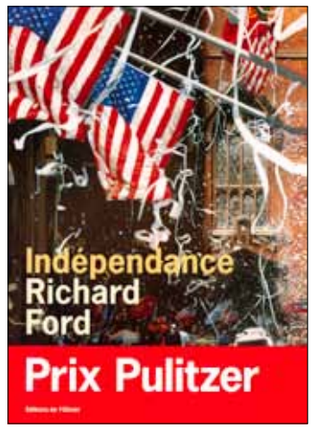
d'après un entretien paru dans la *Paris Review* et traduit par Philippe Garnier

Pourquoi lisez-vous ? Une vie plus dense, plus ronde, des journées plus vastes, plus claires, un monde plus lumineux, un avenir vivable, un passé compréhensible : les livres lorsqu'ils sont lus par ceux à qui ils sont destinés, offrent un monde vivant. Comme nous oublions facilement la douceur et la force d'une phrase, d'une page, d'une image. Leurs couleurs vives. Et cette sensation de paix. J'oublie parfois les livres, comme j'oublie l'odeur du lilas, du mimosa, ou le vent de la mer. Nous oublions les livres, je ne suis pas la seule, à cause de la vie qui passe, à cause de trop de livres trop vite écrits et sans profondeur. À cause de la propagande anti livres qui sévit sans trêve, au nom de l'efficacité. Alors nous ne savons plus que nous aimons lire. Nous nous mettons à vivre dans un monde sans histoires, sans suspense, et sans mots. Un monde binaire, unidimensionnel, un monde ennuyeux. Les livres sont la chance, l'ouverture inattendue, les autres dans leur impensable mystère. Un espoir. Une force. L'aimantation de l'amour et de la curiosité. Lire, sans cesse, car le temps toujours sera trop court, dans un monde trop rapide, cacophonique et confus, lesté de bêtise, parcouru par des injonctions faussement réalistes, n'est-ce pas se donner les moyens de vivre ses rêves et sa vie, en même temps ?

Êtes-vous plutôt Joyce (James) ou plutôt Woolf (Virginia) ? Joyce et Woolf disent la même chose : le roman bouleversé par le flux de conscience, le monde éclaté, la subjectivité revisitée par la psychanalyse, la musique comme clé de la littérature. Et pourtant c'est lui, l'Irlandais de Trieste qui est considéré comme le père du roman moderne. *Ulysse* : monumental, spectaculaire. Tour de force du moi moi moi. Et elle, juste une femme. Un écrivain, géniale, certes, mais dont il ne convient pas de se réclamer. Faulkner et Joyce. Pas Flannery O'Connor et Woolf. Enfin, peut-être les choses commencent-elles à changer, peut-être voit-on mieux aujourd'hui qu'une femme peut avoir un regard universaliste sur le monde, un style universel.

20 ans, le plus bel âge de la vie ? Quand j'avais vingt ans, Paul Nizan était mon idole, *Aden Arabie*, *La Conspiration*, je les savais par cœur. Aussi aimais-je répéter cette phrase d'un air sentencieux de petite vieille. J'avais vingt ans, je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. Il y a de bonnes raisons pour détester tous les âges. J'ai davantage détesté quinze ans, personnellement. À vingt ans, je militais pour un monde différent et meilleur, j'y croyais, et c'était bien. Les printemps étaient chauds, les rues étaient gaies, et nos vies, comme dit Laure, étaient enchantées. Nous avons été déçus, et tout a assez mal tourné, never mind. Et puis aujourd'hui, je n'aime plus Nizan, je n'aime pas ce ton matamore, je ne laisserai personne, ce côté bagarreur m'agace. Je ne laisserai personne dire. Et pourquoi n'aurait-on pas le droit de le dire haut et fort. J'avais vingt ans, je laisserai chacun décider si c'est le plus bel âge de la vie.

Geneviève Brisac

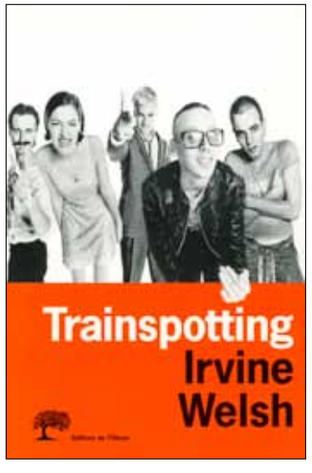


Indépendance raconte quelques jours de la vie de Frank Bascombe, ex-écrivain, ex-journaliste sportif, ex-mari qui semble avoir renoncé à toute ambition. Il habite toujours le New Jersey et travaille dans l'immobilier. Après leur divorce, Ann s'est remariée et vit dans le Connecticut avec leurs deux enfants. Les élections approchent. Qui sera le prochain président, Bush ou Dukakis ? Et pendant ce temps, Frank attend avec impatience le week-end du 4 juillet.

Ce roman est une exploration de l'Amérique à travers le récit d'une fête célébrant l'Indépendance. L'indépendance est aussi celle à laquelle Frank aspire, et qui lui échappe au moment où il croyait la tenir. Récompensé par le prix Pulitzer en 1995, *Indépendance* a définitivement imposé Richard Ford comme un écrivain majeur de sa génération.

En 1996, François Gorin, qui pensait en avoir fini avec le rock, se rend compte qu'il n'en est rien. On assimile le rock. On sait qu'il est beaucoup plus qu'un alignement de dates et de noms : c'est une histoire personnelle, des repères communs. Don't look back ? Ce qui reste du rock est ce qu'on en a aimé. *Sur le Rock* est découpé en neuf livres – le livre des Elvis, de John Lennon, Ray Davies, Nick Drake, Marvin Gaye, Brian Wilson, Scott Walker, Morrissey, Van Morrison – et porte cet espoir adressé par François Gorin au lecteur « s'il vous en reste une phrase, un mot, ne serait-ce qu'un son, ce sera bien assez ».

Dans ce premier roman publié en Angleterre en 1993, dont le succès et l'adaptation cinématographique ont fait très vite un roman culte, Irvine Welsh énumère les symptômes de la décomposition sociale et familiale d'une banlieue d'Edimbourg à la fin des années 80 : drogue, alcool, violence érigée en mode de survie, football, religion, misogynie exacerbée, chômage et sida. Mais c'est d'abord la langue, un argot écossais retranscrit phonétiquement, et un humour « vitriolesque » qui donnent au livre son rythme et sa couleur crue.



1996

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'OLIVIER

Tous les 20 ou 30 ans nous redécouvrons l'Amérique. Celle d'aujourd'hui, bien sûr, mais aussi celle de nos parents. Proposer des textes en provenance de la planète Amérique, livres cultes ou classiques contemporains, voilà ce qui a motivé la création de la Petite Bibliothèque américaine en 1996. Puis, après six ans d'existence, s'est imposée la nécessité de l'ouvrir à d'autres littératures, et la Petite Bibliothèque américaine est devenue la Petite Bibliothèque de l'Olivier.

Raymond Carver
Neuf histoires et un poème
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-P. Carasso, S. Hilling, F. Lasquin et G. Rolin

Pete Dexter
Un amour fraternel
Traduit de l'anglais (États-Unis) par N. Bensoussan
Paperboy
Traduit de l'anglais (États-Unis) par B. Matthieussent

Jamaica Kincaid
Annie John
Traduit de l'anglais (États-Unis) par D. Peters

1996

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Geneviève Brisac
Week-end de chasse à la mère
Prix Femina 1996

Sophie Chérer
Les Loups du paradis
Prix Erkmann Chatrian 1996

Agnès Desarthe
Un secret sans importance
Prix Livre-Inter 1996

François Gorin
Sur le rock

Elias Sanbar
Palestine, le pays à venir

Louis-Charles Sirjacq
Comment j'ai tué mon chat

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

John Berger
Qui va là ?
Traduit de l'anglais par É. Motsch

Kevin Canty
Étrangère en ce monde
Traduit de l'anglais (États-Unis) par P. Furlan

Richard Ford
Indépendance
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. V. Mayoux

Cormac McCarthy
Le Gardien du verger
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Hirsch et P. Schaeffer

James Salter
Un sport et un passe-temps
Traduit de l'anglais (États-Unis) par P. Garnier

Will Self
Vice-versa
Traduit de l'anglais par M.-C. Pasquier

Irvine Welsh
Trainspotting
Traduit de l'anglais par É. Lindor Fall

Laurali R. Wright
Un brin de panique
Traduit de l'anglais (Canada) par M.-F. de Paloméra

1997

Sapphire est plus radicale que Charles Perrault Sa négresse princesse de quatre-vingt-dix kilos, bastonnée à coups de poêle à frire mais dont le nom prémonitoire rutile, rubis ou saphir – Precious – n'a pas eu le bol de Peau d'Âne et n'a pas échappé aux bras incestueux. Première phrase, et tout pourrait s'arrêter : « J'ai redoublé quand j'avais douze ans pasque j'ai fait un môme à mon père ». Quant à la marâtre, elle ne se contente pas de gueuler et de cogner : elle viole aussi.

Mais que fout la fée de ce putain de conte ? De la poésie. Comme Toni Morrison, elle est afro-américaine et jazzy, la fée, furieuse et délicate, elle s'appelle donc Sapphire et sur Lenox Avenue (Harlem) elle soustrait son héroïne au marasme par le rythme salutaire du langage – « Et c'est tout les mots tout ». En vraie fée, elle initie à son propre pouvoir Precious et Precious à son tour se fait poétesse, ou plutôt « poaite », car les lettres sont au départ rebelles mais Precious, c'est juré, un jour les maîtrisera. La réalité étant une « belle salope », *Push* en un geste insolent s'en saisit pour mieux l'étrangler, la salope, et qu'il reste juste la beauté, histoire de nous inviter sur un « escalier de cristal ». Gravi par quatre-vingt-dix kilos d'humanité auréolés de grâce. Le naturalisme vire au merveilleux et le merveilleux est frère paradoxal du réel et nous on est frères de Precious, c'est à cause de « ce truc qu'y a à être nègre et qu'est pas la couleur ».

Quel truc, Precious ? La voix. C'est l'histoire d'une voix. Qui se met à chanter pas comme Janet Jackson mais comme une envoûtante sirène. Les marins que nous sommes en deviennent dingues d'amour. Conte hautement subversif, *Push* est œuvre au noir, expérience d'alchimie. Ça part de ce qu'on ne voit pas, « c'est même pas qu'on est cons, on est invisibes », et ça révèle un diamant, « une vraie personne, en dedans ». Plausible miracle. Œuvre de conversion, où la mutation la plus spectaculaire touche l'origine du monde, qui passe de la mutilation (sexe meurtri par les sévices et les accouchements douloureux) à une épiphanie cosmique : « le ciel ouvre/ ses cuisses bleues/pour/le soleil ». Et cela grâce à la poésie dont Blue Avers, professeur de Precious et double de Sapphire, est le guide : « IL NE FAUT PAS TOUJOURS RIMER/dit Mrs Avers/avance/entre dans le poème ». Le langage sauve.

Ce conte est une traversée de l'intime, politique par les fulgurances de sa poésie. *Push*, comme sur les portes. Un ordre, une possibilité. Derrière les portes apparemment verrouillées qu'ils auront eu la force de pousser, les enfants blessés rencontreront l'oxygène des désirs. On l'attendait, Precious, O'Sister, la littérature n'attendait plus qu'elle. « Precious était contente. Elle ne se rappelait pas que quiconque l'eût déjà attendue. »

Bernard Souviraa

Mon idée du plaisir

Dans la peau de Jean-Hubert Gailliot Né en 1961, cofondateur des éditions Tristram en 1987, Jean-Hubert Gailliot est l'auteur de plusieurs romans parus à l'Olivier. Tout à la fois récit d'aventure, fable politique et traité d'esthétique, chacun d'entre eux déjoue les codes de la fiction et de la réalité avec une énergie joyeuse et met en scène des personnages récurrents dont Jean-Hubert *himself*.

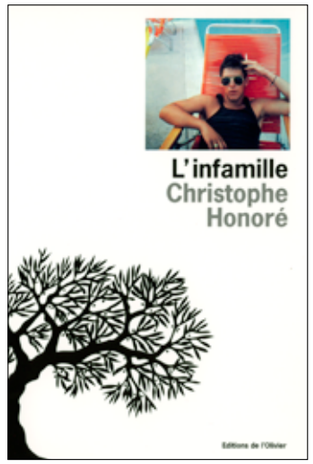
Parcours. Pour Gailliot, l'écriture commence avant la lecture. Vers douze ans, il écrit des histoires de bandes de garçons à la campagne qui jouent au football. « Je vivais à Lille, mes parents déménageaient constamment, en France puis, au moment de l'adolescence, à Vienne, en Autriche. Ensuite, à dix-sept ans, l'Italie, la Grèce. » Ces parcours erratiques se retrouvent dans son écriture.

Lectures. Longtemps, il croit « que le livre est un média mort, antérieur à la radio, au cinéma, au disque ». On est en plein punk. L'adolescent largue les amarres pour un dérèglement proclamé. Quels livres emporte-t-il ? « Mark Twain, Kerouac, les poésies d'Isidore Ducasse. Le premier nous apprend que dans la vie tout est possible. Le second, que tout est possible dans l'écriture. Et le troisième, suprême découverte, que tout est possible dans la pensée. En ce qui me concerne, tout le reste, l'édition avec Tristram, l'écriture de *La Vie magnétique,* mon premier roman, ainsi que les autres lectures, découle de là. »

Musique. Dans son deuxième roman, *Les Contrebandiers*, une liste de musiques pour un film sans caméra : Suicide, Happy Mondays, Michael Jackson. « Flashy Love, héroïne des *Contrebandiers* et personnage du livre suivant, *L'Hacienda*, est aussi le titre d'une chanson d'Alan Vega. » Mais pourquoi Michael Jackson comme héros de son dernier roman, *Bambi Frankenstein* ? « C'est un grand artiste. Il a cette dimension mythique que les personnages de fiction n'ont plus. Je n'ai pas été surpris que des producteurs aient fait appel à lui pour interpréter le rôle d'Edgar Poe dans un film. L'idée figurait déjà dans *Les Contrebandiers* ! »

Mot d'ordre. « Celui des situationnistes – réaliser le programme de la poésie moderne directement dans la vie – m'a longtemps tenu lieu de viatique. Ce mouvement comme la Beat Generation, le Pop Art ou les Beatles fait partie de ces événements qui nous ont fait croire qu'une subversion générale pouvait être déclenchée. »

Jean-Hubert Gailliot
d'après des propos recueillis par Philippe di Folco pour *L'Optimum,* Emmanuel Favre pour *Le Matricule des Anges* et Baptiste Liger *pour Chronic'art*



Guillaume est investi de la difficile mission de reconnaître le corps de son frère Thomas, dans une morgue. Celui-ci était écrivain, il transformait les récits familiaux en règlements de compte et révélait la barbarie de la famille. Guillaume semble désormais le seul dépositaire de cette mémoire familiale, sous l'emprise d'une subjectivité absolue, mêlant vérités et mensonges, et qui s'impose comme un mythe menaçant.
Un premier livre aussi impitoyable que maîtrisé : perturbant et réjouissant, comme les autres romans de Christophe Honoré.

La mémoire de Ian Wharton, un homme dans la trentaine, consultant en marketing, est photographique. Ce don très spécial caractérise l'eidétique, c'est-à-dire la capacité des grands psychopathes à prendre leurs hallucinations pour la réalité. Ce qui amuse Ian dans la vie n'est donc pas vraiment ce qui amuse le commun des mortels. Mais d'où vient la perversion? *Mon idée du plaisir*, c'est *Alice au pays des merveilles* filmé par David Cronenberg sur un scénario de William Burroughs, un hommage au Livre I du *Capital*, une satire de la publicité, une initiation au mal, par un des auteurs les plus marquants de la nouvelle fiction anglaise.

1997

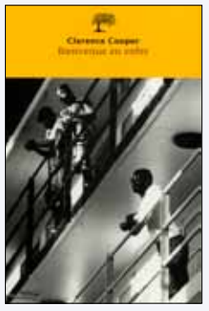
SOUL FICTION

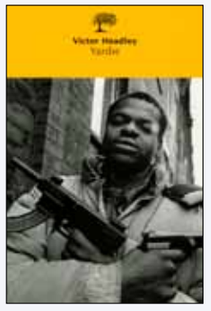
La collection Soul Fiction, inventée et dirigée par Samuel Blumenfeld, s'est imposée comme le refuge naturel de plusieurs générations d'écrivains noirs (américains et anglais) dont les livres sans concession parlent des ghettos, des gangsters, des maquereaux et des dealers. Centrée principalement sur la littérature noire des années 70, elle n'a pourtant rien de nostalgique et constitue le chaînon manquant entre une musique – la soul – et le cinéma d'une époque – la Blaxploitation. Les chanteurs de hip hop (Ice-T, Ice Cube, Puff Daddy, Jay-Z), les écrivains (Sapphire, Paul Beatty), les cinéastes (Quentin Tarantino) proclament tous leur dette à l'égard d'Iceberg Slim, Gil Scott-Heron ou Ishmael Reed.

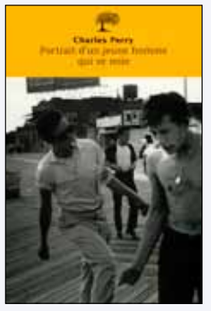
Clarence Cooper
Bienvenue en enfer
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

Victor Headley
Yardie
Traduit de l'anglais par M. Hobab

Charles Perry
Portrait d'un jeune homme qui se noie
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Deutsch







LITTÉRATURE FRANÇAISE

Noël Calef
Camp de représailles

Diastème
Les Papas et les mamans

Jean-Paul Dubois
Je pense à autre chose

Jean-Hubert Gailliot
La Vie magnétique

Claire Gallois
Trahisons sincères

Christophe Honoré
L'Infamille

Guillaume Le Touze
Étonne-moi

Sophie Tasma
Désolation et destruction

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Robertson Davies
Le Maître des ruses
Traduit de l'anglais (Canada) par H. Misserly

Kathryn Harrison
Le Rapt
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. V. Mayoux

Cormac McCarthy
Le Grand Passage
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Hirsch et P. Schaeffer

Jay McInerney
Le Dernier des Savage
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Stewart O'Nan
Des anges dans la neige
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. V. Mayoux

Michael Ondaatje
Le Patient anglais (réédition de L'Homme flambé)
Traduit de l'anglais (Canada) par M.-O. Fortier-Masek

James Salter
Un bonheur parfait
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Rosenbaum et A. Rabinovitch

Sapphire
Push
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-P. Carasso

Will Self
Mon idée du plaisir
Traduit de l'anglais par F. Kerline

Henrik Stangerup
Elle, scènes autour d'une mère
Traduit du danois par I. Jorgensen

Alice Thomas Ellis
Un rire inexplicable
Traduit de l'anglais par É. Motsch

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'OLIVIER

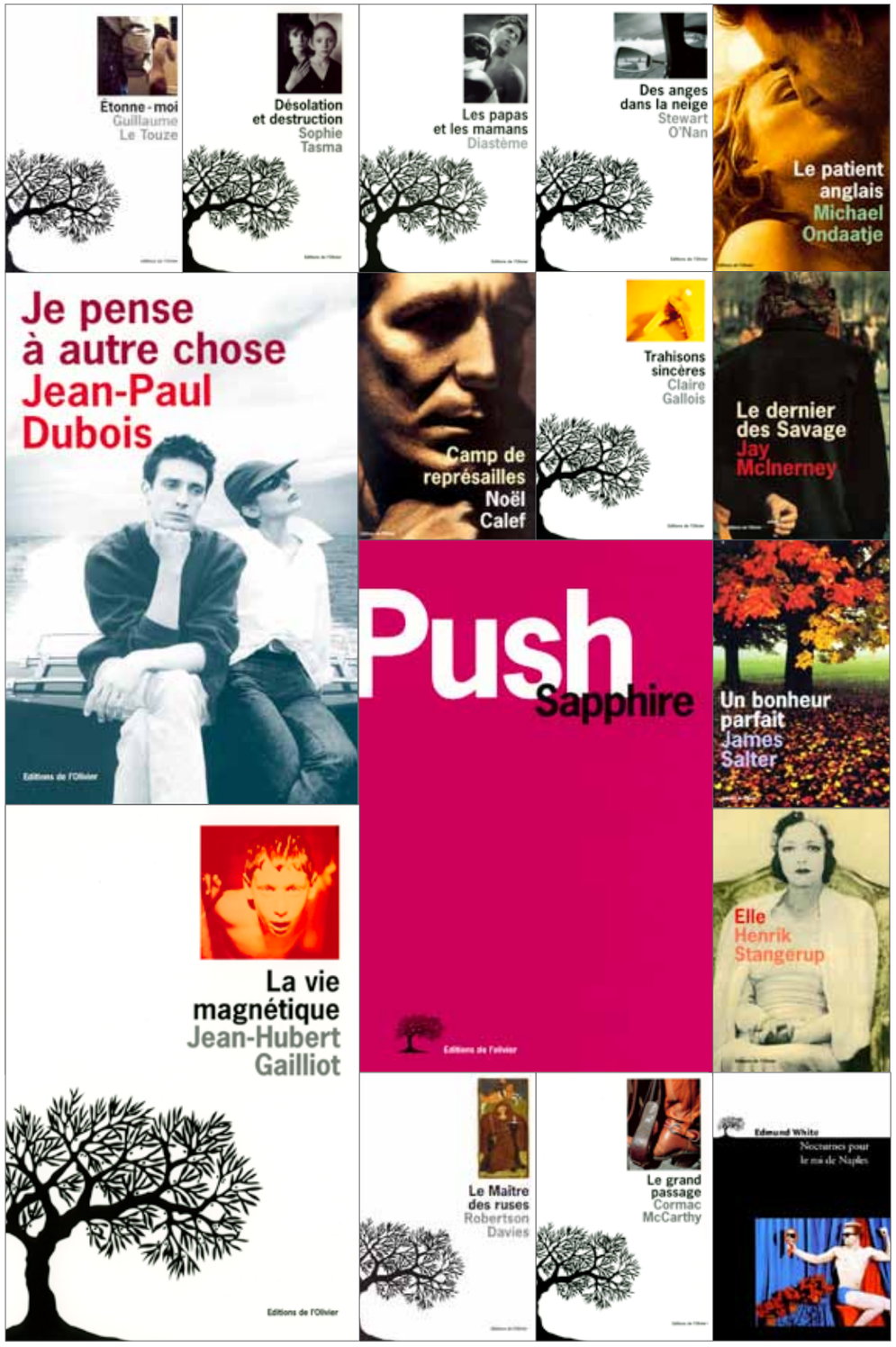
Jay McInerney
Bright Lights, Big City
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. Durastanti

James Salter
American Express
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Rosenbaum

Un sport et un passe-temps
Traduit de l'anglais (États-Unis) par P. Garnier

Robert Stone
L'Autre Côté du monde
Traduit de l'anglais (États-Unis) par G. Piloquet et A. Paumier-Gintrand

Edmund White
Nocturnes pour le roi de Naples
Traduit de l'anglais (États-Unis) par G. Barbedette



1997

1998

Marie Desplechin, en trois livres

Trop sensibles, ce recueil de nouvelles très remarqué par la critique, fut également un beau succès public. L'esprit qui habite ces nouvelles fait de chacune d'entre elles un parfait miroir de notre société, et de nos humeurs. Il y a Agnès, qui s'efforce d'écrire une lettre commençant par les mots : « Cher Rémi » mais qui y renonce et part vivre à l'hôtel. Pendant que Christiane s'initie aux haïkus. Et il y a les autres. Celle qui a quitté son mari et ses enfants pour s'installer chez son cousin parce qu'elle préférait s'endormir seule, le soir, dans son lit. Ou l'amie d'Hélène, celle qui a couché avec le vendeur de kiwis. Bref, le genre d'histoires que les filles sont supposées se raconter entre elles (mais est-ce bien certain ?), et qui ennuient les garçons (c'est du moins ce qu'ils prétendent).

Sans moi est la peinture d'une amitié, l'histoire d'un sauvetage réciproque dans un monde qui n'épargne personne. Ce deuxième livre fut un énorme succès critique et public, en France comme à l'étranger. L'histoire paraît simple : que faire d'une jeune femme qui s'installe chez vous avec armes et bagages, sous prétexte qu'elle n'a pas de domicile et qu'elle s'entend bien avec vos enfants ? La réponse est romanesque : son portrait. Enfant de la DDASS, fille des rues, « fourmi » pour un dealer et prostituée occasionnelle, Olivia porte en elle un passé chargé. Sa venue va brouiller tous les repères de celle qui l'héberge, une femme installée et une mère heureuse. Mais tout comme le blanc n'est pas l'envers du noir, celle qui pense que le monde « est plus harmonieux sans moi » n'est pas forcément celle que l'on croit.

Dragons parle du peu de fiabilité du réel. Après l'univers intimiste de *Sans moi*, Marie Desplechin fait passer sur ce roman un souffle venu de mondes imaginaires. « Ne réveillez pas le dragon qui dort. », telle pourrait être l'injonction que les personnages de ce livre s'adressent à eux-mêmes. Et que, bien sûr, ils refusent d'entendre. À cause de ce malentendu, chacun d'entre eux plonge dans son enfer personnel. Rêves, obsessions, hallucinations, transe, possession, tous sont victimes d'une illusion analogue. Jusqu'au moment où le cauchemar devient réalité.

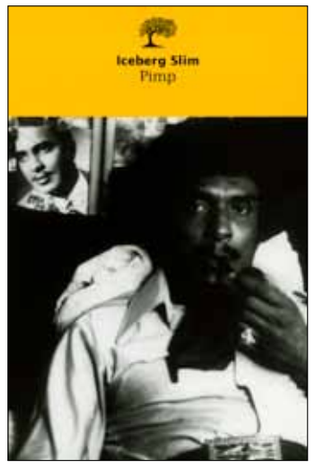
Speed Queen

L'Amérique, un monde ailleurs L'Amérique s'est construite sur le mythe d'une éternelle métamorphose et d'un progrès sans fin. Naturellement, la vie n'est pas comme ça. Les rêves deviennent amers et ils meurent. Pour moi le désespoir est une arme, une manière de protester contre un bonheur strictement matériel et dénué de sens.

J'aime explorer des situations dans lesquelles les gens sont condamnés contre leur volonté à se définir, que ce soit au regard du monde, d'un pays, d'une ville, d'une famille, d'une histoire d'amour ou simplement de leur propre esprit, clivé. J'écris sur les Américains moyens, c'est-à-dire sur ceux qui constituent la majorité du pays, mais que notre fiction ignore – ou presque – car ils n'ont rien d'exceptionnel. Pour moi, la classe moyenne américaine est fascinante et mystérieuse. La plupart des Américains ne se rendent même pas compte qu'elle existe. Mais les questions de classes sociales et de races ne sont pas un secret aux États-Unis. En revanche, l'échec en est un. Et la tristesse. L'Amérique ne sait pas quoi faire de sa tristesse, donc il est naturel que les individus qui l'affrontent soient perdus et en colère. Chez nous l'échec n'est pas toléré, c'est une honte. Alors les gens ravalent cette honte, la cachent, la gardent en eux. Rien d'étonnant à ce que ça explose ou que ça se change en désespoir chronique, en addiction.

Dans *Speed Queen*, la vitesse est le piège de la sensualité, l'extrême satisfaction qui est finalement vide. Toutes les addictions américaines révèlent cela. Je suis fasciné par la relation qu'entretiennent les Américains avec leur voiture et avec la conduite. Et par notre rapport à la télévision. Dans nos cultures, ce sont des relations très chargées émotionnellement. Pour moi, écrire sur la société américaine impose de prendre en compte ce matériau : la télévision, les mauvais films hollywoodiens, les chansons qui passent à la radio. Le monde de mes personnages est empreint de pop culture. Au fond, dans tous mes livres, j'essaie de juxtaposer le quotidien et l'apocalyptique.

Stewart O'Nan
d'après des propos recueillis par Clémence Boulouque pour *Transfuge* et André Clavel pour *Le Temps*



Robert Beck, alias Young Blood, est un jeune vaurien de Milwaukee.
Il y a longtemps que son père est allé traîner ailleurs ses guêtres blanches et son chapeau melon. Sa mère, elle, tient un salon de beauté fréquenté par les filles de joie du quartier. Entre deux séjours en maison de correction, Young Blood s'initie à la vie. Il découvre le monde des gigolos, des macs et des putains, les cabarets et les hôtels louches. Diplômé de la rue, il devient Iceberg Slim, le prince des maquereaux, et règne sur un harem qu'il tient d'une main de fer.
Il a une Cadillac blanche, des costumes sur mesure, de la cocaïne plein les poches, sa bouteille réservée dans les meilleurs clubs de Chicago. Mais aussi ce je-ne-sais-quoi qui le sépare des autres…

Que reste-t-il d'une enfance ? Un livre d'images, une collection d'objets que la mémoire classe, déclasse, ajoute ou soustrait : refrains idiots, 2 CV vertes, noms de professeurs ou d'amoureux, cartes postales, babioles usées comme des galets par cet interminable jeu de Kim. *On ne parle jamais de dieu à la maison* est un premier roman intimiste et sensible, centré autour de la quête de la vérité concernant les seuls événements de ce récit : la mort d'une mère et la naissance du désir.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Yvonne Baby
Ma mère et le ciel, très vite

Agnès Desarthe
Cinq Photos de ma femme

Marie Desplechin
Sans moi

Claire Devarrieux
Un cœur tendre

Ariane Gardel
On ne parle jamais de Dieu à la maison

Louise L. Lambrichs
À ton image

Hélèna Villovitch
Je pense à toi tous les jours

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Diana Atkinson
Strip
Traduit de l'anglais (Canada) par É. Peellaert

Ethan Coen
J'ai tué Phil Shapiro
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Anne Fine
Une sale rumeur
Traduit de l'anglais par D. Kugler

Richard Ford
Une situation difficile
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. V. Mayoux

Cormac McCarthy
Méridien de sang
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Hirsch et P. Schaeffer

Stewart O'Nan
Speed Queen
Traduit de l'anglais (États-Unis) par P. Garnier

Michael Ondaatje
Billy the Kid, œuvres complètes
Traduit de l'anglais (Canada) par M. Lederer

Melanie Rae Thon
Iona Moon
Traduit de l'anglais (États-Unis) par É. Peellaert

Eden Robinson
La Reine du Nord
Traduit de l'anglais (Canada) par S. V. Mayoux

Henry Roth
La Fin de l'exil
À LA MERCI D'UN COURANT VIOLENT III
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Lederer

Will Self
Les Grands Singes
Traduit de l'anglais par F. Kerline

Robert Stone
L'Ours et sa fille
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Rabinovitch

Alice Thomas Ellis
Un réveillon mortel
Traduit de l'anglais par É. Motsch

SOUL FICTION

Ishmael Reed
Mumbo Jumbo
Traduit de l'anglais (États-Unis) par G. H. Durand

Gil Scott-Heron
Le Vautour
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

Iceberg Slim
Pimp
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'OLIVIER

Pete Dexter
Cotton Point
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Amberni

Philippe Garnier
Goodis, la vie en noir et blanc

François Gorin
L'Améryque
Sur le rock

Stewart O'Nan
Des anges dans la neige
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. V. Mayoux

Luke Rhinehart
L'Homme-dé
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. du Mourier

Hubert Selby Jr.
Chanson de la neige silencieuse
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Gibot

1998

1999

L'île sans nom Parce que l'un d'eux a gagné une somme au jeu, deux hommes décident de se chercher une femme pour passer une nuit agréable. Tel est le prétexte d'une longue virée nocturne, entre les champs de cannes, de bordel en bordel, qui les mène jusqu'à Bénarès. Il ne s'agit pas du Bénarès sacré, en Inde, mais d'un village au sud de l'île Maurice, à la dérive depuis que le moulin à sucre ne tourne plus.

Bénarès est un récit d'une simplicité déconcertante, traversé par des silhouettes beckettiennes. Il faisait entendre pour la première fois la voix d'un écrivain au débit hypnotique, que l'on retrouve dans ses récits suivants : *Le Tour de Babylone* et *Salogee's*.

Barlen Pyamootoo est né en 1960 sur l'île Maurice. Sa famille fuit l'île, les moulins à sucre en ruine et le chômage en 1976. Direction Strasbourg où il enseigne la littérature jusqu'en 1993. Depuis 1994, il vit de nouveau à l'île Maurice où il a créé un « atelier », à la fois lieu de rencontres littéraires, librairie, atelier d'écriture et revue. Il a lui-même adapté et réalisé *Bénarès* pour le cinéma en 2006, signant ainsi le premier film mauricien interprété par des comédiens mauriciens et tourné en créole.

L'île Maurice de Barlen Pyamootoo est dénuée de tout exotisme. Elle pose en quelque sorte le décor d'autres romans mauriciens qui, en partie grâce à lui, ont trouvé leur place dans le catalogue de l'Olivier. Leurs auteurs ont choisi le français comme langue d'écriture, mais chacun y glisse à sa façon quelques mots familiers, quelques termes de créole, qui introduisent dans leurs phrases un écho singulier.

Après les récits de Barlen Pyamootoo, ceux de Bertrand de Robillard pourraient laisser supposer que la concision et la sobriété sont le fruit d'une vie insulaire et que le voyage est avant tout une expérience littéraire. Son narrateur, en quête de lui-même, que ce soit *L'Homme qui penche* ou celui d'*Une interminable distraction au monde*, se méfie de la nature luxuriante et ne s'éloigne guère de sa chambre.

Shenaz Patel, elle, se méfie plutôt du pouvoir, ou des pouvoirs en général. En deux romans calmes et tumultueux, elle accompagne une petite fille jusqu'à l'extraire de l'emprise abusive de son beau-père (*Sensitive*) et rappelle que l'indépendance de Maurice a eu un prix (*Le Silence des Chagos*).

C'est plutôt la révolte qui est aussi au cœur des romans de Carl de Souza. Elle gronde dans la soute d'un bateau transportant des migrants perdus dans un exil désespéré (*Ceux qu'on jette à la mer*) ou imprègne l'écriture des *Jours Kaya*, où elle atteint son paroxysme dans le choc des communautés (indienne, musulmane, chinoise).

Comme ses aînés, Nathacha Appanah s'inscrit dans une littérature singulière parce que traversée par des influences provenant autant de l'Europe que de l'Afrique proche ou de l'Inde lointaine. Son premier roman (paru chez Gallimard), *Les Rochers de Poudre d'Or*, mettait en scène des émigrants indiens venus remplacer dans les plantations les esclaves noirs émancipés, et *Le Dernier Frère* puise dans un tragique épisode de la déportation des Juifs la trame d'une histoire intime et troublante.

Marges

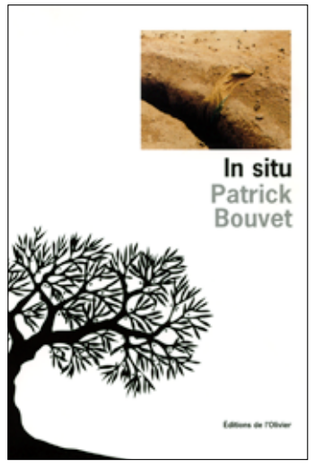
Mes démons Ce que je faisais, couché comme ça sans dormir, cétait imaginer une vie différente, je refais entièrement ma vie. Bien sûr, dans mes fantasmes, je me vois toujours fort, plein de santé et prospère. En général, je commence dans la peau d/un grand athlète, football et baseball, et puis je continue à partir de là. Je me vois aussi comme un homme bon et aimant. En dautres termes, dans les fantasmes, je me vois, moi et ma vie, tels que jaimerais que nous ayons été et soyons. À la longue, jai trouvé un moyen simple de mendormir. En inspirant je dis « je » et en expirant je dis « suis », intérieurement, pas à voix haute. Après tout, jai pas envie de me maintenir éveillé. Quand ces pensées me tourmentent avec insistance je me concentre de toutes mes forces sur ces 2 mots, et sur ma respiration pendant que jinspire et que jexpire. Je fais ça depuis de longues, longues années maintenant. La plupart du temps je mendors en quelques minutes, si je le veux. Parfois je reste allongé et je fantasme quelques minutes dabord, mais je reviens toujours à ces 2 mots et je surveille ma respiration. Je fais ça aussi dans la journée, chaque fois que jy pense, surtout en marchant ou en conduisant. Peutêtre que ça fonctionne parce que la seule chose que peux dire avec certitude c/est je Suis. Je peux choisir de croire, ou de ne pas croire, toutes sortes de choses sur moi, je peux la jouer philosophe et essayer de déterminer ma place dans l/Univers, et essayer de résoudre l'insoluble mystère de la vie, tout ça en vain bien sûr, mais quand tout le reste a été dit et fait, je sais, je Suis.

Jai consacré ma vie à combattre mes démons, et jai fini par ressentir que cétait un combat impossible à gagner. Alors maintenant je me soumets à eux et les laisse me révéler ce qu/ils attendent de moi. Je suis pas complaisant, je les repousse pas non plus, mais je peux me servir de mon imagination pour les satisfaire. Il me semble que nous avons un nombre presque infini de démons, qui en réalité ne sont ni démons ni anges (seule mon appréciation les différencie, la façon dont je les perçois sur le moment) mais une partie de moi qui hurle pour être reconnue et, d'une certaine manière, exaucée. Je suppose que cest comme ce petit enfant en nous qui pleure encore pour que son papa le prenne dans ses bras, le considère, approuve son existence, un petit gars qui se languit éternellement d/un peu d'affection et de reconnaissance, veut qu/on le serre contre soi et lui dise qu/il est un bon garçon. Je suppose que certains dentre nous doivent apprendre à faire ça et alors pour ce petit enfant ça ne viendra pas de lextérieur. Peutêtre que nous avons besoin d'apprendre à être un père aimant envers nousmêmes. Je ne sais certes pas ce qui est à l/œuvre ici, mais je sais que jai appris à me rassurer, tout entier, à maimer et me respecter tout entier, quand bien même ma vie me fait chier.

Hubert Selby Jr

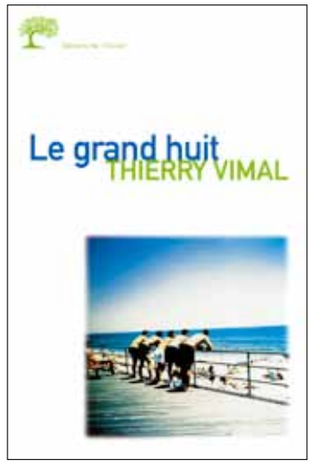
Traduction de Francis Kerline qui a respecté la manière de l'auteur en supprimant les traits d'union et apostrophes ou en les remplaçant par un/.

Nous remercions Bruno Bayon de nous avoir autorisés à publier cet extrait d'une lettre inédite que lui a adressée Hubert Selby en janvier 1995.



Patrick Bouvet fait son entrée en littérature avec un texte atypique et ravageur qui décrit le chaos du monde : une guerre dans le désert, des attentats, une épave dans le fond d'un océan, des condamnés à mort, des experts, un vieux pape dans un stade, des réfugiés dans des camps, des caméras de vidéosurveillance partout… En étendant son travail sur le sampling et le collage musical à l'écriture, Patrick Bouvet invente une langue qui saisit au vol les souffrances et les angoisses de notre temps et inaugure une forme littéraire qui va nourrir d'autres livres aux titres qui claquent : *Shot*, *Direct*, *Chaos Boy*, *Canons*.

King est un roman de rue qui raconte vingt-quatre heures de la vie d'une poignée de SDF, des femmes et des hommes, sur le point d'être expulsés de leur terrain vague par un promoteur immobilier. Ils se nomment Joachim, Danny, Anna, Corina, Vica et Vico, vivent sous une bâche ou dans une carcasse de fourgonnette, poussent parfois leur caddie rouillé jusqu'à la ville voisine pour faire la manche. King est leur compagnon, un chien errant. Et on peut se demander qui du romancier en colère ou du chien fidèle dit cette phrase : « Je m'empare de celui qui souffre et je grogne si quelqu'un s'en approche. »



C'est pendant le bel été 1995, à Nice, qu'Antoine rencontre une part de lui qu'il ignorait : il est polytoxicophile. Quoi qu'il arrive, il lui faut désormais du produit, de la substance, des trucs. Antoine plonge dans une autre existence, un monde nocturne où la drogue et l'alcool jouent un rôle central. Avec la découverte de l'ecstasy vient celle d'une nouvelle culture, semi-clandestine.
C'est l'époque des premières « raves », des voyages à Ibiza, des délires organisés.
Dans ce livre, une sorte de *Trainspotting* à la française, Thierry Vimal porte sur ses personnages un regard vrai, sans jugement ni complaisance, tout simplement humain.

Comment attaquer la plus grande banque privée londonienne quand on n'a jamais tenu une arme et qu'on en est bien incapable ? Le scénario semble voué à l'échec. D'autant qu'il est mené par une bande d'amis totalement loufoques, quoique animés d'une intention très précise : éviter à tout prix de glisser du mode d'existence de la classe moyenne à celui du sous-prolétariat.
Une Mercedes blanche avec des ailerons est un cocktail explosif de roman noir, de satire sociale et d'humour très british, où ne manquent ni le sexe ni l'invention verbale. Comme une parodie de *Reservoir Dogs* et de *Pulp Fiction* par les Monty Pythons.

MARGES

À l'écart de la grande littérature, il en existe une autre qui est à la fois sa limite et son envers. Les auteurs qui s'en réclament ne relèvent d'aucun genre, mouvement, courant ou école indentifiable, mais ils ne sont pas comme les autres. Il est peu probable qu'ils obtiennent un jour un prix littéraire ni qu'on les donne en exemple à la jeunesse. Disons qu'ils ont « mauvais esprit », et que cet esprit-là – subversif, railleur, exagéré, délirant, parfois obscène – ne permet pas de les cataloguer comme sérieux. Les territoires qu'ils explorent sont situés à la frontière du réel et de l'imaginaire, du normal et du pathologique, du possible et de l'impossible. C'est de là qu'ils observent le monde, à travers des verres déformants. C'est cette vision que propose la couverture Marges sous laquelle on trouve entre 1999 et 2001 des livres de James Hawes, Richard Hell, John King, Jonathan Lethem, Duncan McLean, Will Self, Thierry Vimal, Irvine Welsh, Tim Willocks.

1999

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Patrick Bouvet
In situ

Geneviève Brisac
Voir les jardins de Babylone

Jean-Yves Cendrey
Les Petites Sœurs de sang

Sophie Chérer
À ceux qui nous ont offensés

Diastème
In Paradisum

Jean-Paul Dubois
Si ce livre pouvait me rapprocher de toi

Jean Hatzfeld
La Guerre au bord du fleuve

Christophe Honoré
La Douceur

Claude Ponti
Est-ce qu'hier n'est pas fini ?

Barlen Pyamootoo
Bénarès

Thierry Vimal
Le Grand Huit

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Donald Antrim
Les Cent Frères
Traduit de l'anglais (États-Unis) par R. Pépin

John Berger
King
Traduit de l'anglais par K. Berger Andreadakis

Photocopies
Traduit de l'anglais par É. Motsch

Kevin Canty
Kenny aime Junie
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Hobab

Richard Ford
Rock Springs
Traduit de l'anglais (États-Unis) par B. Matthieussent

Un week-end dans le Michigan
Traduit de l'anglais (États-Unis) par B. Matthieussent

Une mort secrète
Traduit de l'anglais (États-Unis) par B. Matthieussent

James Hawes
Une Mercedes blanche avec des ailerons
Traduit de l'anglais par O. Deparis

Richard Hell
L'Œil du lézard
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Lasquin

Cormac McCarthy
Des villes dans la plaine
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Hirsch et P. Schaeffer

Jay McInerney
Glamour Attitude
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Stewart O'Nan
Le Nom des morts
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. V. Mayoux

Michael Ondaatje
Buddy Bolden, une légende
Traduit de l'anglais (Canada) par M. Lederer

James Salter
Une vie à brûler
Traduit de l'anglais (États-Unis) par P. Garnier

Hubert Selby Jr.
Le Saule
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Kerline

Alice Thomas Ellis
Un rideau de flammes
Traduit de l'anglais par H. Michaud

Irvine Welsh
Ecstasy
Traduit de l'anglais par A. Defossé

Tim Willocks
Bad City Blues
Traduit de l'anglais par É. Peellaert

SOUL FICTION

Victor Headley
Yush
Traduit de l'anglais par M. Colmant

George P. Pelecanos
King Suckerman
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Pressmann

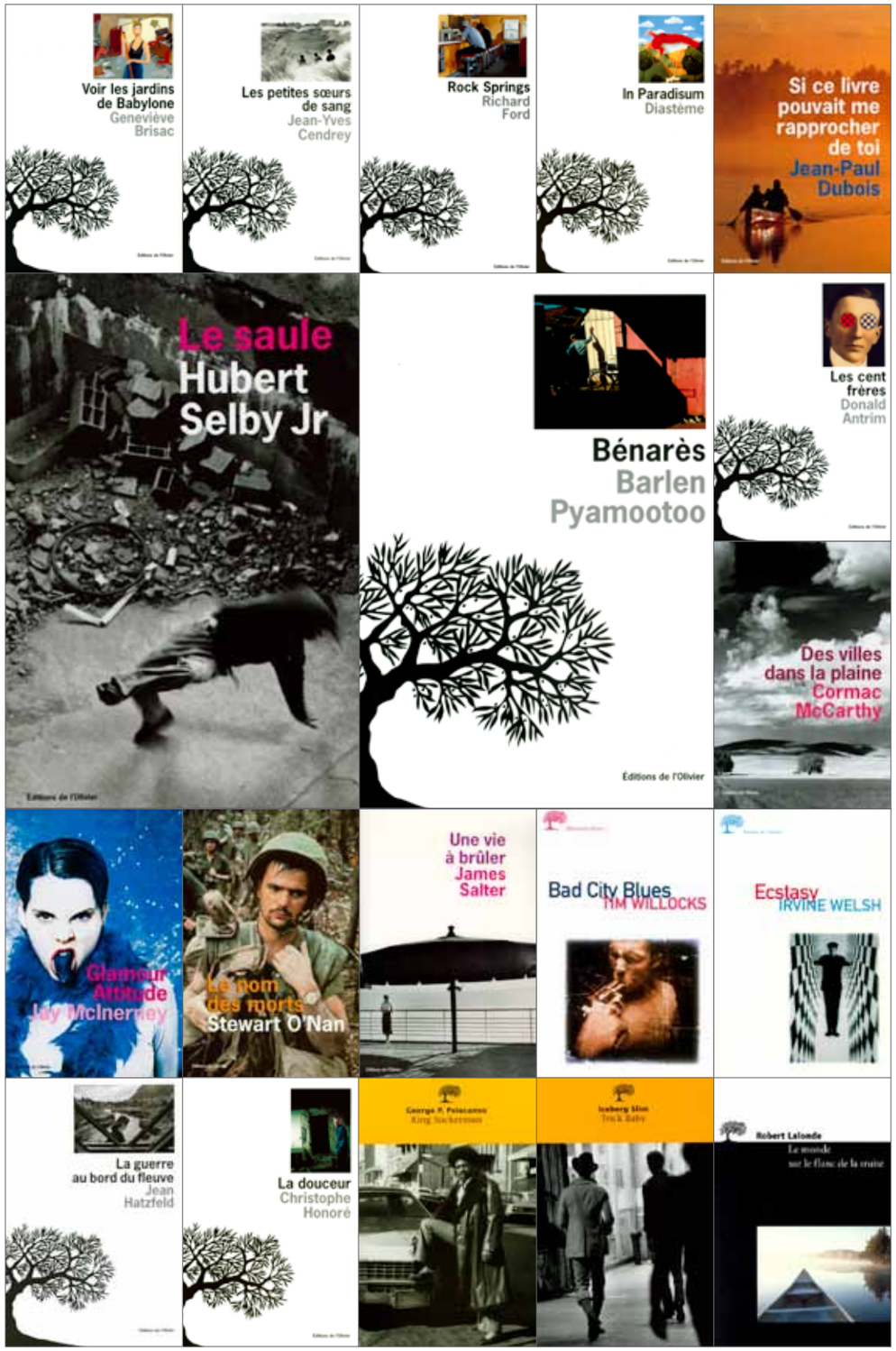
Herbert Simmons
Corner Boy
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

Iceberg Slim
Trick Baby
Traduit de l'anglais (États-Unis) par G. Henri

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'OLIVIER

Robert Lalonde
Le Monde sur le flanc de la truite

James Salter
Un bonheur parfait
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Rosenbaum et A. Rabinovitch



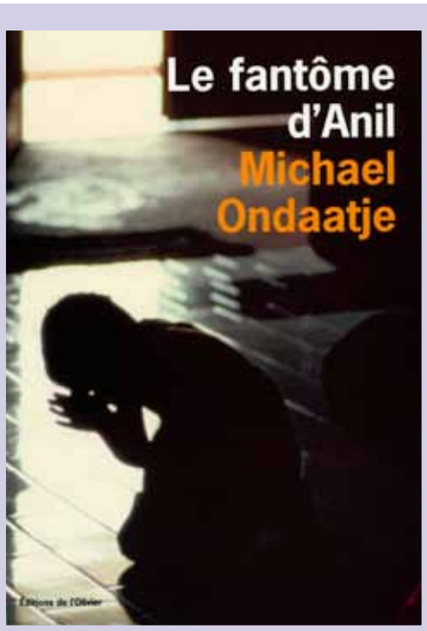
1999

2000

Des athlètes d'un genre particulier En novembre 2000, Michael Ondaatje obtient le prix Medicis étranger (*Le Fantôme d'Anil*) et Jamaica Kincaid le prix Femina étranger (*Mon frère*). Ondaatje n'ayant pu se libérer, Jamaica Kincaid débarque seule à Roissy en tenue d'été – robe légère, socquettes et chapeau cloche –, à la grande joie des photographes (sa rencontre avec Alain Robbe-Grillet, dans un salon du Crillon, restera elle aussi dans les mémoires).

Ce sont des auteurs exigeants, et leurs traducteurs jouent un rôle important. Grâce à Jean-Pierre Carasso et Jacqueline Huet, on peut enfin entendre en français la voix unique de Jamaica Kincaid – son phrasé, ses modulations les plus subtiles. Quant à Michel Lederer, en devenant le traducteur d'Ondaatje (après M.- O. Fortier-Masek), il a su déjouer les pièges d'une écriture trompeuse dans son apparente simplicité.

Ces traducteurs – eux et quelques autres – sont emblématiques d'une profession rendue ingrate par son manque de visibilité. Imagine-t-on un *sportif de haut niveau* inconnu du public ? Les traducteurs en effet sont des athlètes d'un genre particulier, tenus de se maintenir constamment au sommet de leurs capacités techniques tout en conservant leurs qualités intuitives. Auteurs au service des auteurs, ils ont droit à toute notre reconnaissance.



Une éducation anglaise

Telle est ma vie *Mon frère*, de Jamaica Kincaïd, raconte la disparition du frère de l'auteur, mort du sida à l'âge de trente-trois ans, à Antigua, une petite île des Antilles d'où la famille est originaire. Avec délicatesse, avec précision, et parfois avec une brutalité inouïe, Jamaica Kincaïd décrit ce qu'elle voit, ce qu'elle ressent. Elle s'efforce de comprendre pourquoi cet événement l'oblige à repenser toute sa vie, et avec elle celle de sa famille. La famille est un lieu de frictions et d'expériences où Jamaica Kincaïd puise la matière de ses livres, *Annie John*, *Autobiographie de ma mère, Mon frère*. Ses romans sont très autobiographiques et son écriture est liée à la mémoire, une mémoire « des choses qui se sont faites et qui seront défaites ».

« Je ne fais aucune différence entre la fiction et la non-fiction », déclare Jamaica Kincaïd. Et d'ajouter, au risque de dérouter, que *Mon frère* est une « non-fiction absolue ». « Non-fiction » parce que tout y est vrai, chaque événement a eu lieu précisément comme il est raconté. Mais cette « non-fiction » n'a rien à voir avec le témoignage ou l'essai, au contraire. *Mon frère* est un pur monument de littérature et Jamaica Kincaïd a su inventer un style unique, une musique tellement singulière qu'on dit d'elle, aux États-Unis, qu'elle a une langue rebelle. « Ce qu'ils veulent dire, c'est que je refuse obstinément de leur écrire un conte de fée. » répond Jamaica Kincaïd. Une écriture, au rythme envoûtant, qui joue de la répétition. Une écriture inspirée du créole dont elle emprunte parfois les manières, comme celle de ne pas mettre les mots ou les verbes dans l'ordre classique en anglais. « Je ne veux pas permettre au lecteur de s'installer confortablement dans mes phrases. Le sujet est déjà dérangeant, et en plus la phrase n'est pas équilibrée, les pauses sont déplacées, parfois le lecteur commence une phrase et ne peut pas souffler pendant deux pages. » Et, effectivement, l'auteur ne laisse rien au hasard, et surtout pas la ponctuation : « Même l'espace laissé entre les mots n'obéit pas à une loi extérieure » dit-elle.

Pour Jamaica Kincaïd, l'écriture, la littérature et les livres sont une façon de vivre sa vie : « Pour moi l'écriture n'est pas un moyen de se projeter dans la sphère publique, mais simplement une façon d'être. C'est un processus toujours très douloureux, mais je l'accepte comme une réalité qui ne doit pas être esquivée. Telle est ma vie. Telle est la vie sur laquelle j'écris. La quête du bonheur ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse, c'est la quête de la vérité, et la vérité ressemble souvent au contraire du bonheur. »

d'après des propos recueillis par Stéphane Bouquet pour *Libération*

Une théorie quantitative du poil Lors de la dernière réunion du Cercle Adolfo Bioy Casares*, il a été question une nouvelle fois de Will Self.

Depuis que Jim Ballard nous a exposé sa « Théorie quantitative de la démence », vérifier la pertinence de ce brillant délire logique en l'appliquant à n'importe quel objet est devenu notre passe-temps favori.

Postulat : il existe dans toute société une quantité déterminée de santé mentale.

Exemple : une clinique teste un remède efficace pour traiter les troubles bipolaires ? Augmentation immédiate du nombre de sujets affectés par le syndrome de la Tourette dans le reste du pays. En poussant ce raisonnement à l'extrême, vous avez le choix entre un modèle où TOUS vos concitoyens sont gentiment cintrés et un système qui enfante UN SEUL super-cinglé.

Ce soir-là, tout est parti de ma remarque sur la vogue récente de l'épilation masculine. J'expliquais que dans le sillage de ce qu'on a appelé les « métrosexuels » — ces jeunes mâles urbains dont le représentant le plus en vue a été le footballeur David Beckman — le rasage des poils thoraciques, mais aussi sur les jambes et les bras, concernait aujourd'hui de plus en plus de garçons, et pas seulement dans les pays occidentaux. Une question a fusé sur les poils pubiens. L'épilation intégrale, chez les filles, est pour ainsi dire devenue la norme dès le collège, a signalé madame Oates. Sacrifice compensé, ai-je relevé, chez ces mêmes adolescentes, par le boom des extensions capillaires. Puis quelqu'un a mentionné la réapparition des boucs dans les milieux branchés, avec leur design ambigu, après une longue période de proscription des barbes et moustaches. Il n'en fallait pas davantage. Chacun lançait à tout va les noms de présentateurs, de comédiens et de romanciers nouvellement barbus. De manière générale, les barbes refleurissaient sur les mentons et il semblait maintenant évident à tous que chaque poil raccourci ou perdu resurgissait en un autre point de l'épiderme mondial.

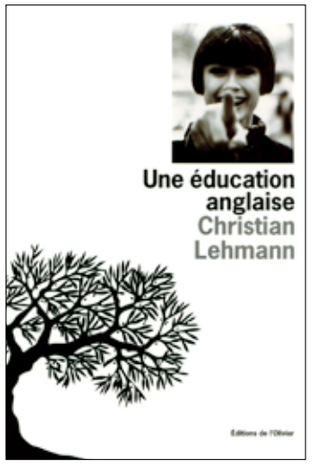
Notre président J.M. Coetzee, peut-être mal à l'aise en raison de son propre collier poivre et sel si bien entretenu, avait jusque-là gardé le silence. Il fit observer que Will Self lui-même, le doux Will Self, d'ordinaire parfaitement glabre, se laissait pousser depuis peu une surprenante barbe de prophète.

Théorie quantitative du poil ? Nous l'ignorions, mais au même moment, dans la région d'Islamabad, le Renseignement américain s'engageait sur la piste qui devait conduire à l'élimination de la barbe la plus envahissante de la première décennie du 21e siècle. Celle d'Oussama Ben Laden.

Jean-Hubert Gailliot

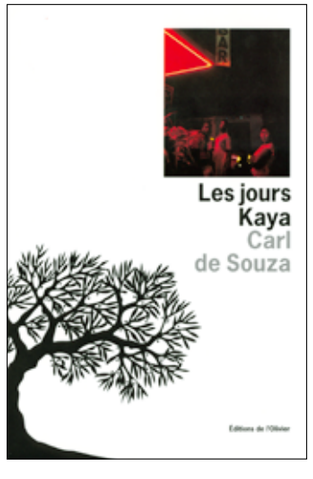
* Ce cercle littéraire, fondé en 1979 par l'écrivain argentin Bioy Casares en l'honneur de son ami J.L. Borges, admet chaque année un nouveau membre, selon une grille de critères alambiqués – notamment alphabétiques. Ceci explique qu'on y trouve des auteurs tels que Joyce Carol Oates ou J.G. Ballard, mais pas Will Self par exemple.

2000



« J'imaginais que toutes les familles du monde étaient basées sur le modèle de ma famille maternelle. Une matriarchie étendue, tentaculaire, dans laquelle chacun était tenu de venir présenter ses respects une fois par semaine à ma grand-mère, en une parodie inconsciente des dîners de cour auxquels nos aïeux avaient été habitués. » Christian Lehmann se souvient du garçon qui passait ses journées retranché derrière ses livres et qui allait s'ouvrir au monde grâce au corps nu d'Anne-Marie, à la lutte finale, et, surtout, grâce à ses séjours en Angleterre. C'est là qu'il découvrira les *piers* de Brighton, les filles, la S.F., la pornographie, l'écriture. Et la tragédie qui se prépare. Ce roman d'apprentissage a la puissance et la maîtrise des chefs-d'œuvre du genre.

Février 1999, à l'île Maurice, un chanteur rasta, Kaya, est arrêté par la police pour avoir fumé un joint en public. Sa mort (inexpliquée) dans la nuit déclenche des émeutes violentes : c'est le contexte des *Jours Kaya*. Ce jour-là, Ram ne rentre pas de l'école et sa sœur Santee part à sa recherche. Envoûtée par l'ambiance et l'étrange chaos qui s'empare de la ville, elle s'enfonce dans la nuit. Carl de Souza écrit ici dans une urgence qui abolit toutes les limites, il mêle le dérisoire et l'irréversible, la révolte et le quotidien, le cauchemar et la réalité.



À l'envers de l'Angleterre bien propre de la famille royale et de la City, il en existe une autre : sale, pauvre, bruyante, cassée, parfois délirante. C'est l'Angleterre marginale, celle de toutes les utopies et toutes les détresses. « Les exclus dispersés, rencontrés au cours de mes premiers voyages, dans les années soixante, formaient à présent une armée. Ils me semblaient constituer une puissance considérable. Un pays tout entier au cœur d'un pays, fort de plusieurs millions de personnes. Venus des Caraïbes, d'Irlande, d'Afrique et d'Europe de l'Est, et leurs enfants, nés en Angleterre, qui étaient les nouveaux Anglais. Nomades et techno-freaks, nation tribale. Nouveaux chrétiens, bikers, fétichistes, guérisseurs de la foi, visionnaires, squatters, drogués, cinglés, et héros de la rue. »

En douze récits décapants, Elena Lappin met en scène la comédie du couple moderne. Portée par un regard féminin et résolument cosmopolite, la difficulté d'aimer dans une langue étrangère se décline dans toutes ses variations. Le sexe y joue un rôle forcément essentiel (on est plus près de Philip Roth que de la Bibliothèque rose). Et l'émigration. Elena Lappin a dirigé pendant plusieurs années le magazine *Jewish Quarterly* et collabore au *Guardian*. Excellente nouvelliste, Elena Lappin a écrit par ailleurs un texte remarquable d'intelligence humaine et historique – *L'Homme qui avait deux têtes* – en cherchant à comprendre pourquoi et comment un homme, Binjamin Wilkomirski, s'invente une enfance dans les camps dans un livre prétendument autobiographique.

2000

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Patrick Bouvet
Shot

Philippe Delaroche
Caïn et Abel avaient un frère

Agnès Desarthe
Les Bonnes Intentions

Jean-Hubert Gailliot
Les Contrebandiers

Ariane Gardel
Le Poids de la neige

Christian Lehmann
Une éducation anglaise

Dominique Souton
Innocente

Carl de Souza
Les Jours Kaya

Hélèna Villovitch
Pat, Dave & moi

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Donald Antrim
Votez Robinson
Traduit de l'anglais (États-Unis) par R. Pépin

Aimee Bender
La Fille en jupe inflammable
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Lederer

Howard Buten
Quand est-ce qu'on arrive?
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Raymond Carver
Qu'est-ce que vous voulez voir?
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Dufaux et F. Lasquin

Nik Cohn
Anarchie au Royaume-Uni, mon équipée sauvage dans l'autre Angleterre
Traduit de l'anglais par É. Peellaert

Joseph Connolly
Vacances anglaises
Traduit de l'anglais par A. Defossé

Giles Foden
Le Dernier Roi d'Écosse
Traduit de l'anglais par L. Dufaux et F. Lasquin

Jamaica Kincaid
Mon frère
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso
Prix Femina étranger 2000

John King
La Meute
Traduit de l'anglais par A. Defossé

Elena Lappin
La Marche nuptiale
Traduit de l'anglais par A. Desarthe
L'Homme qui avait deux têtes
Traduit de l'anglais par P.-E. Dauzat

Jonathan Lethem
Alice est montée sur la table
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Kerline

Stewart O'Nan
Un monde ailleurs
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

Michael Ondaatje
Le Fantôme d'Anil
Traduit de l'anglais (Canada) par M. Lederer
Prix Médicis étranger 2000
Écrits à la main
Traduit de l'anglais (Canada) par M. Lederer

Henry Roth
Requiem pour Harlem
À LA MERCI D'UN COURANT VIOLENT IV
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Lederer

Will Self
La Théorie quantitative de la démence
Traduit de l'anglais par F. Kerline

Irvine Welsh
Une ordure
Traduit de l'anglais par A. Defossé

SOUL FICTION

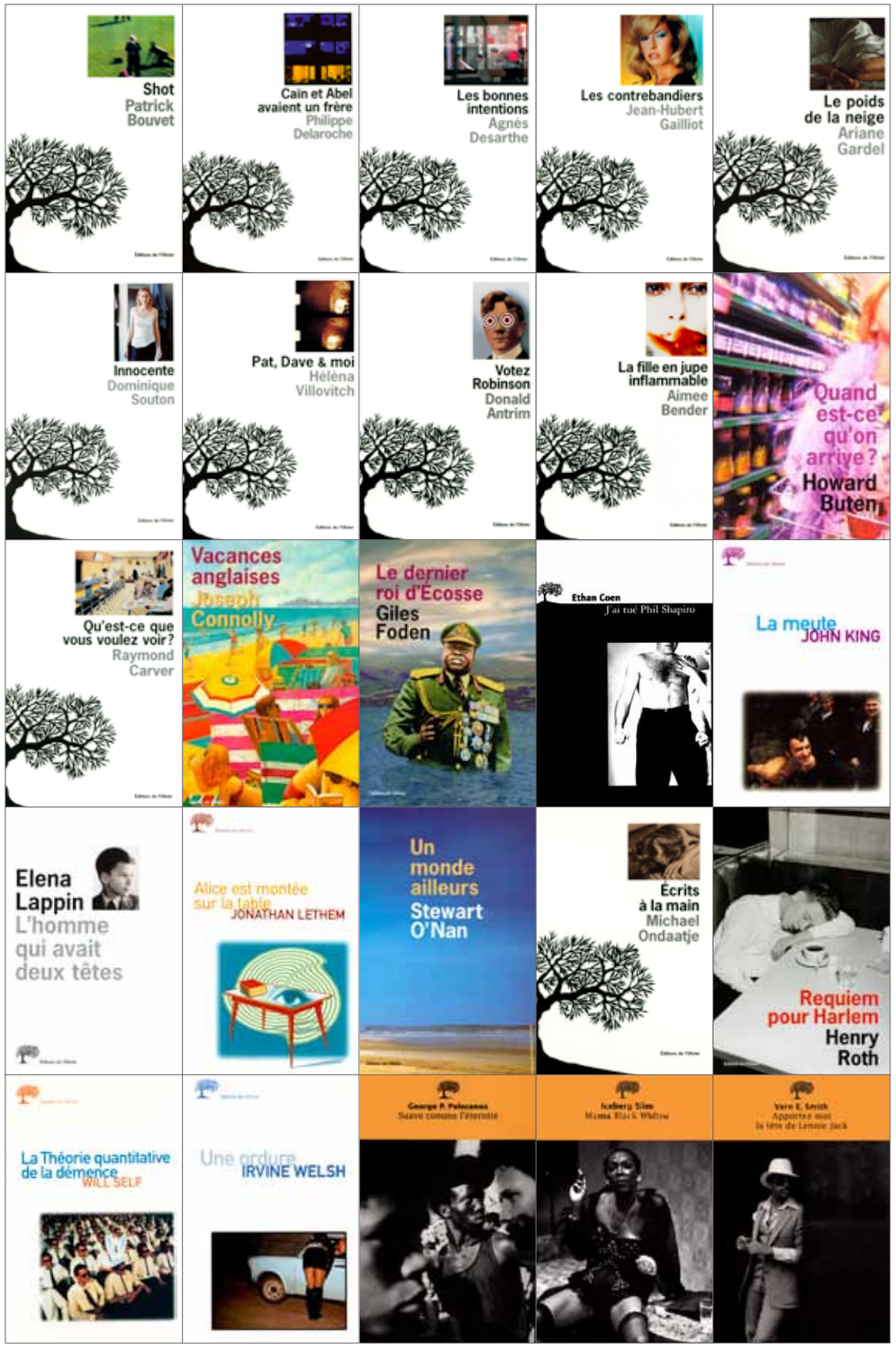
George P. Pelecanos
Suave comme l'éternité
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Pressmann

Iceberg Slim
Mama Black Widow
Traduit de l'anglais (États-Unis) par G. Henri

Vern E. Smith
Apportez-moi la tête de Lennie Jack
Traduit de l'anglais (États-Unis) par O. Deparis

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'OLIVIER

Ethan Coen
J'ai tué Phil Shapiro
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso



2001

Une délicatesse de luciole Je me suis rendu compte un jour que j'aimais plus que tout déambuler dans les livres d'Aimee Bender. C'est comme de traverser un pays imaginaire dont les maisons seraient faites en sucre, elles seraient parfaitement alignées le long d'allées délicieusement rectilignes, il y aurait un marchand de glaces sur la place, un quincaillier qui serait l'ancien professeur de mathématiques et qui porterait autour de son cou des chiffres de cire annonçant l'état de son moral (12 quand c'est pas terrible, 2 en période de dépression et 43 dans d'exceptionnels cas de bonheur quasi parfait), les après-midis seraient longues et ensoleillées, la narratrice serait une professeur de mathématiques qui aimerait tant les octogones qu'elle serait « pour ainsi dire mariée avec le panneau de stop » et ses élèves de CE1 seraient des enfants enthousiastes et de minuscules mathématiciens en herbe.
On pourrait se laisser aller à la petite musique et à la fantaisie de mademoiselle Bender. Et se laisser aller à un assoupissement enchanté. Mais au fond ce que fait mademoiselle Bender n'est pas de nous chloroformer avec de jolies fables, puisque ce dont elle nous parle en général et avant toutes choses c'est de la mort. Mais elle nous en parle avec une délicatesse de luciole. C'est ça. C'est comme une luciole dont le chuchotis des ailes vous rappellerait que le désordre existe, ce chuchotis serait évidemment tout à fait ténu, il faudrait tendre l'oreille, on pourrait passer à côté, ne percevoir qu'une lumière éphémère et un fragile chuintement. Mais si on franchit l'apparence exquise de la première perception on découvre le chaos. Mademoiselle Bender nous parle de la maladie et de la mort. Elle parle de ce dont tous les livres parlent. La maladie et la mort.
Depuis que j'ai découvert Aimee Bender je nourris une grande admiration pour elle et pour sa légèreté, pour l'étrange intensité avec laquelle elle s'applique à nous relater l'échec et le plaisir de l'échec, l'élégance avec laquelle elle écrit sur l'à-quoi-bon et le refuge mathématique. Mais c'est la fée Clochette qui nous raconte ces histoires. Il faudrait pour entendre cette petite voix de cristal égrener ses sentences se reporter au conte qui encadre *L'ombre de moi-même*, l'histoire de ce pays où personne ne meurt mais où chaque famille, par ordre du roi, doit choisir l'un de ses membres pour martyr puisque le royaume est menacé de surpopulation. La première solution que propose mademoiselle Bender est que chacun des membres d'une famille pourrait donner une partie de son corps, la mère une jambe, la fille une oreille, le père un bras. Et à l'arrivée on devrait réussir à reconstituer un corps entier avec cette offrande commune. L'autre solution est de partir du royaume : à l'extérieur l'immortalité n'existe pas et on ne menace ainsi plus le royaume de sa personne surnuméraire. À votre avis quelle est la meilleure solution ? Elle réside, me semble-t-il, dans cette phrase : « La fille embrassa tous les siens puis partit en direction du reste du monde. »

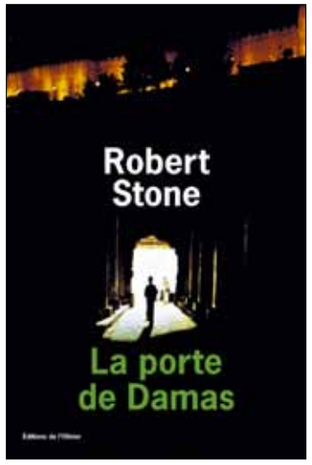
Véronique Ovaldé

Les Sombres feux du passé

Des bonbons acides À quinze ans, le suicide d'une amie bouleverse son existence : Mian Mian quitte sa famille, en quête d'expériences qui vont la révéler à elle-même. Shenzhen la sauvage, Pékin l'austère, Shanghai la dépravée. Une jeunesse cruelle. Elle se met à écrire des nouvelles puis un roman, *Les Bonbons chinois*. Musique, drogue, prostitution, homosexualité, folie, adolescents en perdition en sont les thèmes principaux. Autant de souffrances qu'elle transforme dans ce premier roman : « Ce livre existe parce qu'un matin je me suis dit qu'il fallait que je ravale toutes mes terreurs et tous mes déchets pour en faire du sucre à l'intérieur de moi. »
Portée par le vent nouveau qui souffle depuis 1992 sur la littérature chinoise, une nouvelle génération de jeunes écrivains est apparue qui balance entre l'autofiction désabusée et une critique sociale plus radicale. Ils sont jeunes, enfants des réformes économiques et des mégapoles, et reconnaissants à Xu Xing, le « Kerouac chinois », d'avoir introduit la ville dans la littérature (*Variations sans thème*, *Et tout ce qui reste est pour toi*). L'environnement dans lequel ils sont censés s'intégrer leur déplaît souverainement et leur œuvre est le reflet de ce malaise, voire des échappatoires qu'ils s'inventent. Ils ont obtenu en revanche une plus grande liberté. Qui eût imaginé, il y a seulement dix ans, que puissent être publiés en Chine les livres de Mian Mian (dont *Les Bonbons chinois*) ? Cette littérature du « je », tournée vers l'humain et le singulier, nous est proche. Paris ou Shanghai, y-a-t-il encore une différence lorsqu'on a trente ans ? En marge de ce courant dans lequel s'inscrit aussi le projet romanesque de Feng Tang, à savoir le récit de la vie d'un étudiant en médecine qui lui ressemble fort (*Qiu, comme l'automne*, *Une fille pour mes dix-huit ans*), il en existe un autre, plus tourné vers la critique sociale. Les préoccupations sont les mêmes, l'expression est différente. Ma Xiaoquan, né en 1978, est l'un des rares à établir un lien avec l'histoire récente. Si le héros de son *Jeune homme en colère* est tueur à gages, c'est en partie parce que ses parents ont été assassinés par la Révolution culturelle et que, élevé par une vieille chiffonnière, il s'est retrouvé seul au monde à seize ans. Et, dans ce pays qui se transforme en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, une autre génération, plus jeune encore, vient de faire son entrée. Murong Xuecun (*Oublier Chengdu*) en est un exemple : désabusé mais probablement mieux intégré, il a la critique plus aiguë et une écriture plus proche de la vie, ancrée dans le quotidien de ses contemporains. Quant à Tian Yuan, cette enfant des années 80 n'avait que dix-sept ans lorsqu'elle a rédigé son premier roman. Elle est plus tendre, mais tout aussi résolue. Sa *Forêt zèbre*, fantaisie onirique et poétique qui évoque la multiplicité des possibles, marque aussi un vrai refus de la société contemporaine et constitue un cri de protestation contre ses fausses valeurs.

«Ici, les gens me connaissent. Ça n'a pas toujours été le cas.» Le «docteur» Hata, ainsi nommé car il tient une boutique de matériel médical, n'avait que trois ans lorsque ses parents immigrèrent à New York. Il semble mener aujourd'hui, à Bedley Run, petite ville de l'État de New York, une existence calme et respectable. Ce discret célibataire a adopté une fillette d'origine coréenne. Mais quand cette dernière se révolte contre lui et rejette son code de valeurs, le «docteur» Hata est désemparé. Il remâche cet échec, ressasse sa vie. Jusqu'à laisser émerger le souvenir d'un drame enfoui dans sa mémoire, qu'il lui faut à présent affronter s'il ne veut pas voir se dénouer tous les fils de son existence.
Salué par la critique dès sa parution aux États-Unis (en 1999), ce livre marque l'arrivée d'un écrivain de premier plan sur la scène internationale.

Christopher Lucas, un journaliste américain expatrié à Jérusalem, effectue une enquête sur les intégristes religieux lorsqu'il entend parler d'un projet d'attentat visant à déclencher une nouvelle guerre israélo-arabe. Il se lance sur la piste des conjurés. Commence alors un voyage dans une contrée étrange où se côtoient chefs spirituels et faux messies, patriotes et soldats de fortune, terroristes et contre-terroristes, infiltrés par les services secrets de toutes obédiences. Après une bataille rangée dans la bande de Gaza et une dangereuse partie de cache-cache dans les souterrains de la ville, Lucas découvrira une vérité rien moins que rassurante. Dans ce livre, Robert Stone renoue avec les interrogations métaphysiques de ses débuts, en suivant le chemin escarpé de la mystique juive.



2001

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Olivier Adam
À l'ouest

Jean-François Bory
L'Auteur, une autobiographie

Geneviève Brisac
Pour qui vous prenez-vous?

Jean-Yves Cendrey
Une simple créature

Corinne Hœx
Le Grand Menu

Christophe Honoré
Le Pire du troupeau

Chloé Mary
Dix-sept ans

Dominique Souton
Comment mon mari et moi avons failli sauver notre mariage

Carl de Souza
Ceux qu'on jette à la mer

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

John Bayley
Élégie pour Iris
Traduit de l'anglais par P. Guivarch

Aimee Bender
L'Ombre de moi-même
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Desarthe

Kevin Canty
Moins vingt-deux
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. V. Mayoux

Joseph Connolly
N'oublie pas mes petits souliers
Traduit de l'anglais par A. Defossé

A. L. Kennedy
Volupté singulière
Traduit de l'anglais par É. Motsch

Jamaica Kincaid
Au fond de la rivière
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Chang-rae Lee
Les Sombres Feux du passé
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Pavans

Alistair MacLeod
La Perte et le fracas
Traduit de l'anglais (Canada) par L. Saint-Martin et P. Gagné

Duncan McLean
Bunker Man
Traduit de l'anglais par C. Richard

Armistead Maupin
Une voix dans la nuit
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Dufaux et F. Lasquin

Mian Mian
Les Bonbons chinois
Traduit du chinois par S. Gentil

Stewart O'Nan
Un mal qui répand la terreur
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

Melanie Rae Thon
Sweet Hearts
Traduit de l'anglais (États-Unis) par N. Gassie

James Salter
Cassada
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

Will Self
Ainsi vivent les morts
Traduit de l'anglais par F. Kerline

Robert Stone
La Porte de Damas
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Rabinovitch

Tim Willocks
Les Rois écarlates
Traduit de l'anglais par É. Peellaert

SOUL FICTION

George P. Pelecanos
Funky Guns
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Pressmann

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'OLIVIER

Clarence Cooper
Bienvenue en enfer
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

Charles Perry
Portrait d'un jeune homme qui se noie
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Deutsch

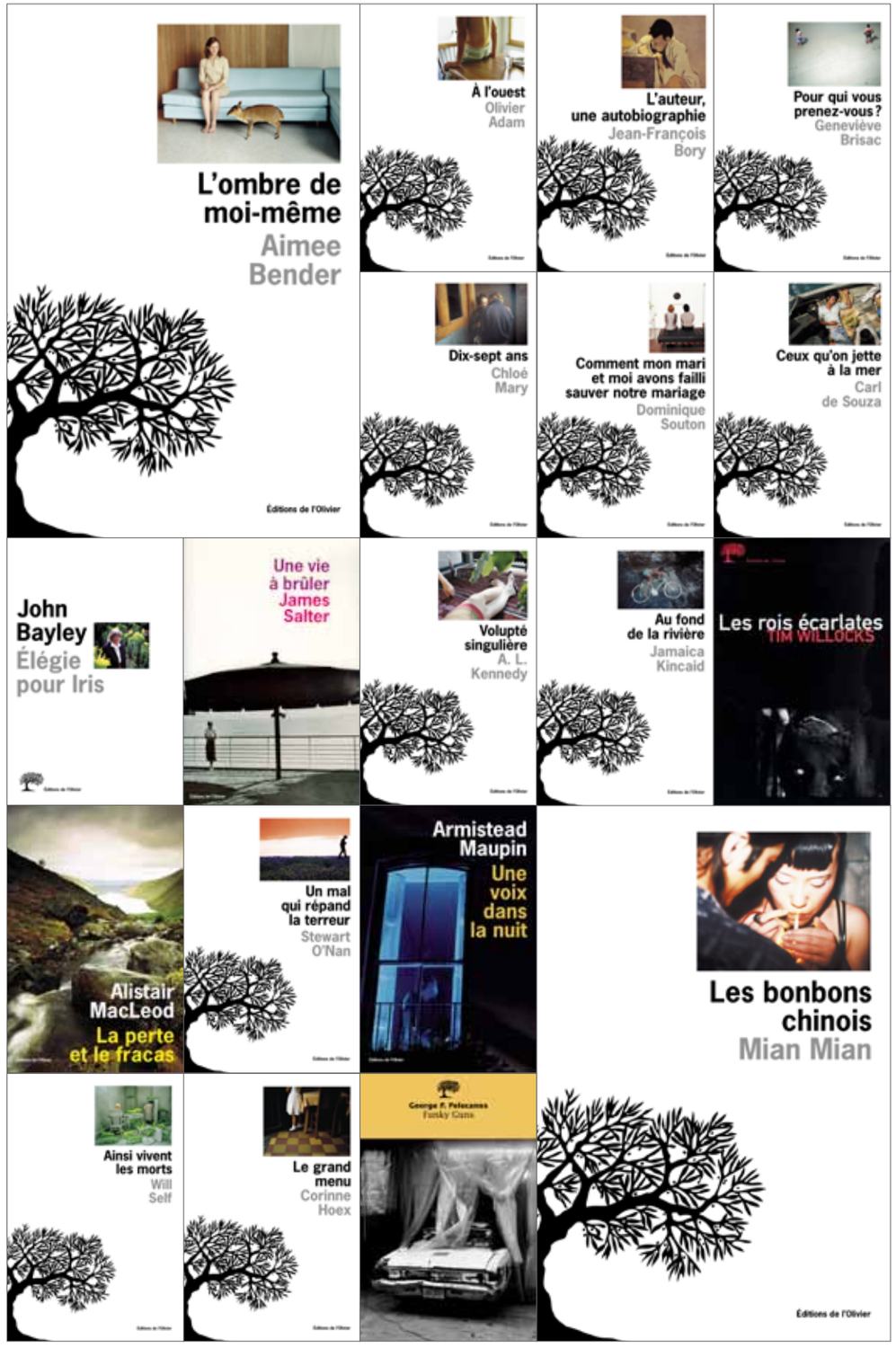
Melanie Rae Thon
Iona Moon
Traduit de l'anglais (États-Unis) par É. Peellaert

James Salter
Une vie à brûler
Traduit de l'anglais (États-Unis) par P. Garnier

Gil Scott-Heron
Le Vautour
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

Iceberg Slim
Pimp
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

Trick Baby
Traduit de l'anglais (États-Unis) par G. Henri



2001

2002 Les corrections

La mort n'existe pas « Dans la littérature comme dans les rêves, la mort n'existe pas. » Combien de fois ai-je appelé à mon secours cette phrase de Singer ? Je rêve souvent de Sophie. J'aperçois parfois sa silhouette au détour d'une rue. Une passante, sans le savoir, a imité quelque chose d'elle, sa large jupe, sa démarche visage en avant. Dans mes rêves, la mort de Sophie n'existe pas.

Je relis *Perdus*. Chaque page est familière. Certaines scènes le sont à ce point que je pourrais les croire arrachées à ma propre vie, à mon propre passé. Je reconnais tout, j'aime, j'admire. Et pourtant, quelque chose m'échappe. Je ne sais trop ce que c'est. Je cherche. Je pense à Marcel Proust, à l'acharnement qu'il déploie pour démontrer que la personne et l'écrivain sont deux instances non seulement différentes, mais séparées. Et je me dis que lorsque je lis *Perdus*, je retrouve, absolument intacte, l'écrivain Sophie Tasma. Je suis très impressionnée par sa grandeur, comme dans l'expression « Grand écrivain » et cela me plaît. C'est de cela qu'on parle. Le reste, c'est douleur de la perte, irréparable accroc.

Je relis *Perdus* et sa poigne me serre le cœur autant qu'elle m'exalte : les corps à corps, la nature violente, sauvage et incarnée, comme chez Shakespeare, comme chez les grecs. Nous sommes très près de l'animalité, une animalité dont le radical « anima » — l'âme latine, le souffle latin – enfle le quotidien, le leste et l'élève à la fois. C'est une vision du monde intensément vectorisée, les destins s'y croisent comme des flèches, comme des sabres, aucun espace pour la pitié, pour l'atermoiement. Deux garçons, Lucien et Pietro, se battent, rejouant les affrontements, les amours et les haines de leurs parents. Ça se passe dans la campagne, pendant la tempête, durant la nuit. Les enfants rêvent, et leurs songes sont envahis par les pulsions incompréhensibles et ravageuses des adultes. On rejoint Hamlet, la répugnance du jeune prince pour les égarements et la bassesse de sa mère, de son oncle. Ce monde à l'envers, dans lequel les petits font la leçon au grands, est un monde à l'endroit, à l'exact endroit de la justice et de la droiture, des notions que l'âge appauvrit, amollit et, pour finir, tue. Dans *Perdus*, les enfants parlent comme des philosophes, comme des poètes.

Jean était italien, dit Lucien avec effort, comme si c'était une idée difficile à embrasser.

Ta mère, Bianca..., dit Pietro.

Oui, italienne, je ne me souviens pas.

C'est sa présence dont tu ne te souviens pas.

Sa présence ? Mais qu'est-ce que c'est ?

Je suis désolé de dire cela, mais la présence des morts est si grande que parfois elle leur donne corps.

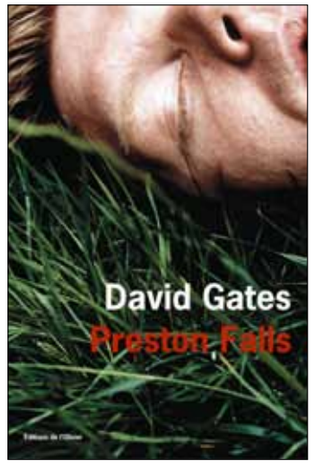
Cette dernière phrase me fait trembler. La peur s'y mêle à la gratitude. Je suis ébahie, comme je l'avais été lors de la lecture d'*Emma* (un roman de Sophie Tasma paru à l'École des Loisirs) par la façon dont l'attraction charnelle et les scènes d'amour sont chorégraphiées. Je me souviens que j'avais déjà pensé cela en lisant son premier roman, *Une place sur la terre* (paru chez Gallimard). Comment fait-elle, me demandais-je, pour que ce soit si beau, si vrai, si frappant ? Aucune pudeur ne l'encombre, aucune complaisance, aucun esthétisme. C'est aussi ce qui me reste de nos dernières conversations. Elle me montrait, sur un cahier, des notes qu'elle avait prises de son écriture épouvantable, illisible jusqu'au comique. Il y était question d'infirmières, de piqûres, de peau, de veines. C'était le sujet impossible, c'était ce que personne ne voudrait lire et pourtant, c'était magnifique, drôle, et d'une incompréhensible beauté. C'était son prochain livre.
Le temps se découpe en morceaux.
Un tissu déchiré que nul ne songe à recoudre.
Personne ne pleure.

Agnès Desarthe

La folie d'un front froid balayant la Prairie en automne. On le sentait : quelque chose de terrible allait se produire. Le soleil bas sur l'horizon, une lumière voilée, une étoile fatiguée. Rafale sur rafale de dislocation. Bruissements d'arbres, températures en baisse, toute la religion septentrionale des choses touchant à son terme. Nul enfant dans les cours ici. Ombres et lumières sur le zoysia jaunissant. Chênes rouvres, chênes des teinturiers et chênes blancs des marais faisaient pleuvoir des glands sur des maisons libres d'hypothèque. Des doubles fenêtres vibraient devant des chambres vides. Et le bourdonnement et les hoquets d'un sèche-linge, l'assertion nasillarde d'un souffleur à feuilles mortes, le pourrissement de pommes du jardin dans un sac en papier, les relents du gasoil avec lequel Alfred Lambert avait nettoyé le pinceau après avoir repeint la causeuse en osier dans la matinée.
Trois heures de l'après-midi était un passage dangereux dans ces banlieues géron-tocratiques de Saint Jude. Alfred s'était réveillé dans le grand fauteuil bleu où il somnolait depuis le déjeuner. Il avait fait sa sieste, et il n'y aurait pas d'informations locales avant cinq heures. Deux heures creuses étaient une espèce de sinus sujet aux infections. Il se leva avec effort et se planta devant la table de ping-pong, essayant en vain de capter un signe de vie d'Enid.
Une alarme résonnait à travers la maison, que seuls Alfred et Enid entendaient distinctement. C'était l'alarme de l'angoisse. Elle était pareille à l'une de ces grandes calottes métalliques avec un battant électrique qui expédient les enfants dans la rue lors des exercices d'évacuation. Elle sonnait depuis tant d'heures à présent que les Lambert ne percevaient plus le message « sonnerie d'alarme » mais, comme avec tout son qui se poursuit si longtemps qu'on a le loisir d'apprendre à en discerner les composantes (comme avec un mot qu'on fixe jusqu'à ce qu'il se décompose en une chaîne de lettres muettes), ils entendaient le martèlement rapide d'un battant contre un résonateur métallique, non pas un son pur, mais une suite granuleuse de percussions, un lugubre ressac d'harmoniques ; sonnant depuis tant de jours qu'elle se fondait simplement dans le décor, hormis à certaines heures du petit matin, quand l'un ou l'autre se réveillait en nage et se rendait compte qu'une sonnerie retentissait dans sa tête depuis aussi longtemps qu'il se souvenait ; sonnant depuis tant de mois que le son avait cédé la place à une sorte de métason dont le flux et le reflux n'étaient pas la pulsation des ondes de compression, mais le va-et-vient bien plus lent de leur *conscience* du son. Laquelle était particulièrement aiguë quand le temps était lui-même d'humeur anxieuse. Alors Enid et Alfred – elle à genoux dans la salle à manger, ouvrant des tiroirs, lui, au sous-sol, inspectant le désastre de la table de ping-pong –, l'un comme l'autre se sentaient près d'exploser d'angoisse.

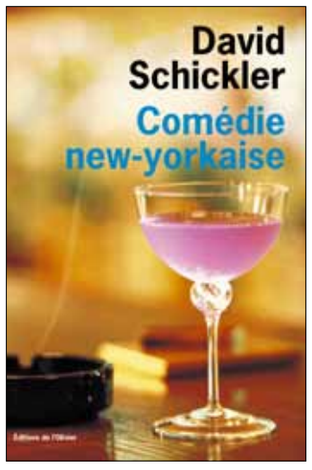
première page des *Corrections* de Jonathan Franzen

2002



Doug Willis (marié, deux enfants) possède une maison de campagne au nord de New York, à Preston Falls. Sous prétexte d'effectuer des travaux, il s'y installe, seul. Tel est le point de départ de cet étonnant roman « existentiel », portrait d'un anti-héros et récit d'un naufrage conjugal. Mais au milieu du roman, Willis disparaît. Désormais, le récit se poursuit du point de vue de Jean, la femme de Willis, et c'est une autre histoire, complexe, nuancée, douloureuse que l'on lit. Si l'art du roman vise à l'élucidation d'une vie, Gates s'y montre un virtuose.

Un très vieil immeuble de l'Upper West Side, le Preemption, au coin de la 82e Rue et de Riverside Drive. Une de ces tours mythiques, avec gargouilles, clochetons et mâchicoulis – on croit parfois y voir rôder le spectre de John Lennon ou le double de Mia Farrow. Tous ceux qui l'habitent – un comptable timide qui parle aux ascenseurs, un acteur raté, un étrange séducteur, une jeune fille à la recherche de l'amour, etc. – participent, sans le savoir, d'une même conspiration, ourdie par l'auteur. David Schickler invente une géographie mystérieuse qui n'appartient qu'à lui : un hommage ironique et tendre aux comédies américaines, entre le New York de Woody Allen, les bars branchés de *Sex and the City* et le monde magique d'*Adorable voisine*.



2002

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Olivier Adam
Poids léger

Patrick Bouvet
Direct

Geneviève Brisac
La Marche du cavalier

Jean-Paul Dubois
Jusque-là tout allait bien en Amérique

Christophe Honoré
Scarborough

Patricia Janody
La Répétition

Louise L. Lambrichs
Aloïs ou la nuit devant nous

Barlen Pyamootoo
Le Tour de Babylone

Florence Seyvos
L'Abandon

Olivier de Solminihac
Partir

Sophie Tasma
Perdus

Thierry Vimal
Dans l'alcool

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

John Berger
G.
Traduit de l'anglais par É. Motsch

Tony Earley
Jim Glass
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Devaux

Anne Enright
L'Air de quoi?
Traduit de l'anglais (Irlande) par É. Soonckindt

Anne Fine
Vieille Menteuse
Traduit de l'anglais par D. Kugler

Richard Ford
Péchés innombrables
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. V. Mayoux

Jonathan Franzen
Les Corrections
Traduit de l'anglais (États-Unis) par R. Lambrechts

David Gates
Preston Falls
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Kerline

Niall Griffiths
Ianto l'enragé
Traduit de l'anglais par A. Defossé

Dermot Healy
Le Chant du bouc
Traduit de l'anglais (Irlande) par M. Lederer

Elena Lappin
Le Nez
Traduit de l'anglais par A. Desarthe

Melanie Rae Thon
Filles de personne
Traduit de l'anglais (États-Unis) par N. Gassie

David Schickler
Comédie new-yorkaise
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Akhil Sharma
Un père obéissant
Traduit de l'anglais (États-Unis) par D. Ménard

Jeanette Winterson
Powerbook
Traduit de l'anglais par S. V. Mayoux

SOUL FICTION

Nathan Heard
La Rue
Traduit de l'anglais (États-Unis) par G. Henri

George P. Pelecanos
Blanc comme neige
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Dufaux et F. Lasquin

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'OLIVIER

John Berger
King
Traduit de l'anglais par K. Berger Andreadakis

Geneviève Brisac
Loin du paradis, Flannery O'Connor

Raymond Carver
Qu'est-ce que vous voulez voir ?
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Dufaux et F. Lasquin

Nik Cohn
Anarchie au Royaume-Uni, mon équipée sauvage dans l'autre Angleterre
Traduit de l'anglais par É. Peellaert

Jean-Paul Dubois
L'Amérique m'inquiète

David Gates
Jernigan
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Lasquin

Jean Hatzfeld
La Guerre au bord du fleuve

James Hawes
Une Mercedes blanche avec des ailerons
Traduit de l'anglais par O. Deparis

Louise L. Lambrichs
Journal d'Hannah

Elena Lappin
La Marche nuptiale
Traduit de l'anglais par A. Desarthe

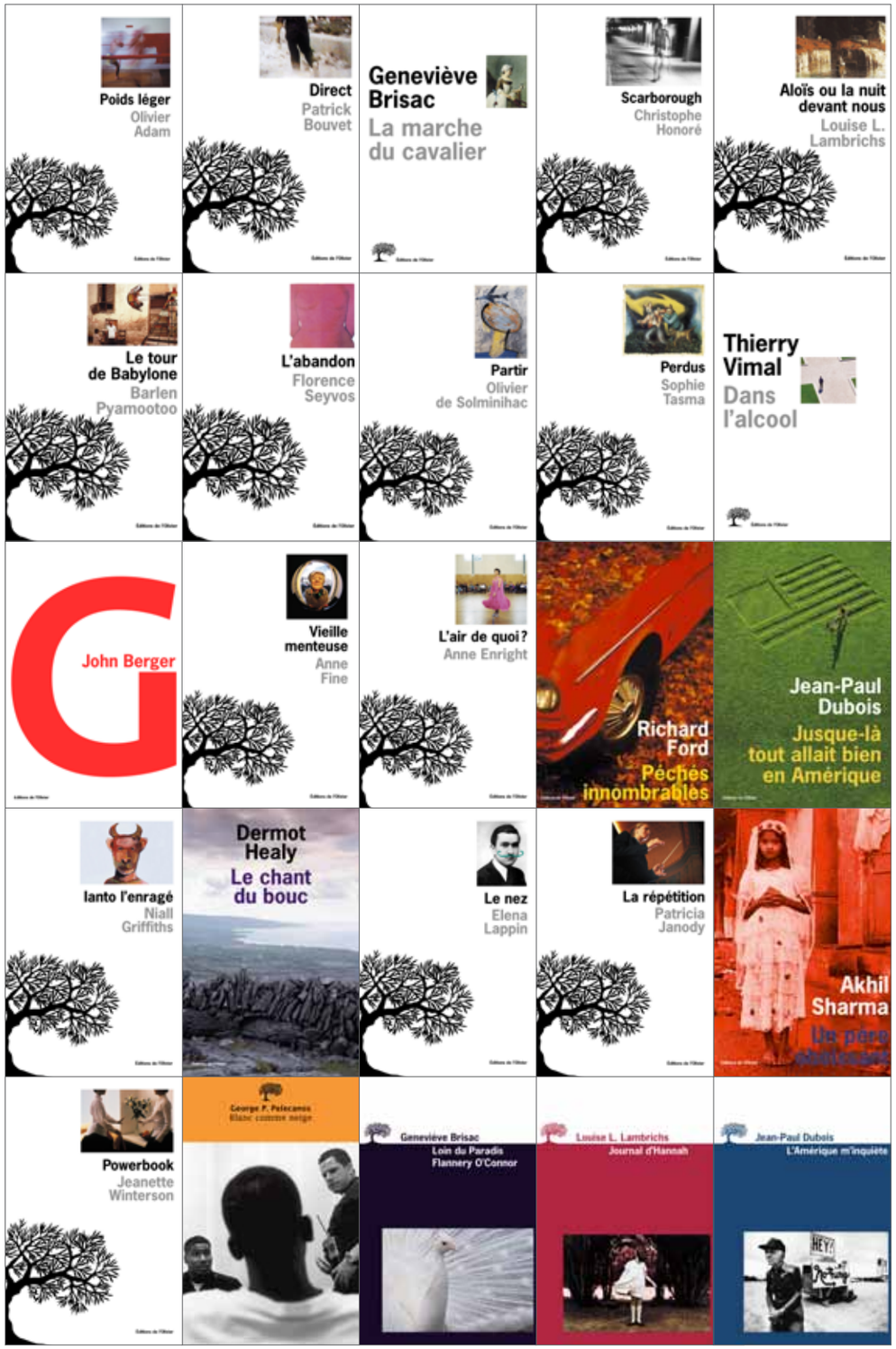
Melanie Rae Thon
Sweet Hearts
Traduit de l'anglais (États-Unis) par N. Gassie

Eden Robinson
La Reine du Nord
Traduit de l'anglais (Canada) par S. V. Mayoux

Iceberg Slim
Mama Black Widow
Traduit de l'anglais (États-Unis) par G. Henri

Thierry Vimal
Le Grand Huit

Tim Willocks
Bad City Blues
Traduit de l'anglais (États-Unis) par É. Peellaert
Les Rois écarlates
Traduit de l'anglais (États-Unis) par É. Peellaert



2002

2003 Tout est illuminé

Le roman du jeune homme illuminé Parfois, il suffit d'un seul livre pour effacer nos doutes sur la littérature d'aujourd'hui. Un Juif américain d'à peine plus de vingt ans, Jonathan Safran Foer, a écrit un très beau roman, *Tout est illuminé*. Habituellement, à vingt ans, la littérature est un engagement terriblement sérieux : une entreprise dont dépend toute la vie. C'est seulement plus tard, parfois dans l'extrême vieillesse, qu'un écrivain comprend que la littérature est un divertissement très appréciable. Mais Foer a compris tout de suite, avec un enthousiasme et une fantaisie qui ne se démentent jamais, qu'écrire des romans est le plus désespéré, joyeux et funambulesque des jeux humains. *Tout est illuminé* est un livre plein de personnages, d'objets, de parfums : il respire intensément la réalité ; et c'est justement pour cette raison, comme seul peut-être un Juif peut le comprendre, que c'est un livre absolument fantastique. La réalité croît, s'envole, s'affole, devient pure imagination : puis elle se transforme en farce, puis en tragédie, et de nouveau la farce et la tragédie deviennent fantastiques, et la fantaisie réalité, et ainsi de suite, sans fin, comme si le jeu ne pouvait plus s'arrêter.

Jonathan Foer est né à Washington, il vit à New York, et appartient, disent les notices biographiques, à une famille juive « laïque », qui a abandonné la Bible, ainsi que la tradition kabalistique et hassidique. Pourtant, rien ne lui tient plus à cœur que ce que des milliers de villages, de shtetl de l'Europe orientale ont pensé et imaginé pendant des siècles. Comme bien des chefs-d'œuvre du XX^{e} siècle, *Tout est illuminé* contient plusieurs romans, qui se commentent, se courtisent, se contredisent, s'approchent les uns des autres et, à la fin, se fondent en une architecture narrative qui ne ressemble à aucune de celles que je connais. Le premier roman inclu dans *Tout est illuminé* est celui d'Alexandre Perchov, dit Alex, ou Sasha : un jeune Ukrainien aux yeux bleu clair et lumineux, ingénu, astucieux, avide, facétieux, menteur, mégalomane, réincarnation, dans l'Ukraine de 1997, d'un héros picaresque du dix-septième siècle espagnol. Le deuxième roman raconte le voyage qu'un juif américain, nommé Jonathan Safran Foer comme le romancier (mais ce n'est pas le romancier), effectue en Ukraine

durant l'été 1997 en compagnie d'Alex et de son grand-père Alexander, à la recherche de l'ancien village de la famille, et d'une femme, Augustine, qui a sauvé la vie du grand-père de Jonathan, Safran, à l'époque des massacres nazis. Le troisième roman est l'histoire vraie et fantastique que Jonathan Safran Foer, rentré en Amérique, échafaude sur la vie de sa famille durant cent cinquante ans, à Trachimbrod, du 18 juin 1791 au 18 juin 1941. Les trois romans se commentent réciproquement : Alex écrit, Jonathan ajoute d'autres éléments à son texte, tandis que, à son tour, Alex commente et corrige le récit de Jonathan. Derrière ces mains fébriles se trouve le vrai narrateur, le vrai Jonathan Safran Foer, que nous lisons, et dont nous ne savons rien. Et puis Jonathan et Alex se rapprochent, en viennent à comprendre jusqu'aux murmures l'un de l'autre, et se confondent ou sont sur le point de se confondre ; et avec eux se confondent, ou sont sur le point de se confondre, les deux grands-pères, Safran et Alexandre, le Juif et le chrétien.

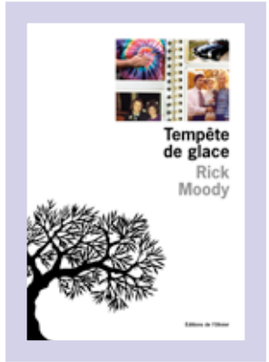
extrait d'un article de Pietro Citati
paru dans *La Repubblica* et traduit de l'italien par Bernard Comment

Les 4 mousquetaires Rick Moody, Jeffrey Eugenides, Donald Antrim, Jonathan Franzen, d'autres… on les surnomme les « mousquetaires ». Ils constituent la fringante escouade qui, chez les romanciers américains, tient le haut du pavé.

Au sortir de Brown, Rick Moody (1961) est parti habiter New York, puis a pris la route de l'Ouest jusqu'à Hoboken, New Jersey, de l'autre côté de l'Hudson. Il y a situé son premier roman, *Tempête de glace*. Cette histoire de couples jouant à tromper l'ennui d'un week-end enneigé fut portée à l'écran et le fit connaître. Il a ensuite exploré l'envers nocturne de Manhattan. Puis ce fût l'envoûtante litanie de Halloween, *Purple America* (1997), avec laquelle il va s'imposer comme chef de file de la « squadra des quadra ».

Toute cette génération a été très marquée à la fois par le Nabokov de *Feu pâle*, le punk rock et ce que l'on appelle là-bas la « théorie française » : Foucault, Barthes, le Derrida de *Glas*. Elle sait que l'autofiction est une imposture. Dans un livre-confession insolite, *À la Recherche du voile noir*, Rick Moody exhume un sombre épisode de son passé et fait le procès-verbal de son *excursion* au-delà du *borderline*, cette noire mélancolie dans laquelle il a basculé un jour. Mais il amplifie sa « saison en enfer » pour la rétro-projecter sur l'histoire de la nation depuis les origines. Tout américain est, dit-il un « tueur » dans l'âme. « Mémoire – avec digressions » précise le sous-titre du livre.

Si Moody est le d'Artagnan des « mousquetaires », leur Aramis pourrait être son



camarade d'université Jeffrey Eugenides, qui a lui aussi retracé l'histoire (fabuleuse) de sa famille dans *Middlesex,* à travers la voix d'un hermaphrodite. Le titre paraît flirter avec le thème très mode du *queer* – du brouillage de l'identité, mais c'est pour le prendre à contre-pied. Changer de corps, changer de peau : plus que le trouble d'une identité entre deux mondes prévaut ici le plaisir pris à la mutation. Cela se traduit par un retour au romanesque, au plaisir simple, qu'on croyait démodé, de narrer. L'exubérance de la métamorphose anime cette farandole, ludique comme une opérette, peut-être d'Offenbach, et la fait virevolter avec fougue.

Si leur Porthos est Jonathan Franzen, le titre de quatrième mousquetaire ira à Donald Antrim.

De Donald Antrim, on ne sait pas grand-chose. Comme beaucoup d'auteurs américains de sa génération (née vers 1960), il est plutôt ombrageux et rétif aux médias. *Votez Robinson* est le premier volume d'une trilogie dont le fil est moins dans le thème que dans la tonalité : l'écart entre l'amplification mythique du discours et une réalité burlesquement sordide. Dans le deuxième, *Les Cent Frères*, la tribu primitive du titre se retrouve dans la bibliothèque de son patriarche de père pour une veillée funèbre qui tourne au chaos orgiaque. Est-ce le climat des années 90 ? Avec sa génération des quadras, Antrim partage un goût (décadent ?) pour la claustration et le huis clos vénéneux.

Pierre-Yves Pétillon
d'après des citations extraites du *Point*
et de son *Histoire de la littérature américaine* (Fayard)

Jonathan Lethem est né à New York en 1964. Repéré par l'éditeur de science-fiction Michael Kandel, il devient en quelques romans l'enfant prodige de la nouvelle SF. Lorsque Dave Eggers crée sa maison d'édition, McSweeney's, et lance sa revue *The Believer*, Jonathan Lethem s'associe à ces projets qui deviendront les emblèmes du renouveau littéraire de la côte Ouest tout en se consacrant à des travaux plus personnels, tel *Alice est montée sur la table* (l'Olivier, 2000) dont David Cronenberg travaille actuellement à une adaptation pour le cinéma. *Les Orphelins de Brooklyn*, qui a obtenu le National Book Critics Circle Award, raconte l'histoire des «Minna Boys» : au premier plan, l'un d'eux, Lionel Essrog qui a grandi avec ses copains à l'orphelinat de Brooklyn. Devenu adulte, il est embauché par un «privé», Franck Minna, dont l'agence se livre à de louches activités sous prétexte de déménagements. Arnaques, combines, meurtre du patron… *Les Orphelins de Brooklyn,* empreint d'une poésie échevelée, résiste aux classements de genre, allant du roman noir à la comédie policière en passant par le roman d'apprentissage. Parmi les fantaisies qui traversent ce livre, il y a celle qui affecte Essrog : le syndrome de Gilles de la Tourette, série de troubles obsessionnels compulsifs (TOC) qui font de sa vie un enfer, et dont le principal symptôme consiste en des éruptions verbales incontrôlées. Prétexte, pour Jonathan Lethem, à d'étincelantes variations langagières sur le thème du roman noir «hard boiled», revu et corrigé par un disciple de Tex Avery.

Ali Smith est, avec A.L. Kennedy, une des voix les plus originales de la littérature écossaise. Dès *Hôtel Univers*, son virtuose premier roman, elle est remarquée par des auteurs anglo-saxons comme Joyce Carol Oates, Kirsty Gunn ou Jeanette Winterson. *Hôtel Univers* se passe quelque part en Angleterre, dans un hôtel appartenant à une chaîne internationale. Au cours d'une nuit, cinq femmes se retrouvent unies par le même destin. Ali Smith raconte ces cinq vies en leur offrant une perspective morale – celle, peut-être, qui leur manque dans la vie réelle.

Roman d'initiation – à l'histoire, aux femmes, à l'altérité –, *Mémoires d'un antisémite* nous parle de passions délétères, d'obsessions morbides, de crimes inavoués. C'est le livre du déracinement et de l'errance. De Czernowitz à Bucarest, de Vienne à Rome et à Munich, son héros découvre ce qui sera *la* question de son existence, ce moi fragmenté, flottant, porteur d'un pessimisme absolu, mais aussi d'une légèreté et d'un humour qui seuls peuvent rendre la vie supportable. Gregor von Rezzori (1914-1998), l'un des derniers grands écrivains de la Mitteleuropa, a traversé un siècle aux «catastrophes» multiples – la fin des derniers empires, la montée de la barbarie nazie et la Seconde Guerre mondiale, l'après-guerre et la chute du communisme – dont les échos nourrissent son œuvre.

«Je n'avais plus envie de bouger depuis que j'avais traversé la moitié de la Chine à vélo. Comme si j'avais compris qu'il nous reste peu de choses en ce bas-monde, et que même ce reste-là n'est pas forcément pour nous.» Il a beau savoir qu'ailleurs l'herbe n'est pas plus verte et ne se faire d'illusions ni sur son propre pays, une Chine sommée de s'enrichir aux dépens des laissés-pour-compte et des structures traditionnelles, ni sur l'Europe capitaliste, le narrateur de ce roman (une sorte de beatnik qui marche dans l'envers du décor) décide néanmoins de repartir. Son périple le mène d'abord au Tibet, où il attendra le tampon lui permettant d'aller en Allemagne, rejoindre son ami Xi Yong. Lequel y vit déjà depuis quelque temps, exploitant sans vergogne ses compatriotes exilés pour payer ses dettes de jeu. Avec ce roman drôle et désenchanté, critique et sensible, Xu Xing nous fait part de ses doutes sur l'espèce humaine.

2003

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Agnès Desarthe
Le Principe de Frédelle

Marie Desplechin
Dragons

Diastème
Un peu d'amour
107 ans

Jérôme Lambert
La Mémoire neuve

Jean-Christophe Millois
Les Beaux Jours

Shenaz Patel
Sensitive

Bertrand de Robillard
L'Homme qui penche

Hélèna Villovitch
Petites soupes froides

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Donald Antrim
Le Vérificateur
Traduit de l'anglais (États-Unis) par R. Davreu

Anne Atik
Comment c'était, souvenirs sur Samuel Beckett
Traduit de l'anglais par E. Moses

Joseph Connolly
Ça ne peut plus durer
Traduit de l'anglais par A. Defossé

E.L. Doctorow
Cité de Dieu
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Jeffrey Eugenides
Middlesex
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Cholodenko

Giles Foden
Les Tortues de Zanzibar
Traduit de l'anglais par C. et J. Demanuelli

Jonathan Safran Foer
Tout est illuminé
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Jonathan Franzen
Pourquoi s'en faire ?
Traduit de l'anglais (États-Unis) par R. Lambrechts

Alexandre Ikonnikov
Dernières nouvelles du bourbier
Traduit du russe par A. Volodine et de l'allemand par D. Petit

A. L. Kennedy
Un besoin absolu
Traduit de l'anglais par P. Guivarch

John King
Human Punk
Traduit de l'anglais par A. Defossé

Chang-rae Lee
Langue natale
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Bitoun

Jonathan Lethem
Les Orphelins de Brooklyn
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Kerline

Jay McInerney
La Fin de tout
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Rick Moody
Tempête de glace
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Lederer

Gregor von Rezzori
Mémoires d'un antisémite
Traduit de l'allemand par J. Dusay

Ali Smith
Hôtel Univers
Traduit de l'anglais par L. Devaux

Hilary Spurling
Sonia Orwell, un portrait
Traduit de l'anglais par P. Guivarch

Xu Xing
Et tout ce qui reste est pour toi
Traduit du chinois par S. Gentil

SOUL FICTION

George P. Pelecanos
Tout se paye
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Dufaux et F. Lasquin

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'OLIVIER

Donald Antrim
Les Cent Frères
Traduit de l'anglais (États-Unis) par R. Pépin
Votez Robinson
Traduit de l'anglais (États-Unis) par R. Pépin

E.L. Doctorow
Billy Bathgate
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Lederer

Jean-Paul Dubois
Jusque-là tout allait bien en Amérique

Giles Foden
Le Dernier Roi d'Écosse
Traduit de l'anglais par L. Dufaux et F. Lasquin

Richard Ford
Ma mère
Traduit de l'anglais (États-Unis) par B. Matthieussent

Victor Headley
Yardie
Traduit de l'anglais par Marc Hobah
Yush
Traduit de l'anglais par Marie Colmant

John King
La Meute
Traduit de l'anglais par A. Defossé

Christian Lehmann
Une éducation anglaise

Jonathan Lethem
Alice est montée sur la table
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Kerline

James Salter
Cassada
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

David Schickler
Comédie new-yorkaise
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Akhil Sharma
Un père obéissant
Traduit de l'anglais (États-Unis) par D. Ménard

Xu Xing
Variations sans thème
Traduit du chinois par S. Gentil

2003

2004

Une voix très douce et bienveillante S'il est un écrivain dont la découverte a pour moi tout changé, c'est lui. J'avais dix-huit ans. Je me piquais de littérature. Je noircissais sans les relire des pages farcies de grands sentiments, de phrases grandiloquentes et plaintives. Et puis un jour je suis tombé sur lui. Je me souviens encore du moment précis où j'ai extrait des rayons *Une année sous silence*. Et aussi de ces heures passées à dévorer le livre, dans ma chambre d'adolescent. Je me souviens du choc. De la déflagration. On pouvait donc écrire comme ça. On pouvait raconter ces choses-là. Tout dans ce livre me fit l'effet d'une gifle, d'une révélation. La noirceur, l'écriture au couteau, la phrase économe, solide, affutée, cinglante, la lucidité tendre et dure, l'humour mêlé de fatigue, désabusé, sans illusions, la lucidité grinçante, le sentiment d'usure, la folie qui rôde, les obsessions, la tentation du silence, du retrait, la solitude radicale, la défiance envers toutes les formes d'autorité, l'incompréhension qui ronge les liens les plus solides en apparence. L'absurdité de nos vies. Nos vies plus petites qu'elles-mêmes. Nos vies tenant dans un dé à coudre. Toutes ces choses que je portais en moi sans m'être jamais autorisé à les laisser gagner la surface, toutes ces choses que je tentais d'ignorer, d'enterrer, de contenir, comme on se méfie de vraie nature, comme on se protège contre soi. Le lendemain, je me précipitai à la bibliothèque, j'empruntai tous ses livres disponibles, je réservai les autres : *Prends soin de moi*, *Tous les matins je me lève*, *La Vie me fait peur*, *Maria est morte*...
Ce furent des semaines de lecture éblouie, dont je pressentais qu'elles allaient tout changer. Et de fait, dans les mois, les années qui ont suivi, plus rien n'a jamais été comme avant. Du jour au lendemain, mes textes ont pris un tour radicalement différent. Dans le fond comme dans la forme. Et ma pensée, ma façon de voir le monde, aussi. Cela peut sembler étrange, mais j'ai eu alors l'exact sentiment d'enfin pouvoir me laisser aller à être moi-même, à voir le monde comme je le voyais, à baisser la garde, les masques, et à écrire ce que je ressentais vraiment. D'en avoir le droit. Au fond, je n'ai pas d'autres mots, Jean-Paul Dubois m'avait déniaisé.
Par la suite, j'ai guetté ses nouveaux livres comme ceux de nul autre. *Kennedy et moi*. *Si ce livre pouvait me rapprocher de toi. Une vie française*. Achetés le jour même de leur parution. Lus aussitôt. Avec le sentiment qu'ils ne s'adressaient qu'à moi. Entre chaque, pour tromper l'attente, je tentais de remonter la piste, de lui trouver des cousins, des frères, des parents. À cela, les exergues, les interviews, et parfois même les éditeurs peuvent s'avérer très utiles. C'est ainsi que je suis tombé sur les noms de Raymond Carver, John Updike, Richard Ford, John Fante et tant d'autres. C'est ainsi qu'un continent, jusqu'alors ignoré et qui deviendrait le mien, s'est ouvert à moi. C'est ainsi qu'en plus d'être un modèle, Jean-Paul Dubois est devenu pour moi un passeur.
Ma dette envers lui, mon ardoise comme dirait Philippe Djian, demeure ineffaçable.

Olivier Adam

L'Année du réel

Rencontre avec Aharon Appelfeld à la maison d'Anna Tikkho, Jérusalem Bordant l'allée pavée, des géraniums (si rares dans ce pays), quelques pins, quelques cyprès, des rosiers. Devant moi, un homme armé, chargé de la sécurité (comme il y en a tant dans ce pays). Il me demande quel est le but de ma venue. Je réponds : « J'ai rendez-vous avec Aharon Appelfeld. » Il hoche la tête et fouille mollement mon sac, pour la forme. Le nom que j'ai prononcé a ici valeur de mot de passe.
La terrasse du café est ouverte, le printemps est doux à Jérusalem, même si les nuits sont encore fraîches.
Un peu à l'écart, une tasse de thé posée devant lui, il est en train de relire et corriger un texte.
De lui, je connais la voix infiniment douce et profonde entendue deux ou trois fois au téléphone. Je connais aussi de la façon la plus intime qui soit deux de ses livres, qui vont être publiés en France : *Histoire d'une vie* et *L'Amour, soudain*.
Aharon.
J'aime le souffle léger du « hé » de son prénom en hébreu, que le « h » français, muet, ne rend pas.
Aharon est dans la Bible le frère de Moïse, prophète parmi les prophètes, qui ne pouvait parler autrement qu'en bégayant, et avait donc demandé à son frère de prendre la parole à sa place devant Pharaon.
J'admire profondément cet auteur de la Bible qui osa attribuer au plus grand prophète un « défaut », une faille, une faiblesse, celle de l'oralité, justement.
Je demande à une serveuse de l'avertir de ma présence. Elle lui chuchote quelques mots à l'oreille, il lève la tête, son regard me cherche, s'éclaire, il se lève d'un bond, s'empresse vers moi, prend mes mains dans les siennes – le contact de ses mains douces, enveloppantes, paternelles –, m'embrasse et m'indique avec chaleur la chaise en face de lui.
C'est un petit homme de soixante-douze ans au regard tour à tour bleu pâle, vert tendre, bleu vif, vert triste, bleu malice. Un homme qui a connu toute la palette de ce que peut vivre un être, dans ses plus infimes nuances, du meilleur et du pire.

Comme tout vrai héros, il s'intéresse aux autres et avant toute chose il s'enquiert de ce que je veux manger et boire, je sens que c'est important pour lui. Je commande une citronnade et un gâteau au fromage blanc, « un gâteau au fromage blanc réjouit toujours », dit-il. Il sourit et me regarde avec bienveillance, pose des questions dont il écoute les réponses avec une attention qui ne faiblira pas, marquant parfois son étonnement en hochant la tête ou en écarquillant les yeux, posant une autre question sur un point précis.
Où es-tu née ?
Où sont nés tes parents ?
Où as-tu appris à parler si bien hébreu ?
On m'a dit que tu écrivais toi aussi. Qu'écris-tu ?
Pourquoi as-tu eu envie de traduire ces livres ?
Alors, un à un, des pans entiers de ma vie surgissent presque malgré moi, entre les cyprès, les rosiers et les géraniums de la maison Anna Tikho. Je respire un peu mieux à chaque question, j'ose en poser moi aussi, l'échange devient conversation et, de l'extérieur, nous sommes un vieil homme au regard vif et une jeune femme que l'on pourrait prendre pour un grand-père et sa petite-fille ou pour un écrivain et une journaliste venue l'interviewer, ou même, en tendant l'oreille, pour un écrivain et sa traductrice en langue française.

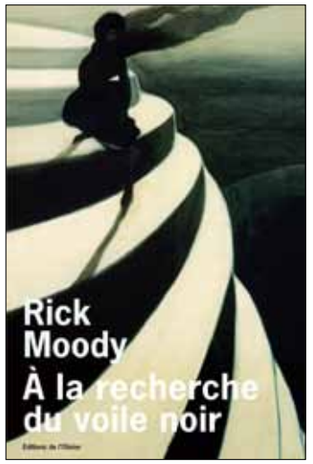
Valérie Zenatti
extrait de *Mensonges*

2004

Quelqu'un quelque part Les livres d'Olivier Adam portent la trace vivante et romanesque de sa jeunesse passée en banlieue, dans ces lieux « périphériques », ces zones péri-urbaines qui vous font précocement penser le monde en termes de places et classes, et où l'envie de prendre le large peut vous assaillir assez tôt. Olivier Adam est né en 1974 et a grandi à Draveil, dans l'Essonne, mais son premier voyage est littéraire. Même s'il a lu tous les classiques, ses racines sont à chercher du côté de Henri Calet, Georges Hyvernaud, Luc Dietrich, des écrivains que Delbourg avait réunis sous le nom des « Désemparés ». Puis deux écrivains l'ont conduit vers la littérature américaine, Jean-Paul Dubois et Philippe Djian. Sa famille littéraire s'est élargie avec, en dehors de la figure tutélaire de Raymond Carver, Richard Ford, John Fante, Jim Harrisson ou Joyce Carol Oates. Aujourd'hui, dans sa bibliothèque malouine, on les retrouve tous, à côtés de romans contemporains français ou encore japonais, ceux de Murakami, Ogawa ou Yoshimura.
« Mon point de départ, c'est toujours : quelqu'un, quelque part » dit l'auteur. On pourrait décliner cet art de rendre visible et sensible le paysage pour chacun de ses livres tant la question du lieu est capitale, un lieu qui vit à l'unisson du personnage, comme si la lumière, les éléments avaient le pouvoir romanesque d'éclairer leur ressenti et leur état psychique. C'est en tout cas le pouvoir que leur confère Olivier Adam.

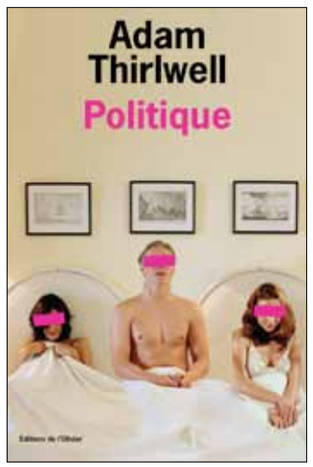
« Écrivant *L'Œuvre des mers*, j'ai d'abord voulu recréer un monde singulier, minuscule et presque inconnu – mon archipel natal de Saint-Pierre et Miquelon. Cette saga non linéaire, tout en donnant une dimension particulière à mon autobiographie, s'applique à un groupe de quelques milliers d'êtres où, peu ou prou, tout le monde se connaissait. Foisonnant de destins étranges et souvent tragiques, elle constitue un témoignage sur ce monde rude, marqué par la mer, la neige, la brume, dans lequel les maisons elles-mêmes deviennent des personnages, à commencer par le vieux bâtiment de l'Œuvre des Mers qui abritait le théâtre et le cinéma de Saint-Pierre, et dont le nom devient un titre doublement symbolique. » De livre en livre Eugène Nicole construit une œuvre épique et vagabonde, le mémorial de son île natale, Saint-Pierre et Miquelon. Mêlant mémoire collective et mémoire individuelle, il réconcilie deux traditions littéraires : la restitution du monde et l'invention de soi.

« Il faut privilégier l'extrême et le sensationnel », conseille la libraire à la romancière. Mue par une étrange impulsion, celle-ci décide alors de s'enfermer dans un carton au milieu de son salon, et de revivre le mythe de la caverne, décrit par Platon dans le livre VII de la *République*. Sa mission : traquer le réel dans tous les faits et gestes de ses meilleurs amis. À mi-chemin du roman conceptuel et de la comédie, *L'Année du réel* est à la fois un reportage intime, une satire des mœurs contemporaines et le récit d'une crise existentielle. Dans la lignée des meilleures comédies anglo-saxonnes, Dominique Souton trempe sa plume acide et drôle dans notre monde contemporain dont elle écorne tous les clichés. Elle décrit le monde moderne comme elle le ressent, à la fois tragique et drôle, et tous ses romans, depuis *Innocente* jusqu'à *Je ~~ne~~ suis ~~pas~~ à vendre*, portent la marque de son esprit, piquant et inspiré.



Écrire ses mémoires à l'âge de quarante ans peut sembler un projet bien étrange. À moins que le but ne soit de découvrir, à travers l'autobiographie, le sens d'une identité collective. C'est ce que tente Rick Moody, dans ce livre étonnant qui est à la fois une auto-analyse, un traité de la mélancolie, un essai sur l'Amérique et sa littérature et une Lettre au père. Brillant, provocant, alternant l'humour et la dramatisation, ce texte unique en son genre a provoqué outre-Atlantique effroi et admiration : « tout simplement splendide » (*The New York Times*), « terriblement risqué » (*The Washington Post*), « impressionnant » (Ron Hansen), etc. Disons simplement qu'il s'inscrit d'emblée parmi les grands classiques de la littérature américaine.

Politique se déroule à Londres, de nos jours, et met en scène un père et sa fille, un trio amoureux (deux filles et un garçon). *Politique* explore les problèmes cruciaux de l'étiquette sexuelle : comment dormir à trois dans un lit ? est-il permis de lire pendant que deux personnes s'accouplent à côté de vous ? est-il permis d'être jaloux ? *Politique* est une comédie sur la bonté. *Politique* aime digresser sur les digressions : il évoque Milan Kundera, l'hygiène du président Mao, le shopping, l'égoïsme, la reine d'Angleterre, les films de Bollywood, Jules et Jim, Staline au téléphone, les menottes roses, la fin de *Casablanca* et la théorie de l'hégémonie selon Antonio Gramsci. *Politique* ne parle pas de politique.



LITTÉRATURE FRANÇAISE

Olivier Adam
Passer l'hiver
Bourse Goncourt de la Nouvelle 2004

Julien Bouissoux
Juste avant la frontière

Patrick Bouvet
Chaos Boy

Geneviève Brisac
Les Sœurs Délicata

Geneviève Brisac
Agnès Desarthe
VW, le mélange des genres

Jean-Paul Dubois
Une vie française
Prix Femina 2004
Prix du Roman FNAC 2004

Jean-Hubert Gailliot
L'Hacienda

Ariane Gardel
Je préfère la comédie

Eugène Nicole
L'Œuvre des mers

Benjamin Pelletier
La Mère des batailles

Olivier de Solminihac
Descendre dans le ciel

Dominique Souton
L'Année du réel,
Portraits de quelques-uns de mes meilleurs amis

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Aharon Appelfeld
Histoire d'une vie
Traduit de l'hébreu par V. Zenatti
Prix Médicis étranger 2004

L'Amour, soudain
Traduit de l'hébreu par V. Zenatti

Marica Bodrožic´
Tito est mort
Traduit de l'allemand par C. Kowalski

Joseph Connolly
S.O.S.
Traduit de l'anglais par A. Defossé

Irina Denejkina
Vodka-Cola
Traduit du russe par B. Kreise

David Flusfeder
Le Cadeau
Traduit de l'anglais par J.-P. Aoustin

Giles Foden
Ladysmith
Traduit de l'anglais par O. Deparis

2004

Jonathan Franzen
La Vingt-Septième Ville
Traduit de l'anglais (États – Unis) par J.-F. Ménard

Alexandre Ikonnikov
Lizka et ses hommes
Traduit du russe par A. Volodine

Panos Karnezis
Histoires infâmes
Traduit de l'anglais par D. Ménard

A. L. Kennedy
Le Contentement de Jennifer Wilson
Traduit de l'anglais par P. Guivarch

Jamaica Kincaid
Mr. Potter
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

John King
Football Factory
Traduit de l'anglais par A. Defossé

David Mitchell
Écrits fantômes
Traduit de l'anglais par M. Berri

Rick Moody
À la recherche du voile noir
Traduit de l'anglais (États-Unis) par E. Ertel

Ann Packer
Un amour de jeunesse
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Albaret-Maatsch

Gregor von Rezzori
Neiges d'antan
Traduit de l'allemand par J.-F. Boutout

Emma Richler
Sœur folie
Traduit de l'anglais par A. Desarthe

Will Self
Dorian
Traduit de l'anglais par F. Kerline

Maria Soudaïeva
Slogans
Traduit du russe par A. Volodine

Robert Stone
La Baie des âmes
Traduit de l'anglais (États-Unis) par B. Hœpffner

Adam Thirlwell
Politique
Traduit de l'anglais par M. Cholodenko

Tian Yuan
La Forêt zèbre
Traduit du chinois par S. Gentil

SOUL FICTION

George P. Pelecanos
Soul Circus
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Dufaux et F. Lasquin

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'OLIVIER

Kevin Canty
Kenny aime Junie
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Hobab

Jean-Hubert Gailliot
30 Minutes à Harlem

David Gates
Preston Falls
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Kerline

Brian Moore
Dieu parle-t-il créole ?
Traduit de l'anglais par J. Chabert

Stewart O'Nan
Un mal qui répand la terreur
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

James Salter
L'Homme des hautes solitudes
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Deseix

Bangkok
Traduit de l'anglais (Étas-Unis) par A. Rabinovitch

2004

2005

Les traces du sacré Romancier, cinéaste et dramaturge, Christophe Honoré est né en Bretagne en 1970 « dans une famille ordinaire » (un territoire mythique qui hantera la plupart de ses livres). Chroniqueur aux *Cahiers du Cinéma* en arrivant à Paris, il commence sa carrière avec des livres pour enfants. *Tout contre Léo,* publié en 1995 à l'Ecole des Loisirs, aborde explicitement l'homosexualité, le sida et la mort. Le livre dérange et devient très vite un classique. Ses romans pour adultes (*L'Infamille* en 1997, *La Douceur* en 1999) ou ses pièces de théâtre, (*Le Pire du troupeau*, 2001) évoquent l'intrusion de la violence dans le monde de l'enfance et tendent à exprimer ce que Rimbaud appelait « la fin de l'idylle ». Peu à peu se dessinent les contours d'une géographie familiale où l'amour et la mort, comme un écho à la dramaturgie des Grecs anciens, se jouent du sacré. Ses derniers romans, *Scarborough*, 2002 et *Le Livre pour enfants*, 2005, autoportrait cubiste, affirment une radicalité plus grande encore.

Quand avez-vous cessé d'être un enfant ?

J'ai arrêté d'être un enfant parce que mon père est mort, j'avais quinze ans. J'étais un enfant plutôt heureux qui a bâti son rapport au monde sur l'effroi. La peur, et l'excitation de la peur, est ce qui a toujours dominé. Cette mort est venue éclairer des parties et des êtres de mon enfance que j'aurais peut-être oubliés. L'effroi, c'est ce qui reste de l'enfance.

Êtes-vous subversif ?

J'ai toujours dis que je n'étais pas un écrivain provocateur dans la mesure où je ne tire pas plaisir de la défiance des gens envers ce que j'écris. En revanche, cette idée de bousculer, de ne pas écrire ce qu'on attend de moi, c'est cela qui me pousse à écrire. Avec *La Douceur* je pensais que l'écriture permettait d'accéder à une idée dérangeante et que le lecteur, acceptant de connaître cette vérité-là, était compromis dans sa recherche. J'aime bien l'idée de déranger, d'être comme une couleuvre à avaler.

Pourquoi écrire ?

Pour accéder à une sorte de transe qui permet de voir le monde autrement et d'y trouver une place autre que dans la réalité. C'est une expérience qui engage entièrement. Continuer à écrire, c'est continuer à chercher. Je n'ai plus pour projet littéraire de représenter le monde tel qu'il est. C'est un projet que j'aime chez d'autres écrivains, notamment les romanciers américains. Mais je ne suis pas ce type d'écrivain-là. Ce que je veux, c'est vivre une expérience limite par l'écriture.

Comment conjuguez-vous théâtre, littérature et cinéma ?

Je recherche dans les frictions et les correspondances entre ces domaines l'identité même de mon travail. Au cinéma, comme en littérature, j'ai besoin de référents, d'une réflexion sur les œuvres passées. Interroger le cinéma par la littérature, le théâtre par le cinéma m'apporte beaucoup de joie. L'impression à chaque fois de réaliser des expériences et d'éviter de m'enfermer dans une forme. Je tiens à conserver une innocence dans mon travail.

d'après des propos recueillis par Mathieu Lindon pour *Libération*, Thierry Guichard pour *Le Matricule des Anges* et Barbara Lambert pour *Point de Vue*.

Un monde vacillant

La déraison du monde La revue de psychanalyse *penser/rêver* s'intéresse à l'articulation de la réalité sociétale et des exigences individuelles, à ce qui fait et défait les relations du sujet de l'inconscient avec la vie collective. C'est donc une revue ouverte, qui fait appel à différentes disciplines des sciences humaines, et à la littérature. Le comité de rédaction renoue ainsi d'une part avec l'esprit qui animait les réunions de la Société psychanalytique de Vienne où, au début du XX^e^ siècle, on discutait du capitalisme et des bonnes d'enfants, de la taille supposée des organes génitaux de Swift ou de la pulsion de mort, de la « question du père » (déjà) ou de ce qu'on pouvait apprendre de Kleist, de la vénération des seins ou des révolutionnaires russes, de l'hérédité, du sourire, du réflexe « psycho-galvanique », du vagabondage, de la vie pulsionnelle... Le comité de rédaction revient d'autre part aux questions qui animent Freud autour des années 1930 : *Malaise dans la civilisation* (qui fut brûlé en 1933 par les nazis), *L'Avenir d'une illusion*, livre radical sur l'illusion religieuse, généralement ignoré, au fond, encore aujourd'hui. Et aussi aux travaux où Freud met sa propre pensée en difficulté, et qui reviennent sur l'ensemble de l'expérience de l'analyse individuelle, comme « Constructions dans l'analyse » ou « Analyse avec fin, analyse sans fin ».

Pour chaque numéro, nous choisissons un thème qui traite d'une réalité pressante, qui inquiète la raison et la brouille : le fanatisme, la vengeance et le pardon, l'avidité, l'inadaptation des enfants, la double vie des mères, la toute-puissance, le totalitarisme, etc. Des thèmes d'intérêt clairement général auxquels les auteurs sont invités à donner un point de vue aussi documenté que personnel et inédit. À la source des contributions, une volonté commune : entrer dans le trouble de la réalité intérieure, dans la déraison du monde et voir ce qu'il en est de nous.

Au *Penser/Classer* de Perec nous répondons donc par un *penser/rêver* qui interroge les classements trop ordonnés, car penser la vie, penser l'événement, pour reprendre un titre de Hannah Arendt, c'est, comme au temps de la découverte freudienne, une question de méthode singulière : c'est *penser à partir de ce qu'on ne connaît pas* et que le rêve figure, ne pas séparer la raison de ce qui, chaque nuit, lui est anormal et la défait.

Michel Gribinski

Sorokine ou la déconstruction de la Russie par le langage Il faut être un grand écrivain pour parvenir à contester la Russie dans son intimité même, autrement dit sa langue, telle qu'on la pratique du haut en bas de l'échelle sociale, depuis les potentats jusqu'aux mendiants ou aux bagnards. À travers ses textes, Vladimir Sorokine se livre à un diagnostic de la société russe dans un futur qui ressemble fort à son actualité, il imagine son évolution grâce à un langage qui révèle l'archaïsme, la régression des mentalités, l'enfermement du mode de vie et de pensée d'un pays qui n'en finit pas de vouloir s'isoler du reste du monde en érigeant à ses frontières une Grande Muraille et en réactivant les oripeaux d'une Sainte Russie brutale et bigote, où malgré la régression humaine et politique qu'illustre le langage, la technologie la plus moderne s'insinue dans la fange et les ruines.

On ne trouvera pas chez Sorokine le ressassement de cette « Russie éternelle », faite de mélancolie et de beuveries, qui satisfait tout le monde dans le fond, car elle fige les mentalités dans un essentialisme rassurant et conservateur. Elle apparaît çà et là, certes, mais pour indiquer par un cliché la sclérose mentale et donc langagière. C'est pourquoi son écriture est subversive, car elle met en cause de façon radicale une société qu'il analyse en la déconstruisant pierre après pierre. Dans *Le Lard bleu*, il règle ses comptes aussi bien avec l'histoire, en proposant une uchronie ravageuse, qu'avec la littérature et les clones de ses grandes figures tutélaires qui écrivent des « à la manière de » délirants.

Tout chez Sorokine passe par l'écriture qui exprime aussi la violence omniprésente, celle des opritchniks à la parole archaïsante, dont le KGB est une réincarnation, comme celle de ces êtres soi-disant d'exception dans *La Glace* et *La Voie de Bro* qui tiennent un discours qui se réfère au national-socialisme, comme au social-nationalisme stalinien, car après tout le pacte germano-soviétique n'est pas de la littérature, mais de l'histoire, et pourquoi Hitler ne recevrait-il pas Staline, l'amant fougueux de Khrouchtchev, avec tous les honneurs dus à un ami très cher ? Le discours déshumanisé et répétitif *ad nauseam*, qu'on trouve dans ces deux volumes de la trilogie de *La Glace*, correspond à cette société de « machines de chair », mais le réalisme socialiste ne voulait-il pas que les écrivains soient les « ingénieurs des âmes » et Gorki, l'humaniste, ne fera-t-il pas, en compagnie de la crème des lettres soviétiques, l'éloge des travaux forcés pour « rééduquer » les intellectuels ?

Vladimir Sorokine montre une Russie qui ne sait pas si elle doit laisser ouverte la fenêtre que Pierre le Grand a percée vers l'Europe ou s'isoler dans le sentiment de son messianisme, se protégeant de l'influence de l'Occident, considérée comme délétère, et même de sa pression lexicale, laissant libre cours à l'émergence d'une langue vétuste, refoulée durant des années, le regard tourné bon gré mal gré vers la Chine, autre empire dont la langue s'amalgame au russe de 2028.

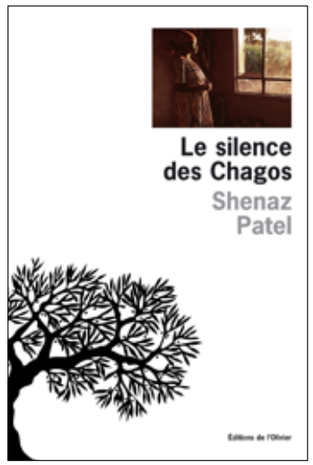
Bernard Kreise

2005

« Ils vont enterrer mon père et la journée est magnifique. » Dans une virtuose et rageuse Lettre au père, Jean-Yves Cendrey raconte comment son père l'a frappé, humilié et terrorisé, jusqu'à ce qu'il l'empoigne à son tour. Il puisera dans cette douleur, bien des années plus tard, la force de confondre un instituteur pédophile et de le conduire à la gendarmerie de X. Le jour des obsèques de son père, Jean-Yves ira dans un autre cimetière. Là, parmi les tombes, il choisira un nom, et il lui confiera la chronique du « village de la honte » où ceux qui auraient pu intervenir ont laissé les vies de ces enfants violés couler dans l'oubli. Avec *Les Jouets vivants*, Jean-Yves Cendrey inaugure un cycle de récits qui fait la part belle à l'autobiographique. Suivront *Les Jouissances du remords* et *La Maison ne fait plus crédit*.

Arrivée sur la scène littéraire en 1998 avec *Je pense à toi tous les jours*, Hélèna Villovitch, graphiste-plasticienne-cinéaste, compte parmi les écrivains les plus originaux. *Dans la vraie vie*, elle évoque, en huit nouvelles, avec l'humour très particulier qui lui est propre, une génération de trentenaires précaires et dévalorisés. Une génération que le monde de l'entreprise a fini par rattraper, en quête permanente d'elle-même, d'un regard, d'un contrat à durée déterminée, d'un vrai travail, d'un véritable stage, une génération à la recherche d'un amant fidèle ou d'un compagnon occasionnel. Tour à tour poétiques, absurdes ou émouvantes, ces nouvelles posent un regard aigu et sans détours sur notre « vraie vie ».

Rose Meadows a dix-huit ans lorsqu'elle entre au service des Mitwisser, des Juifs berlinois qui ont dû fuir la montée du nazisme et ont échoué dans le Bronx. Nous sommes en 1935, le Bronx n'est alors qu'une vaste étendue sauvage aux confins de la grande ville. Dans cette famille sans le sou, chacun semble jouer une partition de soliste incompatible avec celle des autres. Et tous, condamnés à vivre en marge du monde et d'eux-mêmes, attendent le retour de leur bienfaiteur, un certain James A'Bair. Cynthia Ozick raconte le déracinement, l'exil et la folie qui guette, mais aussi le vertige des apparences et la tentation de l'idolâtrie. *Un monde vacillant* est aussi un livre sur les livres, et un hommage déguisé aux grands écrivains – Jane Austen, Henry James – qu'admire Cynthia Ozick.

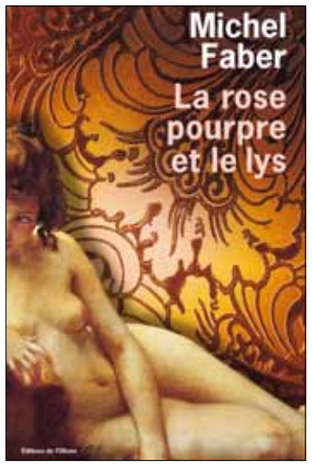


Entre 1965 et 1973 tous les Chagossiens furent contraints à l'exil par les autorités britanniques pour permettre l'implantation d'une base militaire américaine sur leur île. Pour raconter leur tragédie Shenaz Patel noue le drame en deux voix, des voix légères et inquiétantes : celle de Charlésia qui chaque jour réclame un billet de retour qu'elle n'obtiendra jamais et celle de Désiré, né sur le navire qui déportait sa mère. Shenaz Patel est mauricienne. Elle a publié des nouvelles et deux romans (*Le Portrait Chamarel,* prix Radio France du livre de l'océan Indien 2002 et *Sensitive,* l'Olivier, 2003).

Gary Shteyngart est né en 1972 à Saint-Pétersbourg. Il quitte l'Union soviétique en 1978 et, après un court passage par Rome, arrive aux États-Unis en 1979, pays auquel il s'adapte difficilement. En 1999, remarqué par Chang-rae Lee dont il suit l'atelier d'écriture, il présente une première ébauche de son livre *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes Russes* qui, très vite, enthousiasme les éditeurs.

Ce roman raconte l'assimilation à l'envers – autant dire la désintégration – de Vladimir Grishkin, Juif, Russe, Américain, New-Yorkais, 25 ans, études brillantes, issu d'une famille parfaitement assimilée, qui s'ennuie dans les bureaux insalubres d'une association d'aide à l'insertion des immigrants. L'histoire d'un émigrant chic, plein d'humour, à l'accent charmant, qui renonce à Manhattan pour s'improviser mafieux dans un monde à la Kusturica. Picaresque, loufoque et savant, pas toujours moral : un roman totalement cosmopolite.

2005



Londres, 1875. Quelque part dans Church Lane, à l'écart du tumulte de ce quartier sordide, une jeune fille attend. Elle s'appelle Sugar, elle a dix-huit ans. C'est une prostituée d'un genre particulier : sa beauté, sa vivacité, son intelligence semblent la promettre à un destin différent. Elle est remarquée par un riche parfumeur, William Rackham, qui fait d'elle sa maîtresse. Ensemble ils décident de braver les interdits et de vivre une vie plus conforme à leurs grandes espérances, loin du bordel et de la médiocrité petite-bourgeoise. Y parviendront-ils ? Utilisant toutes les ressources du roman victorien, Michel Faber fait de cette histoire un livre extraordinairement moderne.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Olivier Adam
Falaises

Jean-Yves Cendrey
Les Jouets vivants

Christophe Honoré
Le Livre pour enfants

Shenaz Patel
Le Silence des Chagos

Maurice Pialat
Nous ne vieillirons pas ensemble

Alice de Poncheville
La Martre

Dominique Souton
Le Gynécologue amoureux

Hélèna Villovitch
Dans la vraie vie

Thierry Vimal
7 Millimètres

Dominique Zehrfuss

Patrick Modiano
28 Paradis

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Aharon Appelfeld
Floraison sauvage
Traduit de l'hébreu par V. Zenatti

Michael André Bernstein
La Mémoire des conspirateurs
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Bury

Pete Dexter
Train
Traduit de l'anglais (États-Unis) par O. Deparis

Michel Faber
La Rose pourpre et le Lys
Traduit de l'anglais par G. de Saint-Aubin

Damon Galgut
Un docteur irréprochable
Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par H. Papot

David Gates
Les Merveilles du monde invisible
Traduit de l'anglais (États-Unis) par O. Deparis

Andrew Sean Greer
Les Confessions de Max Tivoli
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Devaux

Adam Haslett
Vous n'êtes pas seul ici
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-P. Aoustin

Petra Hulová
Les Montagnes rouges
Traduit du tchèque par H. Allendes-Rihová et A. Maréchal

John King
Aux couleurs de l'Angleterre
Traduit de l'anglais par A. Defossé

Tomáš Kolský
Ruthie ou la couleur du monde
Traduit du tchèque par X. Galmiche

Adrian Nicole LeBlanc
Les Enfants du Bronx
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Pressmann

Tova Mirvis
Le Monde extérieur
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Kamoun

Stewart O'Nan
Nos plus beaux souvenirs
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-F. Ménard

Julie Orringer
Comment respirer sous l'eau
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Neuhoff

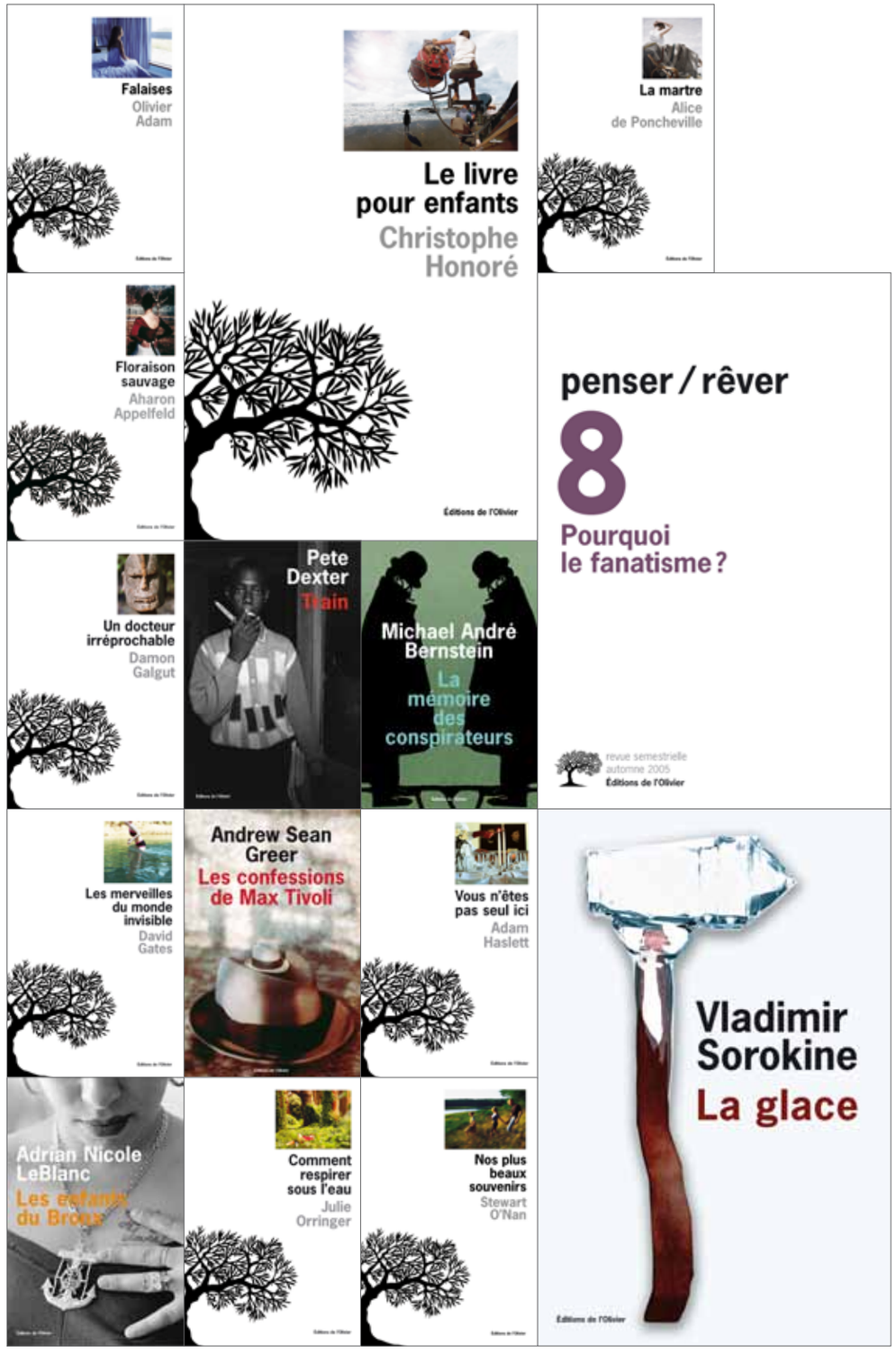
Cynthia Ozick
Un monde vacillant
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Gary Shteyngart
Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes Russes
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. Brunet et M. Herpe-Voslinsky

Vladimir Sorokine
La Glace
Traduit du russe par B. Kreise

Vendela Vida
Sans gravité
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Carasso et S. Roques

penser/rêver
7. Retours sur la question juive
8. Pourquoi le fanatisme ?



2005

2006

Paradis

L'écriture ne livre pas son mystère

Écrire, est-ce se souvenir ou inventer ?

Je n'ai ni beaucoup de mémoire ni beaucoup d'imagination. Comment fais-je pour écrire, si je ne me souviens ni n'invente ? C'est ce que je me demande chaque matin. L'écriture ne livre pas son mystère. Qu'ai-je dans la tête quand je m'y mets ? Rien, ou pas grand-chose, un bout de fil, un fragment de verre, un débris de plastique, le genre de choses que les enfants glanent sur les plages polluées. Ils en font des trésors, des châteaux, j'en fais des livres. Ces morceaux, ces déchets tombés de la réalité sont-ils des souvenirs, et le ciment que j'utilise pour les assembler serait-il l'imagination ?

Imagination : capacité à produire des images à partir d'un bout de fil, d'un fragment de verre, d'un débris de plastique.

Souvenirs : je n'ai jamais l'impression d'utiliser les miens, ou alors très lointains, érodés, réduits en poussière. La plupart du temps, j'ai l'impression de travailler à partir des souvenirs de quelqu'un d'autre, mais de qui ? De mes parents, de mes grands-parents, de mes arrière-grands-parents. Souvenirs de famille. Mais pas ceux que l'on raconte à la veillée. Ceux dont on ne parle pas, les pas intéressants, les pas édifiants, les pas romanesques, les oubliés. Je les déterre en écrivant, sans faire exprès.

Quels sont vos trois livres préférés ?

Ils changent sans cesse. Et puis trois, c'est trop peu. C'est comme cette histoire d'île déserte. Quel livre emmèneriez-vous, etc. Sur une île déserte, je mourrais très vite de peur et de chagrin, je n'aurais pas du tout envie de lire. Mais quand même, s'il n'y en avait que trois :

L'intégrale des nouvelles de I.B. Singer

La Promenade au phare de V. Woolf

À la merci d'un courant violent de Henry Roth.

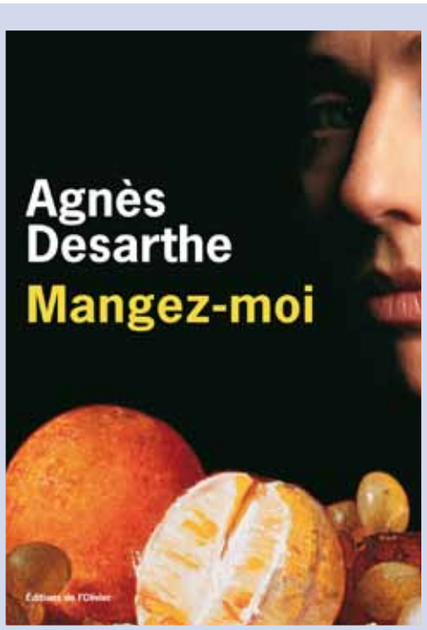
(Désolée les Russes, désolée les Français, désolée Karen, Gustave, Marguerite, Feodor, Stefan, Sylvia, Cynthia, Primo et les autres… je vous ai trahis. Ne me le pardonnez pas.)

Si vous n'étiez pas Agnès Desarthe, qui rêveriez-vous d'être ?

Tellement de monde. Un explorateur, un savant, un jardinier, une danseuse, une chanteuse, une fermière. Personne en particulier parce que j'ai déjà assez de mes soucis pour envisager de m'occuper de ceux des autres et, de nos jours, on est si bien informé qu'on sait tout des malheurs, des difficultés, des revers d'icelui ou d'icelle. Un petit fantasme, tout de même, un aveu de dernière minute : je rêve souvent que je suis la gouvernante d'une famille très riche et très morne qui habite un merveilleux château en Écosse ou au Pays de Galles. Je cuisine pour eux, je jardine, je lave, je fais pousser des fleurs, et leur vie en est considérablement améliorée.

Avis aux amateurs.

Agnès Desarthe



2006

Un piège à réel La façon dont la fiction prolonge le réel en s'en éloignant et en le déformant est au cœur de mon premier livre, *Histoires contre nature*. Ainsi Violette, l'héroïne, n'y est pas tant une muse (fonction un peu dépassée, passive et poussive) qu'une « rabatteuse de réel » : elle crée des circonstances ou repère des faits qui permettront à son conjoint, Simon, d'écrire. Je considère la fiction comme un milieu ou un champ physique, par exemple magnétique, où les faits sont attirés, piégés, mais également révélés : cette rencontre produit une friction, qui génère à son tour une énergie romanesque.

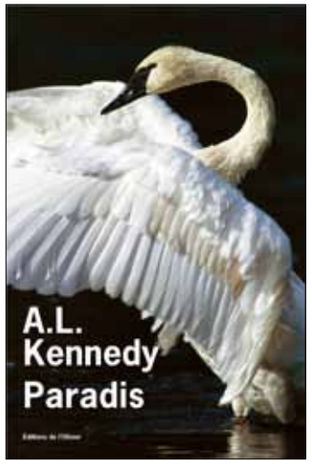
La littérature est un domaine où même ce qui semble le plus contraire à sa nature – les non-dits, les ellipses, ce qui est passé sous silence – peut y trouver une place et une fonction. C'est cette résistance qui est peut-être le noyau ou le moteur de l'écriture romanesque : à partir de cette question peuvent se déployer des architectures comme celle de l'ancien cinéma qui est le cadre (et, d'une certaine façon, le personnage principal) du *Londres-Louxor*. Ces architectures peuvent être littérales ou juste littéraires. Cependant je crois qu'il y a toujours, au fond, un mystère à percer, d'où peut-être l'importance des investigations ou des enquêtes dans mes livres. Les romans et les films noirs ont toujours été, pour moi, une influence majeure. La façon dont la littérature permet de convertir des images visuelles en images romanesques me ravit.

J'écris en plusieurs temps. Au début, des situations, des idées, des phrases sont rangées dans une catégorie à part : celle du livre qui commence à prendre forme et qui est un organisme vivant très particulier. C'est un moment paradoxal car je n'écris que très peu (physiquement), mais cette passivité, ce désœuvrement, ne sont qu'apparents : l'inclination romanesque est une sorte de « piège à réel ». Tout peut être potentiellement mis à profit, à contribution – ou de côté. Dans un second temps, il s'agit de penser une architecture globale à partir de ces éléments, auxquels d'autres viendront s'assimiler à mesure que le projet prendra sens et forme. La fiction est, finalement, une structure assez prédatrice. La « proie » varie selon les étapes : il faut d'abord piéger des idées et du sens – et pour finir, bien entendu, le lecteur.

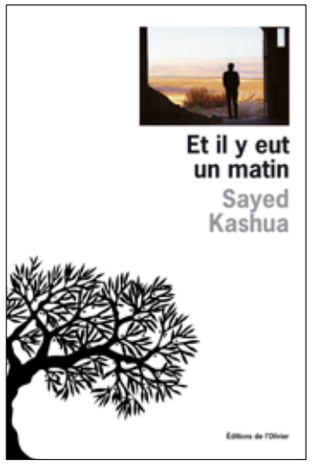
Jakuta Alikavazovic

Ce roman suit les longues journées et stations d'un homme qui jeûne. Un de nos contemporains, malgré tout, retiré d'un monde qui le rattrape malgré lui. On est ici au plus près de soi, dans un espace métaphysique. D'où vient cette rupture ? Un échec amoureux ? Un sentiment d'imposture sur lequel Belinda Cannone a déjà brillamment disserté ? Comme s'il fallait justifier un tel écart. Qu'importe. Le titre et la plongée intérieure y invitant, on pense à *L'Homme qui dort* de Perec. Mais qui est l'homme qui dort ? Celui qui jeûne et se retire de la marche du monde ? Celui qui consomme et se consume ? Ce roman, conçu comme un voyage initiatique intérieur, est aussi sensible que fascinant : il place le corps du jeûneur sous une observation quasi médicale tout en livrant son esprit à un imaginaire puissant.

Israël, janvier 1991. Une attaque de l'Irak à l'arme chimique est redoutée, la guerre du Golfe est imminente. Constance Kahn, une jeune Française, a choisi de s'installer à Jérusalem pour écrire son mémoire sur Flavius Josèphe. Elle partage sa vie avec Nathanaël, un peintre révolté et imprévisible, travaille dans une boutique bio, a pour amie Tamar, étudiante comme elle en histoire antique, et sur le point d'accoucher. Dans quinze jours tout ce monde aura peut-être disparu. *En retard pour la guerre* est le premier roman de Valérie Zenatti. Mais cette passionnée écrit depuis longtemps, que ce soit des romans pour la jeunesse ou des traductions, notamment l'œuvre de l'écrivain israélien Aharon Appelfeld. Née à Nice en 1970, Valérie Zenatti émigre en Israël à l'âge de 13 ans. Avec sa famille, elle vit à Beer-Sheva, ville du sud d'Israël. Après son service militaire, elle revient en France où elle sera tour à tour journaliste puis professeur d'hébreu. Celle qui a longtemps eu l'« impression de ne pas être au bon endroit » a aujourd'hui trouvé son lieu d'élection : l'écriture, à laquelle elle se consacre entièrement.



Née en 1965 à Dundee, Alison Louise Kennedy a suivi des études de théâtre en Angleterre, à Warwick. Rentrée en Ecosse, elle fonde plusieurs revues littéraires. Elle est l'auteur de romans, et a été sélectionnée deux fois dans la liste de *Granta* des meilleurs jeunes écrivains britanniques. Dans *Paradis*, sa prose est brillante, sensible et glaçante, son écriture au scalpel fait alterner des visions extatiques ou cauchemardesques avec les souvenirs du bonheur perdu et les *fragments* d'une *passion* amoureuse. Hannah Luckcraft, dont le « paradis » est l'alcool, est un personnage de femme inoubliable : « Je n'ai pas d'enfants, pas de hobbies, pas le plus petit projet, je ne suis même plus capable de chanter. Je mens, je blasphème et convoite, je me dispute avec Dieu et recours parfois à *la violence* ainsi qu'aux petits larcins, je consterne mes parents et d'autres personnes que je connais moins bien. »



Un journaliste arabe israélien, qui vit dans une ville juive, voit monter autour de lui le racisme de ses concitoyens depuis la seconde Intifada tandis que sa rédaction lui demande de moins en moins d'articles. Il décide de retourner dans le village arabe de ses parents. Peu après son installation, un bouclage inexpliqué du village transforme sa vie en enfer. En rendant palpable le sentiment de suffocation et la violence qu'engendre ce genre de situation, Sayed Kashua révèle tous les faux-semblants dans ce roman singulier, à la fois acerbe et drôle.

2006

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Jakuta Alikavazovic
Histoires contre nature

Frédéric Boudet
Invisibles

Julien Bouissoux
Une odyssée

Belinda Cannone
L'Homme qui jeûne

Agnès Desarthe
Mangez-moi

Jean-Paul Dubois
Vous plaisantez, monsieur Tanner

Jean-Hubert Gailliot
Bambi Frankenstein

Yun Sun Limet
Amsterdam

Claude Ponti
Le Monde, et inversement

Karine Reysset
À ta place

Bernard Souviraa
L'Œil du maître

Valérie Zenatti
En retard pour la guerre

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Aharon Appelfeld
L'Héritage nu
Traduit de l'anglais par M. Gribinski

John Berger
D'ici là
Traduit de l'anglais par K. Berger Andreadakis

Paul Broks
L'Hippocampe et l'amande, récits d'un neuropsychologue
Traduit de l'anglais par C. Cler

Raymond Carver
La Vitesse foudroyante du passé
Traduit de l'anglais (États-Unis) par E. Moses

Nik Cohn
Triksta
Traduit de l'anglais par B. Hœpffner

Michel Faber
Contes de la rose pourpre
Traduit de l'anglais par G. de Saint-Aubin

Anne Fine
Le Tyran domestique
Traduit de l'anglais par D. Kugler

Jonathan Safran Foer
Extrêmement fort et incroyablement près
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Francisco Goldman
L'Époux divin
Traduit de l'anglais (États-Unis) par G. de Saint-Aubin

Neil Jordan
Les Ombres
Traduit de l'anglais (Irlande) par M. Albaret-Maatsch

Panos Karnezis
Le Labyrinthe
Traduit de l'anglais par S. V. Mayoux

Sayed Kashua
Et il y eut un matin
Traduit de l'hébreu par S. Cohen et E. Degon

A. L. Kennedy
Paradis
Traduit de l'anglais par P. Guivarch

Wojciech Kuczok
Antibiographie
Traduit du polonais par L. Dyèvre

Chang-rae Lee
Le Ciel de Long Island
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Lineker

Jonathan Lethem
Forteresse de solitude
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Carasso et S. Roques

Ma Xiaoquan
Confession d'un tueur à gages
Traduit du chinois par M-C. Cantournet-Jacquet

Alistair MacLeod
Chien d'hiver
Traduit de l'anglais (Canada) par F. du Sorbier et P. Guivarch

Armistead Maupin
Chroniques de San Francisco
Tome 1
Traduit de l'anglais (États-Unis) par O. Weber et P. Loubet
Chroniques de San Francisco
Tome 2
Traduit de l'anglais (États-Unis) par P. Loubet, G. Hubert et F. Rosso

Maile Meloy
Pieux Mensonges
Traduit de l'anglais (États-Unis) par H. Papot

Rick Moody
Le Script
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Lederer

Murong Xuecun
Oublier Chengdu
Traduit du chinois par C. Payen

Stewart O'Nan
Le Pays des ténèbres
Traduit de l'anglais (États-Unis) par N. Richard

Tom Perrotta
Les Enfants de chœur
Traduit de l'anglais (États-Unis) par E. Ertel

Will Self
Dr Mukti
Traduit de l'anglais par F. Kerline

penser/rêver
9. La Double Vie des mères
10. Le Conformisme parmi nous

2006

2007

Que veut une femme ?

Le féminisme selon Cusk *Arlington Park* est une sorte de lettre d'amour *féministe* car ce qui m'intéresse, c'est jusqu'où les femmes sont capables de se battre pour définir leur égalité dans les rapports humains. La liberté des femmes n'est pas un cadeau mais le fruit d'une lutte. Montrer comment l'injustice relationnelle s'installe sans qu'on y prête vraiment attention, voilà le cœur du roman.

Quand j'ai commencé à écrire *Arlington Park*, je voulais évoquer les femmes qui avaient profité de tous les changements introduits par le féminisme, s'étaient donné la possibilité de construire une vie différente fondée sur l'indépendance et l'égalité et qui, à cause d'institutions comme le mariage ou la famille, y avaient renoncé. Il a peut-être manqué aux femmes la capacité de changer le cours des choses en tant qu'individus et elles continuent à vivre comme on le fait depuis des centaines d'années. En Angleterre, il est quasiment impossible d'être à la fois femme et révolutionnaire, indépendante et encore puissante. Une femme qui dirige doit montrer à tout le monde qu'elle s'occupe correctement de ses enfants et continue de faire la vaisselle.

À 15 ans, la lecture des *Vagues* a été pour moi une révélation. J'ai été fascinée par la manière dont Virginia Woolf exprimait par l'écriture les émotions, les sentiments de souffrance et de douleur. J'ai pris conscience qu'il existait une écriture féminine. Les sœurs Brontë m'ont également inspirée, comme beaucoup d'écrivains de ma génération qui continuent à regarder le monde de leur œil si pertinent. Leurs sujets de prédilection, je les partage : l'oppression, le confinement des êtres, les impasses du désir et du plaisir. Elles nous rappellent que notre liberté, en tant que femme, n'est pas un cadeau miraculeux du ciel, mais qu'elle est le fruit d'une longue lutte, politique, historique et intime à la fois. Quant à mon statut de romancière, je ne peux dire qu'une chose : j'ai toujours écrit. J'ai publié mon premier livre à 25 ans. C'est ma propre expérience de la vie qui nourrit mon travail, ma façon de le comprendre. Vivre dans le monde parallèle du roman est, pour moi, quelque chose de très naturel. Le rôle de la littérature est de rester vigilante. La lucidité est sa seule mission, si précieuse.

Rachel Cusk
d'après des propos recueillis par Michaël Melinard pour *L'Humanité Dimanche* ; Isabelle Courty pour *Le Figaro Magazine* et André Clavel pour *Lire*

Ma profession de foi C'est à Paris, dans la librairie « *Village Voice* » que j'ai pour la première fois rencontré David Mitchell. Pas l'auteur, mais son premier roman, *Ghostwritten*. Je l'ai donc acheté, lu, adoré, relu, idolâtré. Comme des milliers de lecteurs sans doute, je me suis dit : *Voilà un premier roman que j'aurais aimé écrire*. Vaine gloire de l'écrit-rien.

Deux ans et demi plus tard, je revenais d'Angleterre, ma Terre promise, mon Eldorado pas si *dorado*. J'avais entre-temps appris que l'Olivier possédait les droits de la traduction en français de ce qui deviendrait *Écrits fantômes*, mais il se trouve que personne ne s'y était attaqué. Un peu naïf, j'ai envoyé aux éditions de l'Olivier un chapitre que j'avais traduit. Je n'en reviens toujours pas. Je traduis Mitchell depuis maintenant dix ans. On ne se doute pas dans quel engrenage on fourre son doigt en ouvrant un bouquin de Mitchell. Dans ses romans, il est vrai, les chapitres sont fréquemment écrits comme des nouvelles : ils tiennent debout tout seuls, un peu comme une série de vignettes qui, placées côte à côte, formeraient une fresque.

Entre nous soit dit : les masochistes que sont les traducteurs littéraires adorent se plaindre des difficultés de leur métier. L'argent, la reconnaissance et la considération leur manquent (le premier élément de cette énumération pouvant remplacer les deux suivants). À cet égard, je me dois de perpétuer cette petite *tradiction* : traduire Mitchell est à la fois jubilatoire et désespérant. La voix de chaque personnage, délicatement élaborée. Les descriptions, les images ou les analogies, jamais convenues ni attendues, sont taillées au tranchant de ce que permet la langue anglaise. Et puis cette précision documentaire qui donne de la profondeur et de l'intensité aux décors, voilà précisément ce qui fait le sel de la traduction littéraire.

Dans cette foire d'empoigne aux tourments intérieurs, il m'arrive souvent de buter sur une locution elliptique, un jeu de mots ou un sous-entendu que je ne parviens pas à débusquer. Si Mitchell était Dieu – c'est-à-dire, une personne difficilement joignable –, je contournerai vraisemblablement la difficulté par une discrète reformulation permettant de glisser la poussière sous le tapis. Mais Mitchell est un dieu qui a pris forme humaine et a su rester accessible. Dans les moments de doute, je soumets

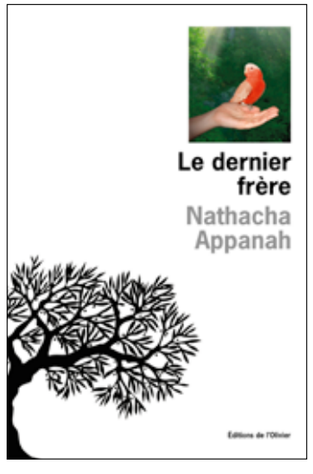
chacune de mes exégèses à Dieu par e-mail : Il entend mes prières, y répond promptement, confirme ou infirme mes interprétations, m'éclaire quand je suis plongé dans les ténèbres, et surtout, *Il reconnaît Ses erreurs*. Imaginez un peu : Louis Second soulevant un problème de cohérence auprès de Dieu, qui avouerait : « En effet… Ça ne colle pas… », et les deux de s'atteler à trouver une solution à un verset boiteux. Vraiment, ce Dieu, quelle classe.

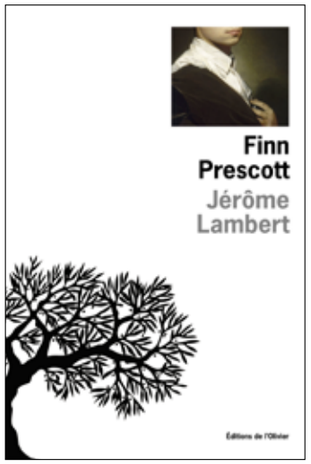
Manuel Berri

2007

Le camp de Sangatte où s'entassaient les réfugiés désireux de passer en Angleterre a fermé. Et c'est comme si le problème n'existait plus. Pour peu que l'on n'habite pas dans la région de Calais, chacun peut croire, s'il en a envie, que la question est réglée. La réalité ayant été dissimulée, reste la fiction. Olivier Adam s'en empare, et retrace l'histoire de Marie, qui a perdu l'envie de vivre et s'investit jusqu'à se perdre dans l'aide aux clandestins. Avec ce roman, il a dérangé le petit monde des lettres où quelques bons esprits l'ont soupçonné de bienpensance. Ce qui ne l'a pas empêché pas de se retrouver, avec ce très beau livre, sur la liste des prix littéraires, de frôler le prix Goncourt et de remporter un immense succès public.

Le 26 décembre 1940, accoste à Port-Louis un bateau transportant 1 500 Juifs, refoulés de Palestine et déportés à l'île Maurice, alors colonie britannique. À cette époque Raj ignore tout du monde et des tragédies qui s'y déroulent. Lorsqu'il aperçoit David, il décide que celui-ci deviendra son ami. L'engagement de Nathacha Appanah réside dans l'écriture, dans la recherche de l'émotion, de l'évidence de l'émotion. Avec *Le Dernier Frère*, elle revisite un pan méconnu de l'histoire mauricienne et impose son style. Ce roman bouleversant sur l'amitié et le sentiment de culpabilité a été unanimement salué par la critique et traduit dans une vingtaine de pays.





L'étude conduit-elle à la connaissance ? L'exploration du monde rend-elle plus sage ? Le mariage est-il la voie royale qui mène vers l'amour ? L'amitié peut-elle guérir la mélancolie ? Lecteur, si ces questions éveillent en toi un écho, alors plonge-toi sans tarder dans ce roman d'apprentissage d'une surprenante modernité. Ses personnages, dont les noms – Finn Prescott, Nina Carolyn Newland, Patrick Knightley – évoquent les romans anglais du XIX[e] siècle, sont nos exacts contemporains. Et Jérôme Lambert réussit le tour de force de nous passionner pour le destin de ce bourgeois épris d'idéal.

Ils avaient trente ans et des poussières. Le monde leur appartenait. Ils étaient, disait-on, le plus beau couple de New York. C'était en 1987. Quatorze ans plus tard, Corrine et Russell Calloway vivent dans un loft à TriBeCa avec leurs deux enfants. Ce soir-là, le 10 septembre 2001, ils ont invité des amis à dîner. Dans quelques heures, le monde va basculer dans l'horreur – une horreur, que Jay McInerney se garde bien de nous montrer. Ce livre n'est pas le roman du 11-Septembre. Il nous parle de ce qui se passe après, quand l'onde de choc de l'attentat du World Trade Center vient percuter des millions d'existences. On retrouve dans ce livre l'humour, la légèreté, l'élégance, de Jay McInerney. Avec, en plus, une gravité, une mélancolie, auxquelles il ne nous avait pas habitués.

Paris, 1938. Tandis que l'Europe s'apprête à basculer dans la guerre, Nicholas Morath, un officier de cavalerie hongrois, passe ses journées dans les bureaux de la petite agence de publicité qu'il dirige. Mais sa vie prend un tournant décisif lorsqu'il accepte la mission que lui propose son oncle, le comte Polanyi. Pourchassé par les services secrets allemands et les agents du NKVD, menacé par des tueurs croates, Morath s'enfonce de plus en plus dans une nuit obscure peuplée de complots et de trahisons. Alan Furst a pour ainsi dire inventé le roman historique d'espionnage, ce qui lui vaut une reconnaissance mondiale. Il s'est imposé comme un maître du genre, dans la lignée de Graham Greene et d'Eric Ambler.

2007

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Olivier Adam
À l'abri de rien
Prix France Télévision 2007
Prix Populiste 2007
Prix Jean Amila-Meckert 2008

Jakuta Alikavazovic
Corps volatils
Bourse Goncourt du Premier Roman 2008

Nathacha Appanah
Le Dernier Frère
Prix du Roman Fnac 2007

Patrick Bouvet
Canons

Geneviève Brisac
52 ou la seconde vie

Jean-Yves Cendrey
Les Jouissances du remords

Jean-Paul Dubois
Hommes entre eux

Jérôme Lambert
Finn Prescott

Eugène Nicole
Alaska

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Aharon Appelfeld
Badenheim 1939
Traduit de l'hébreu par A. Pierrot

Aimee Bender
Des Créatures obstinées
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Desarthe

Colleen Curran
Bad Girls
Traduit de l'anglais (États-Unis) par É. Peellaert

Rachel Cusk
Arlington Park
Traduit de l'anglais par J. de Mazères

E.L. Doctorow
La Marche
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Huet et J.-P. Carasso

Alicia Erian
La Petite Arabe
Traduit de l'anglais (États-Unis) par O. Deparis

Feng Tang
Qiu, comme l'automne
Traduit du chinois par S. Gentil

Jonathan Franzen
La Zone d'inconfort
Traduit de l'anglais (États – Unis) par F. Kerline

Alan Furst
Le Royaume des ombres
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Boldrini

penser / rêver

Les essais « penser/rêver » s'inscrivent dans l'horizon de la psychanalyse : les auteurs travaillent, directement ou indirectement, avec la découverte freudienne. Les domaines sont multiples : imaginaire collectif (politique, art, littérature, philosophie, religion, etc.), épistémologie, clinique de la pensée quotidienne. Ils sont abordés dans des études vives, personnelles et brèves : une centaine de pages, c'est, me semble-t-il, la juste distance pour rencontrer un auteur, pour comprendre son engagement.
C'est l'esprit de la revue *penser/rêver* que j'ai voulu affirmer avec le travail, à la fois rapide et lent, de la constitution d'une collection. Une collection construit un champ de connaissance qui n'était pas encore perçu, ici à la charnière de l'individuel et du collectif.

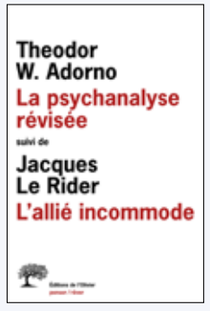
Michel Gribinski

Theodor Adorno Jacques Le Rider
La Psychanalyse révisée
Traduit de l'allemand par J. Le Rider

Pierre Bergounioux
Où est le passé?
Entretien avec Michel Gribinski

Christian David
Le Mélancolique sans mélancolie

Nathalie Zaltzman
L'Esprit du mal



James Hawes
Pour le meilleur et pour l'Empire
Traduit de l'anglais par O. Deparis

Wojciech Kuczok
Horizon fantôme
Traduit du polonais par L. Dyèvre

Cormac McCarthy
Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Hirsch

Jay McInerney
La Belle Vie
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Desarthe

David Mitchell
Cartographie des nuages
Traduit de l'anglais par M. Berri

Michael Ondaatje
Divisadero
Traduit de l'anglais (Canada) par M. Lederer

Cynthia Ozick
Les Papiers de Puttermesser
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Desarthe

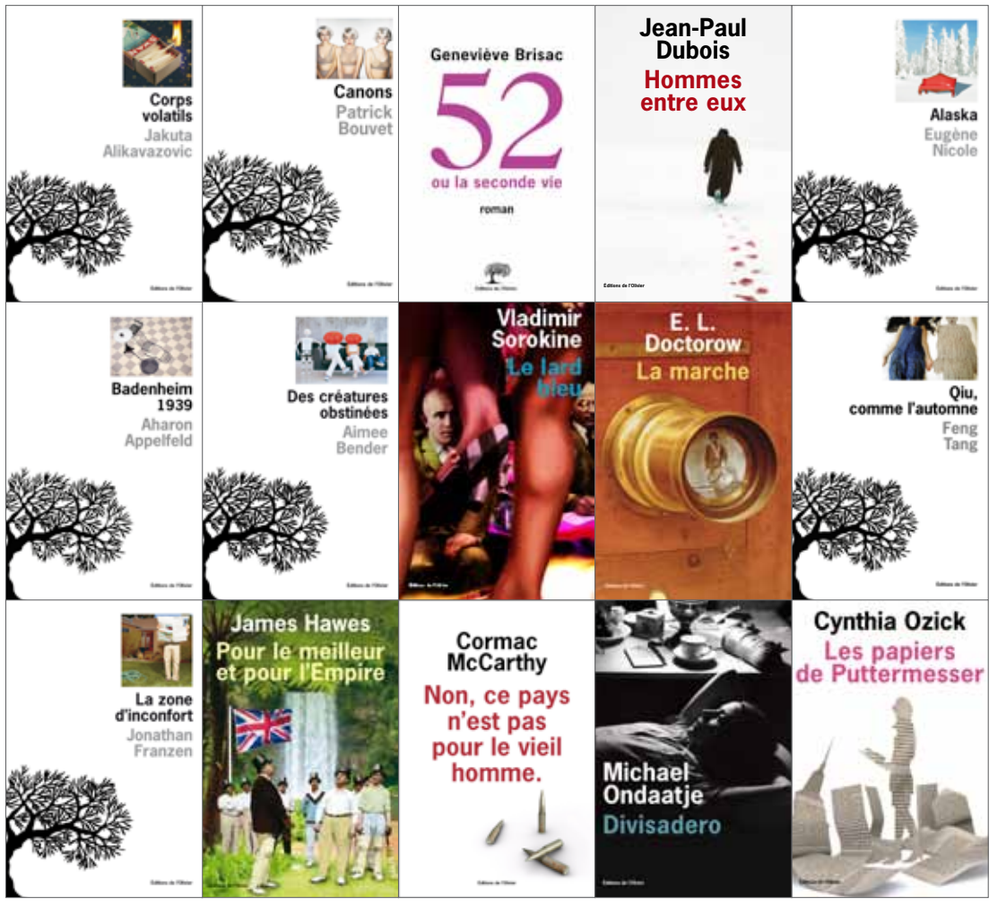
Natasha Radojčić
Ne reste pas là
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Neuhoff

Ali Smith
La Loi de l'accident
Traduit de l'anglais par L. Devaux

Vladimir Sorokine
Le Lard bleu
Traduit du russe par B. Kreise

Michal Witkowski
Lubiewo
Traduit du polonais par Madeleine Nasalik

penser/rêver
11. La Maladie chrétienne
12. Que veut une femme?



2007

2008 Peut-être une histoire d'amour

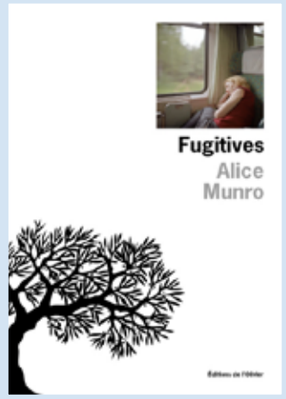
L'imagination au pouvoir : la possibilité de l'invention On me dit souvent que la caractéristique première de ce que j'écris réside dans l'importance que j'accorde à l'imaginaire. Je ne vis pas les choses tout à fait ainsi. Je sais juste que j'ai signé depuis fort longtemps un pacte avec mon imaginaire et que je lui laisse la bride sur le cou. J'aime l'étrangeté et l'invention. Et l'étrangeté, c'est pour moi un très léger déplacement à côté du réel. Une sorte de pas de côté en marge de la réalité. La possibilité que l'étrange et le magique puissent exister. J'aime aussi que le monde créé dans une fiction littéraire soit le plus cohérent possible et le plus vraisemblable possible dans un espace imaginaire avec des règles imaginaires : le lieu que j'invente a son propre climat, sa propre géographie, son architecture, son bestiaire ; ses habitants ont des coutumes, des métiers singuliers. Mais tout cela ne sert pas, bien entendu, simplement à camper une fable. Tout comme lire des romans qui se passent dans des endroits que je ne connais pas, à des époques que je n'ai pas connues m'apportent beaucoup dans ma compréhension du monde, écrire des histoires dans des mondes légèrement différents du nôtre me permet de scruter plus avant mes personnages et leur univers. Finalement, la déformation de la réalité est plutôt une voie d'exploration. Quand j'écris, je suis à la recherche du cousin exotique, un monde pas totalement à réinventer mais suffisamment différent pour favoriser l'imaginaire, suffisamment fidèle au réel pour rendre crédible le récit. Ce qui m'intéresse avant tout c'est la possibilité de l'invention.

Véronique Ovaldé

L'imagination au pouvoir : conjuguer les contraires Les œuvres que j'aime sont celles qui réussissent à conjuguer les contraires. Dans l'idéal, mes propres livres devraient porter en eux à la fois des éléments comiques et tragiques. Ils seraient des tragédies ne se laissant pas faire par la tragédie. Tous les moyens sont bons pour conduire ces *attacks on reality* dont parle Norman Mailer (« La réalité semble avoir le subtil désir de se protéger. Si nous l'attaquons toujours du même côté, la réalité devient capable de nous manipuler ou de nous échapper à la manière dont les bactéries deviennent résistantes aux antibiotiques. »)
Dans ce combat, l'imagination est une arme. C'est aussi une morale : à la fois résistance et riposte, une façon de se sauver et de vivre. Un de mes modèles est le film de Werner Herzog, *Fitzcarraldo* : l'histoire d'un homme qui veut faire passer un bateau sur une montagne. J'aime rendre réaliste une idée folle et en tirer du sens. Surtout,

dans l'écriture, je recherche toujours cette émotion de magicien : faire apparaître quelque chose qui n'existait pas, et, comme Houdini, me délivrer de mes chaînes. L'imagination une manière d'appréhender le monde, d'avoir prise sur lui, de le travailler. C'est l'imagination qui permet de voir le réel, le réalisme est une myopie. Je partage ce que disait Karl Kraus : l'imagination est le moyen de résister à la bêtise et à la cécité organisée.

Martin Page



Les héroïnes d'Alice Munro pensent sans cesse Alice Munro est un écrivain canadien vénérée outre-Atlantique. Je sais peu de choses d'elle, je ne sais que ce que ses histoires disent : le Canada, entre Ontario et côte Ouest, le lac Huron, la forêt, les villages, les trains où se font d'improbables rencontres qui modifient les vies, la neige tout le temps, les grands arbres, des voitures qui sillonnent le pays immense, des bibliothèques où se croisent des gens timides, mal dans leur peau et accrochés fermement à leurs rêves. Je sais d'elle ce que disent beaucoup de lettres échangées au fil d'intrigues subtiles et cruelles. Lettres envoyées et non reçues, lettres retrouvées qui révèlent ce que la vie aurait pu donner de différent, lettres qui sont la part solide, bien souvent, d'existences flouées. Parce qu'Alice Munro est convaincue que la chose écrite dit la vérité au milieu de nos constants aveuglements.

Dans *Fugitives*, trois histoires illustrent cette manière de voir. (Cette manière de suggérer qu'il faut sans cesse réécrire ce qui s'est passé, car la vérité est quelque part, enfouie entre les strates géologiques de nos récits superposés.) L'héroïne de « Hasard », de « Bientôt », et de « Silence », titres des trois moments de ce livre, se nomme Juliet. Une étudiante passionnée par Héliodore, qui parle latin, aime lire Thurber, achète des affiches de Chagall pour ses parents, parce qu'elle déteste la suffisance de Picasso. Successivement elle est amoureuse au cœur brisé, professeur baba-cool, épouse discutable, fille ingrate au cœur brisé, animatrice de radio à succès, mère indigne au cœur brisé, et aucun de ces qualificatifs ne rend le moins du monde compte de l'épaisseur bouleversante de sa vie, bien sûr.

Juliet, dans « Hasard », rencontre Eric dans un train. Il dit quelque chose d'inoubliable et de moqueur à propos d'un homme qui s'est jeté sur la voie. Elle l'élit pour être son compagnon, ils ont une fille, Pénélope. Tout cela finira très mal.

Dans « Bientôt », voici Juliet entre sa mère Sara qui se meurt, et sa fille Pénélope. Elle leur donne un bain ensemble. Sara dit : tu reviendras vite ? Et Juliet refuse de la réconforter.

Dans « Silence », qui ressemble à un tableau de Rouault, Juliet guette le voyant du répondeur. Pénélope est partie et ne lui donne plus signe de vie. Je ne vous dirai pas pourquoi, même si je le savais. La réponse est dans la matière même de l'écriture.

Alice Munro sait beaucoup de choses sur la magie de la création littéraire. Elle la fait sentir en quelques mots, sans perdre jamais son sourire narquois, son regard impitoyable et léger. Elle ne la met pas non plus en avant, convaincue que la tâche de l'écrivain est d'être fidèle à l'histoire. Elle s'efface. Elle constate les méfaits du temps, de la bêtise et de la lâcheté.

Ses personnages sont des bouchons de liège sur les vagues. Je me demande pourquoi au milieu de centaines d'autres livres, certaines histoires d'amours perdues, de souvenirs qui reviennent, de vies qui cassent, d'enfants trahis, de parents abandonnés, se sont inscrites au fer rouge dans ma mémoire.

Geneviève Brisac

Cormac McCarthy n'aime pas beaucoup parler de lui

Cela ne va pas sans son lot de légendes. Ainsi, on a pu lire dans le magazine *Esquire* une série de rumeurs le concernant. L'une d'elles prétend qu'il logerait sous un derrick. Pendant des années, on ne disposait que de la brève notice biographique imprimée sur son premier roman, *Le Gardien du verger*, publié en 1965 : né à Rhode Island en 1933 ; a grandi dans les faubourgs de Knoxville ; a fréquenté des écoles catholiques ; a quitté rapidement l'université du Tennessee, a rejoint l'US Air Force en 1953 pour y rester quatre ans ; a repris puis abandonné de nouveau ses études ; a commencé à écrire des romans en 1959. Ajoutez à cela les dates de publication de ses livres, ses récompenses, les mariages et les divorces, la naissance de ses fils et l'installation à Santa Fe en 1974 et le tableau sera complet.

McCarthy, lui, préfère parler de serpents à sonnette, d'ordinateurs moléculaires, de musique country, de Wittgenstein, bref, de tout plutôt que de lui ou de ses livres. « De tous les sujets qui m'intéressent, et il serait sacrément difficile d'en trouver un qui ne m'intéresse pas, l'écriture est bon dernier sur la liste. »

d'après l'article de Richard B. Woodward paru dans le *New York Times* en avril 1992

Au téléphone

« Nous venons d'attribuer le prix Lucioles 1997 à Cormac McCarthy pour son dernier roman, *Le Grand Passage*. Peux-tu lui demander s'il accepterait de se rendre à Vienne pour recevoir son prix ? »

Jusque-là, j'avais toujours considéré Michel Bazin comme un homme plutôt sensé. Je m'efforçai de lui faire comprendre que Cormac McCarthy ne pouvait *en aucun cas* répondre à son invitation : comme Pynchon et Salinger, McCarthy avait cessé depuis longtemps d'apparaître en public et réduit à presque rien tout contact professionnel. Je promis néanmoins d'écrire à l'auteur pour lui transmettre officiellement l'invitation – qui sait, l'ermite de Santa Fé daignerait peut-être faire une exception pour lui ?

Une semaine plus tard, on frappa à la porte de mon bureau pour me signaler qu'un certain McCarthy demandait à me parler. La conversation qui suivit est restée gravée dans ma mémoire. Contrairement à la légende, Cormac McCarthy est un homme affable et d'une politesse exquise. Il commença par m'expliquer que cette distinction était pour lui de la plus haute importance, et qu'il aurait volontiers fait le déplacement si sa femme n'avait pas été sur le point d'accoucher. Puis il me pria de bien vouloir descendre à Vienne pour recevoir le prix en son nom. J'acceptai, évidemment. Il enchaîna sur le prochain volume de la *Trilogie des confins*, et me demanda si le titre qu'il avait retenu, *Cities of the Plain*, ne risquait pas de poser un problème.

Un problème ? dis-je. Quel problème ?

Je veux dire : avec Proust.

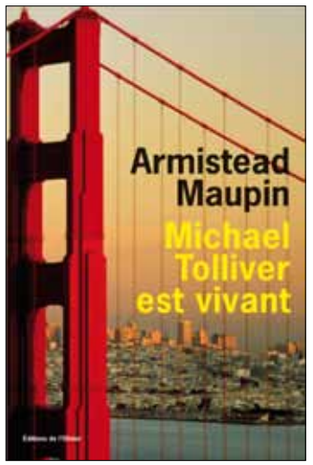
Il m'apprit que « *Cities of the Plain* » désignait, dans la Bible, Sodome et Gomorrhe, qui se trouve être le titre d'un des volumes de la *Recherche*. Puis il voulut connaître mon opinion sur les mérites respectifs de l'ancienne traduction de Proust par Scott Moncrieff (*Remembrance of Things Past*) et de la nouvelle traduction parue récemment chez Penguin (*In Search of Lost Time*). Embarrassé, je tentai de m'en sortir en émettant une hypothèse saugrenue : y avait-il donc un rapport entre sa Trilogie et l'œuvre de Proust ? Et si oui, lequel ?

Ma question sembla l'amuser.

Devinez !, dit-il.

O. C.

2008



Nul besoin d'en disconvenir. Tout a été dit et écrit sur *Les Chroniques de San Francisco*, incontestable succès critique autant que public, qui s'apparentent furieusement au premier sitcom littéraire d'envergure. Les péripéties de la maisonnée Madrigal et de la famille Halcyon sont de truculents prétextes à la peinture d'une société excentrique, traversée à la fin des années 70 par un souffle de modernité. L'esprit de Barbary Lane survit aux années 80, même si la vibrante communauté qui s'y cache apprend la souffrance avec l'irruption tragique du Sida dont *Les Chroniques* furent probablement un des premiers témoignages. L'affection est grande pour cette saga, devenue au fil du temps l'instantané d'une époque sans doute aujourd'hui révolue. Ce fut un honneur, et un bonheur, de recevoir plusieurs fois en dédicace Armistead Maupin ; la ferveur était au rendez-vous, et son lectorat, bigarré, ressemblait trait pour trait, dans sa diversité, à ses (anti) héros… Je garderai longtemps en mémoire le souvenir de cette jeune fille, émue déjà de rencontrer son idole, heureuse à l'idée de lui offrir, en français, tel un clin d'œil, *Mademoiselle de Maupin* de Théophile Gautier… Saluons comme il se doit ce que d'aucuns qualifient d'univers dickensien, qui happe et hypnotise le lecteur, pour ne plus le lâcher. *Les Chroniques* sonnent comme un véritable phénomène culturel : après avoir investi le petit écran, consécration suprême, elles ont inspiré à de nombreuses reprises, moult comédies musicales. À l'occasion de la parution de leur 8e volume, il nous semble judicieux de méditer l'éclairante maxime de Vladimir Nabokov : « On ne peut pas lire un livre. On ne peut que le relire. »

Marc-Antoine Danet, librairie Les Mots à la bouche

Elles sont venues seules et se retrouvent côté à côte dans la salle des naissances. Mais, pour l'une comme pour l'autre, rien ne se passe comme prévu. Judith perd son bébé et, dans un geste de détresse, enlève l'enfant promis à l'abandon de la chambre voisine. Dès lors, le destin de ces deux femmes est irrémédiablement lié. À travers ce double portrait, Karine Reysset explore tout en finesse les promesses que recèle pour les mères l'arrivée d'un enfant, les inévitables blessures et la folie qui s'empare d'elles quand la maternité leur est refusée. Ce roman à la composition subtile connaîtra un véritable succès et sera salué par une presse, unanime à déclarer qu'ici « tout sonne juste et frappe au cœur ».

FIGURES LIBRES

«Dis-moi qui est ton héros, je te dirai qui tu es…»

J'ai demandé à des écrivains que j'aime de parler de leur héros favori parce que j'avais envie de connaître leurs secrets. Ils ont accepté.

Tel est le sens de ces «figures libres» : des écrivains en liberté usent de toutes les ressources de la littérature – du roman à l'essai en passant par l'aveu, la satire ou le portrait – pour se dévoiler.

Olivier Cohen

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Julien Bouissoux
Voyager léger

Nadia Butaud & Marie-Cécile Kovacs
Rapports de classe

Jean-Yves Cendrey
La Maison ne fait plus crédit

Jean-Paul Dubois
Les Accommodements raisonnables

Marc-Vincent Howlett
Triomphe de la vulgarité

Nathalie Kuperman
Petit déjeuner avec Mick Jagger

«FIGURES LIBRES»

Véronique Ovaldé
Et mon cœur transparent
Prix France Culture Télérama 2008

Martin Page
Peut-être une histoire d'amour

Barlen Pyamootoo
Salogi's

Karine Reysset
Comme une mère

Bernard Souviraa
Parades

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

André Aciman
Plus tard ou jamais
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-P. Aoustin

Naomi Alderman
La Désobéissance
Traduit de l'anglais par H. Papot

Donald Antrim
La Vie d'après
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Kerline

Aharon Appelfeld
La Chambre de Mariana
Traduit de l'hébreu par V. Zenatti

Rajiv Chandrasekaran
Dans la Zone verte, les Américains à Bagdad
Traduit de l'anglais (États-Unis) par G. Berton et R. Clarinard

Rachel Cusk
Egypt Farm
Traduit de l'anglais par J. de Mazères

Pete Dexter
God's Pocket
Traduit de l'anglais (États-Unis) par O. Deparis

Michel Faber
Moins que parfait
Traduit de l'anglais par G. de Saint-Aubin et M. Hechter

Richard Ford
L'État des lieux
Traduit de l'anglais (États-Unis) par P. Guglielmina

Charles Frazier
Treize lunes
Traduit de l'anglais (États-Unis) par B. Cohen

Alan Furst
Le Sang de la victoire
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Esch

Le Correspondant étranger
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Esch

Mary Gaitskill
Veronica
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. V. Mayoux

Uzodinma Iweala
Bêtes sans patrie
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Mabanckou

Panos Karnezis
Le Trouble-fête
Traduit de l'anglais par F. du Sorbier

Cormac McCarthy
La Route
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Hirsch

Armistead Maupin
Michael Tolliver est vivant
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Albaret-Maatsch

Alice Munro
Fugitives
Traduit de l'anglais (Canada) par J. Huet et J.-P. Carasso

Tom Perrotta
Professeur d'abstinence
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Nasalik

Gary Shteyngart
Absurdistan
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. Roques

Vladimir Sorokine
Journée d'un Opritchnik
Traduit du russe par B. Kreise

Vendela Vida
Soleil de minuit
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Carasso

penser/rêver
13. La Vengeance et le Pardon, deux passions modernes

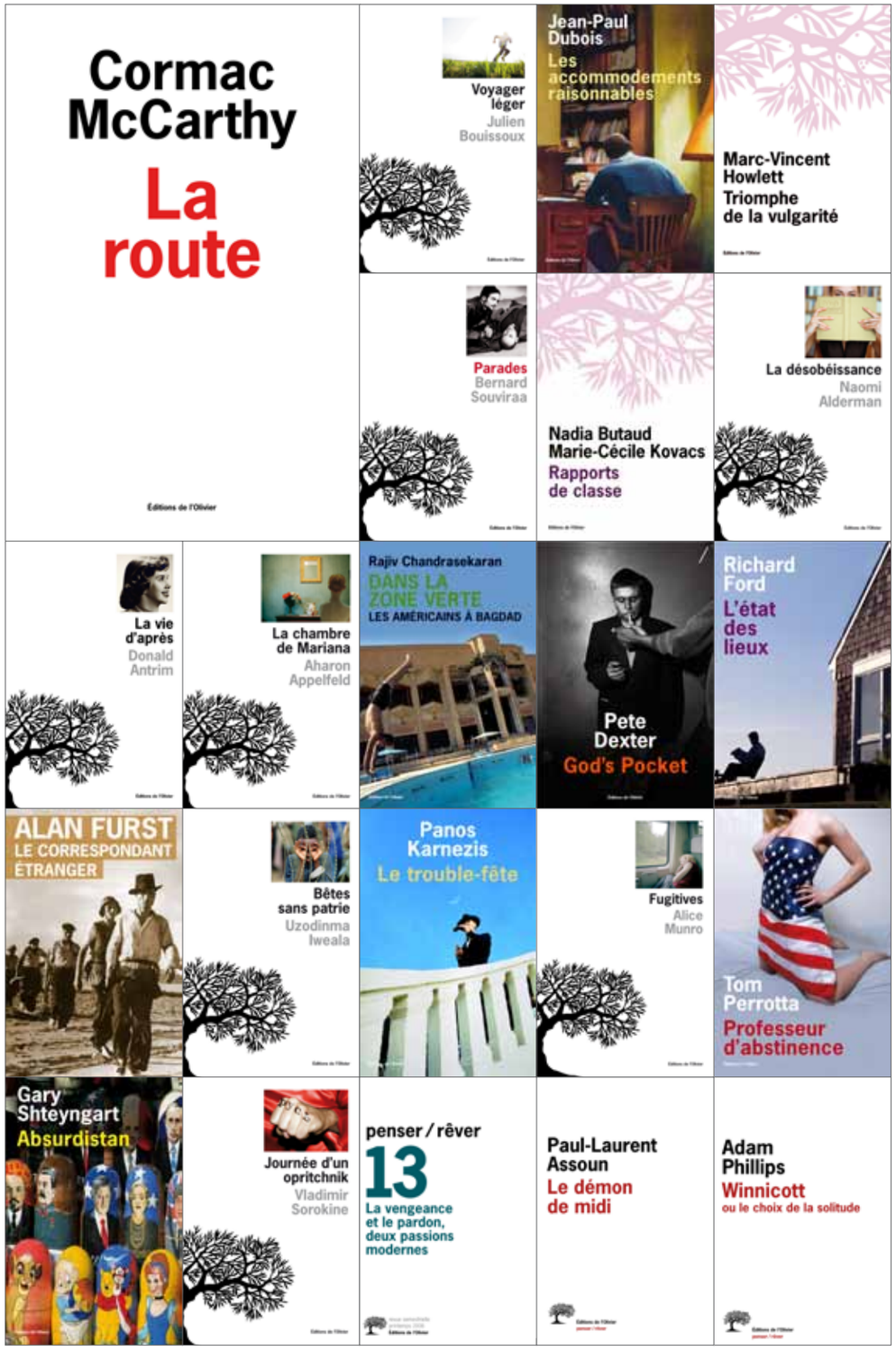
Paul-Laurent Assoun
Le Démon de midi

Michel Neyraut
Alter Ego

Adam Phillips
Winnicott ou le choix de la solitude
Traduit de l'anglais par M. Gribinski

Jean-Michel Rey
Paul ou les ambiguïtés

2008



2008

2009 De A à X

L'engagement de l'écrivain Né à Londres en 1926, John Berger vit en France depuis plus de trente ans. À l'affût de toutes les mutations du monde, il a beaucoup écrit sur l'exil, les migrations, les déplacements de population, qu'il perçoit comme des phénomènes essentiels de notre époque, et sur leurs implications philosophiques. Ses livres résultent d'une alchimie naturelle entre des sujets dits « de société » et son imaginaire propre. Ont paru à l'Olivier *Qui va là ?* (1996), *King* (1999), *Photocopies* (1999), *G* (réédité en 2002), *D'ici là* (2006), *De A à X* (2009) et, avec Jean Mohr, *Un métier idéal* (2009).

John Berger possède une véritable stature. Il est un « écrivain engagé », pour preuve ces quelques propos tirés d'un entretien avec Nathalie Crom lors de la parution de *De A à X* :

« Un livre, pour moi, ne commence ni avec une idée ni avec un personnage. Mais avec la prise de conscience qu'un silence demande à être rempli. Dans le cas de ce livre, le silence en question, c'est peut-être celui qui entoure la vie personnelle, intime, affective, secrète, des milliers ou millions de gens que, partout dans le monde, on appelle des terroristes. »

« Ce n'est pas une expression [«écrivain engagé»] que j'emploie pour me définir, mais si on me qualifie ainsi, je ne peux évidemment pas protester. Même si, pour moi, cette expression d'écrivain engagé renvoie à un moment très précis de l'histoire intellectuelle : les années 50 et 60, des auteurs tels que Sartre, Nizan, Camus, que j'admire parce qu'ils ont souhaité qu'à travers eux s'expriment ceux à qui l'on ne donne jamais la parole. »

« La plupart des écrivains dits engagés ont cherché des formes nouvelles. *L'Étranger*, de Camus, est une forme originale, et lui-même est exemplaire comme écrivain engagé. L'engagement pour un écrivain, c'est sans doute être attentif à ces silences dont je parlais tout à l'heure : ces silences qui existent dans l'imagination des hommes, dans ce qui a déjà été écrit, ces silences qui font appel. On a tendance à croire que les arts, la peinture, la littérature sont là, universels. Mais ils ne couvrent qu'une partie de l'expérience humaine. En voyant les tableaux de Goya dans lesquels il dépeint la guerre, on réalise qu'avant lui la guerre n'avait jamais été montrée de cette façon. De la même façon, l'expérience des Noirs aux États-Unis, de l'arrachement à l'Afrique et de l'esclavage, n'a intégré que très récemment le champ de la littérature, avec des auteurs féminins surtout, tels que Toni Morrison. Pour faire de la place, dans le champ d'une expression artistique quelle qu'elle soit, à une expérience qui n'y était pas rentrée auparavant, il faut bien entendu chercher une forme nouvelle. C'est de cette façon que je vois le lien entre engagement et innovation formelle. »

La mémoire et l'histoire La littérature n'en aura jamais fini avec la guerre. Pourtant, à la différence de Claude Simon qui s'est battu sur la Meuse en 1940, ou de Vassili Grossman qui en 1942 était à Stalingrad, les romanciers européens d'aujourd'hui ont rarement vécu la guerre dont ils parlent. Ils la connaissent par les livres des autres, par des films, par ce qu'ils ont aussi appris de leurs pères. Notre génération occupe une position de surplomb, d'où elle voit autrement les convulsions de l'histoire. Mais voir autrement, pour un écrivain, cela dépend-il des ressources de l'imagination ? de son érudition ? Cela ne dépend-il pas encore de la mémoire ? Quand je me documente sur une période que je n'ai pas vécue, je ne le fais pas à la manière d'un historien qui voudrait raconter « ce qui s'est passé », ce n'est pas « ce qui s'est passé » qui m'intéresse le plus, c'est ce qui a été oublié et que je cherche à retrouver, comme si mes personnages et les scènes où ils existent étaient les souvenirs saillants d'une mémoire inventée.

Dans *Démon*, Pierre Rotko ne va pas à Grozny en décembre 2001 parce qu'il veut comprendre le mouvement général de l'Histoire, il s'y rend pour se projeter physiquement dans la guerre, et faire, aux côtés des Tchétchènes, l'expérience insensée de l'abandon que ses grands-parents ont subi en Union soviétique en 1942. Il ne lui a pas suffi d'écouter le récit de son père, ni de lire des ouvrages consacrés à la destruction des Juifs d'Union soviétique. Au moment où, dans les rues dévastées de Grozny, le visage de sa grand-mère Elena se dessine sur celui de Zeinap la Tchétchène, quelque chose s'accomplit chez Rotko dans son voyage vers le passé. Hier se profile devant aujourd'hui, aujourd'hui se transforme à l'ombre d'hier. C'est alors que le roman devient un sas, un passage entre le monde et moi.

Si j'écris, c'est certes avec l'ambition d'arracher les lecteurs à leur vie familière, leur proposer un monde plus vaste et plus sensible, mais c'est aussi, je crois, pour tenter de sauver ce qui, sans la littérature, serait perdu. J'ai ainsi avec chaque livre l'impression de me fabriquer une mémoire qui libère des êtres que je n'ai pas connus, des existences que je n'ai pas vécues. Voilà ce qui m'intéresse : non pas la vérité des faits – c'est l'affaire des historiens – mais la vérité des existences, auxquelles, par la force du langage, je donne réalité.

Avec le roman, il s'agit, comme on dit, de faire découvrir les grandes choses à travers les petites – la grande histoire à travers l'intime. Je dirai aussi qu'il s'agit de faire voir les petites choses – celles qui me sont les plus proches, les plus personnelles, les plus secrètes – au milieu des grandes.

Thierry Hesse

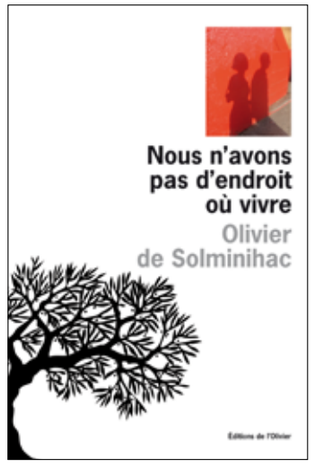
2009

L'intime et le politique L'intime, mais je pourrais dire aussi le confinement, la parole en cage, qui soudain se libère, est un champ d'exploration naturel : mon terrain de jeu favori. Depuis mes premiers livres, l'enfermement familial ou social a été une cible presque involontaire : un lieu de friction à la fois familier, commun, et cependant inépuisable. À la littérature de mettre une lumière, souvent cruelle, sur ce lieu-là. Que le politique puisse se nicher dans l'intime, et inversement, c'est une évidence. Il s'agit alors de parvenir à accorder ces deux dimensions, à marier ces contraires apparents – l'individuel et le collectif – en plaçant au cœur des textes la question de la voix et de sa mise en situation – sociale ou familiale : il n'existe pas de parole pure. Celui qui parle, et la parole qui le porte, est agi par toutes sortes d'histoires, faites de tensions sociales, politiques, de représentations – quand on croit souvent l'inverse, cette exigence un peu vaine, un peu stupide aussi, sans doute, de sincérité. En ce sens, je ne récuse pas l'idée qu'on puisse trouver à certains de mes textes, *Traques* en particulier, une portée politique, même si la fiction ne doit pas être une démonstration ni une illustration.

L'idée de *Traques* est née de questions simples : que signifient, dans un monde tel que le nôtre, les expressions « trouver sa place » ou bien « vivre en société » ? Comment se construit – ou se défait – le sentiment de sa propre légitimité dans un univers donné, une famille, une entreprise, une société et comment l'écrire ? À ce « comment l'écrire ? », j'ai répondu en choisissant la forme de monologues croisés, quatre personnages racontant, de manière fragmentaire, leur histoire : Anatole, chassé de son pays natal, se voit contraint d'errer d'usines désaffectés en marais orageux ; Jeanne, qui étouffait dans sa famille mortifère, nous parle de sa fuite ; Elisabeth s'étiole dans une maison de retraite, indifférente au sort des pensionnaires, et Vincent, cadre sans cesse évalué, raconte son retrait progressif du monde de l'entreprise. Chaque histoire donne au destin, si l'on peut dire, de chaque personnage, une portée politique, en empruntant évidemment le chemin de la fiction. Mais, à mes yeux, quand on se coltine la question du pouvoir ou de la domination, comme c'est le cas ici quoique de manière modeste, quand on essaie de trouver une parole capable d'incarner les fractures d'un personnage, il me semble qu'on est toujours, qu'on le veuille ou non, dans le politique.

Dans mon dernier livre, *Les Petits*, c'est la forme de la nouvelle que j'ai choisie. Genre nouveau, intimidant aussi, mais le noyau dur autour duquel s'articulent tous les textes que j'ai écrits jusqu'à aujourd'hui, au fond, n'a pas changé. Un thème commun, l'enfance, et l'essentiel qui demeure : nous sommes des lieux de conquête, des territoires à gagner, ou à perdre.

Frédérique Clémençon



Olivier de Solminihac est né en 1976 à Lille et vit à Dunkerque. Pour écrire ses livres, il est toujours sur la route, là où tout est étranger et surprenant (dans une autre vie, il aurait bien aimé être anthropologue). Manuel, un jeune écrivain français, est invité en Namibie pour animer un atelier d'écriture avec des élèves du township. Au fil des jours, et de ses sorties dans des quartiers marqués par l'apartheid, il découvre une ville en proie à la violence, au carrefour de tous les exils, volontaires ou subis, temporaires ou définitifs.
Roman de voyage, mais aussi voyage dans le roman, *Nous n'avons pas d'endroit où vivre* explore la relation inquiète que son narrateur entretient avec le réel et dévoile un quartier, une ville, un pays.

Hans et Rachel vivent à New York avec leur jeune fils lorsque surviennent les attentats du 11-Septembre. Quelques jours plus tard, ils se séparent, et Hans se retrouve seul, perdu dans Manhattan, où il ne se sent plus chez lui. Il fait la connaissance de Chuck, un homme d'affaires survolté qui rêve de lancer le cricket à New York. Alors que le monde entier ne croit plus en rien, eux continuent d'espérer. Mais qui est Chuck ? Il faudra des années avant que le mystère qui entoure sa véritable identité se dissipe. *Netherland*, à la fois parabole sur la fin du rêve américain et roman d'amour aux résonances poignantes, est souvent comparé à *Gatsby le Magnifique*.

Véritable phénomène outre-Atlantique, David Sedaris fait régulièrement des performances durant lesquelles il teste et fait évoluer ses sketches avant de les coucher sur papier sous formes d'histoires courtes – il peut s'enorgueillir d'être le seul écrivain à avoir rempli le Carnegie Hall, à New York. Complexé, capricieux ou exubérant, il nous raconte « sa » vie (et celle de sa famille fantaisiste) avec un sens de la comédie hors du commun. Porter un nœud papillon nuit-il gravement à la vie sexuelle ? Peut-on larguer son petit ami quand on ne sait ni cuisiner ni lire un plan ? Faut-il avoir peur des microbes dans les salles de cinéma ? Comment peut-on être Français ?
À la manière du Woody Allen de D*estins tordus* ou de Jerry Seinfeld, il cingle de son humour noir les travers de notre société.

Quelque chose arrive dont on ne voulait pas, et s'impose. On s'était construit pour que cela n'ait pas lieu, mais l'indésirable a été le plus fort, fabriqué par le désir même, comme un destin. Le désir n'est pas raisonnable, c'est ainsi.
Mais s'il y avait une catégorie rationnelle où la scène indésirable était absolument étrangère à tout désir ?
C'est bien – semble-t-il – sur une telle catégorie que s'est constituée la fondation Lebensborn. Généralement méconnue, cette entreprise eugénique nazie a donné lieu sans haine particulière à l'enlèvement et à la désindividuation de centaines de milliers d'enfants (chrétiens) des pays occupés ainsi qu'à leur meurtre de masse quand ils étaient déclarés non « germanisables ».
Quelle vie psychique a accueilli l'« amour irrationnel », sans désir, l'amour du cauchemar qui a prévalu ?
Quelle vie psychique trouve-t-on au-delà du principe de la haine ?

2009

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Olivier Adam
Des vents contraires

Sébastien Amiel
Presque rouge

Antoine Audouard
L'Arabe

Belinda Cannone
Entre les bruits

Frédérique Clémençon
Traques

Agnès Desarthe
Le Remplaçant
«Figures libres»

Thierry Hesse
Démon

Juliette Kahane
Revivre la bataille

Véronique Ovaldé
Ce que je sais de Vera Candida
Prix Renaudot des lycéens 2009
Prix France Télévisions 2009
Grand Prix des lectrices Elles 2010

Benjamin Pelletier
À travers sable

Olivier de Solminihac
Nous n'avons pas d'endroit où vivre

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Aharon Appelfeld
Et la fureur ne s'est pas encore tue
Traduit de l'hébreu par V. Zenatti

John Berger
De A à X
Traduit de l'anglais par K. Berger Andreadakis

John Berger Jean Mohr
Un métier idéal, histoire d'un médecin de campagne
Traduit de l'anglais par M. Lederer

Charles Bock
Les Enfants de Las Vegas
Traduit de l'anglais (États-Unis) par P. Guglielmina

Deborah Eisenberg
Le Crépuscule des superhéros
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Nasalik

Michel Faber
Le Cinquième Évangile
Traduit de l'anglais par A. Carasso

Feng Tang
Une fille pour mes 18 ans
Traduit du chinois par S. Gentil

Alan Furst
L'Officier polonais
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. Roques

Keith Gessen
La Fabrique des jeunes gens tristes
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. Roques

Andrew Sean Greer
L'Histoire d'un mariage
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. V. Mayoux

A. L. Kennedy
Day
Traduit de l'anglais par P. Guivarch

Jay McInerney
Moi tout craché
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Desarthe

Clancy Martin
Tout a un prix
Traduit de l'anglais (États-Unis) par O. Deparis

David Mitchell
Le Fond des forêts
Traduit de l'anglais par M. Berri

Susanna Moore
Adieu, ma grande
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Devaux

Alice Munro
Du côté de Castle Rock
Traduit de l'anglais (Canada) par J. Huet et J.-P. Carasso

Joseph O'Neill
Netherland
Traduit de l'anglais (États-Unis) par A. Wicke

Ann Packer
Chanson sans paroles
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Hechter

David Sedaris
Je suis très à cheval sur les principes
Traduit de l'anglais (États-Unis) par N. Richard

Will Self
No smoking
Traduit de l'anglais par F. Kerline

Leanne Shapton
Pièces importantes et effets personnels de la collection Lenore Doolan et Harold Morris, comprenant livres, prêt-à-porter et bijoux
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Alikavazovic

penser/rêver
15. Toute-puissance
16. Un petit détail comme l'avidité

Jeanne Favret-Saada
Désorceler

Michel Gribinski
Les Scènes indésirables

Adam Phillips
Trois capacités négatives
Traduit de l'anglais par M. Gribinski

2009

2010 Débutants

Raymond Carver, exercices d'admiration

Haruki Murakami « En arriver à penser, après avoir lu une seule nouvelle, que vous avez rencontré un vrai écrivain, que cet écrivain est un génie – il y a peu de textes comme ça. C'est quelque chose qui ne se produit pas souvent dans une vie. [...] C'était comme si je me promenais par un bel après-midi ensoleillé et que soudain je reçoive un éclair. »

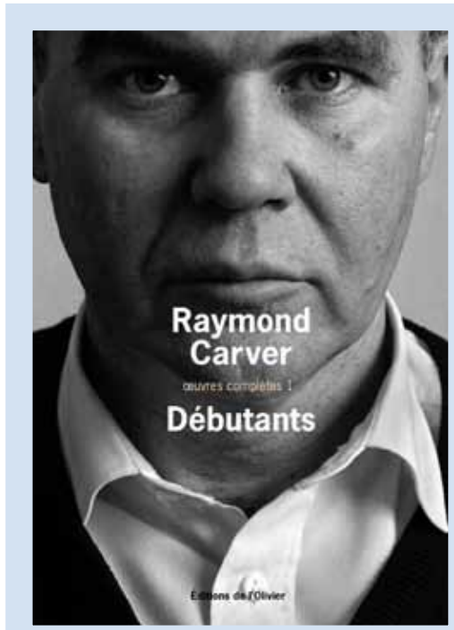
Jay McInerney « Il marmonnait. Je pense que c'était la marque d'une humilité foncière et d'un respect quasi religieux du langage, le reflet de l'extrême circonspection qui le guidait dans le maniement des mots. On devinait sans peine l'amour qu'il nourrissait pour les mots des maîtres qui lui avaient légué leur langage, et on sentait aussi à quel point il craignait de démériter en usant du même instrument qu'eux. Ce respect infini du langage, cette humilité frisant la panique, sont perceptibles dans tous ses écrits, jusqu'à la moindre phrase. Le fait de l'avoir eu pour enseignant a changé le cours de [ma vie] d'une manière irréversible, et j'en ai entendu d'autres que moi dire exactement la même chose. »

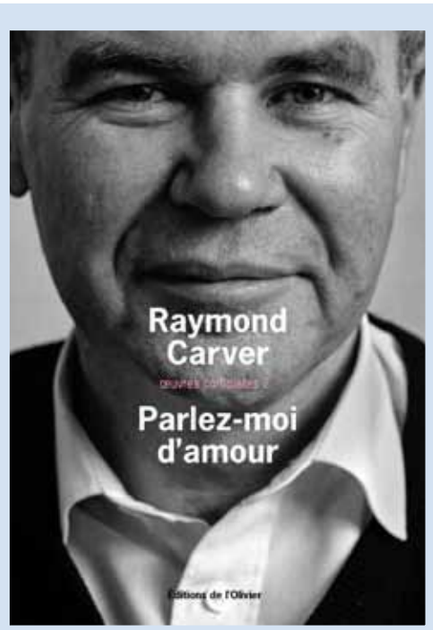
Philippe Djian « Quand je lis une nouvelle de Raymond Carver, ou bien un poème, ou n'importe quoi, je ne sais ce qui me pousse à m'améliorer. Je sais d'où ça vient. J'en ai le souffle coupé, en y pensant. C'est comme de rencontrer une femme qui vous rendrait incapable de mentir, de trahir, incapable de faire le con, et qu'au lieu de vouloir assassiner vous ne pensiez qu'à remercier du fond de votre cœur. [...] Pour bien comprendre, il faut être en colère, ou profondément amoureux ou malheureux, enfin excité ou électrisé d'une manière ou d'une autre... Il n'y aura plus rien après Raymond Carver. Je ne dis pas rien au-dessus, je dis rien après. »

Marie Desplechin « Moi, je sais que j'ai beaucoup aimé penser qu'il y avait beaucoup moins de désespoir dans ses nouvelles que de mélancolie. C'est peut-être ça qui me touche, ce presque refus du désespoir et cette traque attentive de la mélancolie. J'ai relu quelques pages, et j'ai eu beau chercher, il n'y avait pas de coquetterie, pas du tout. À ce point-là, on peut tous se relire en se haïssant. On a tous l'air déguisé pour le carnaval, chacun à souffler plus ou moins faux dans son mirliton. Lui compose des lignes mélodiques très pures. On dirait qu'il se visse, et qu'il n'arrête pas de se donner un tour supplémentaire. Ce degré de finesse dans la perception et de simplicité dans l'expression est d'une élégance sublime. Voilà, je ne vois pas beaucoup de gens aussi élégants que Carver. »

Richard Ford « Je suis persuadé que son œuvre éclairera avec plus ou moins d'intensité tout ce que j'écrirai dans l'avenir. Son œuvre est si riche, si merveilleuse. Elle nous a montré, à moi et à tous ses autres lecteurs, l'un des aspects que pouvait prendre la perfection. Ensuite, comme il l'aurait sans doute souhaité, elle nous a libérés. Qui, simplement pour ne pas s'encombrer d'une influence, aurait pu vouloir qu'il en aille autrement, que ses nouvelles soient moins parfaites ? Qui aurait voulu un ami différent de celui-là ? Pas moi, je puis vous l'affirmer la main sur le cœur. Jamais. En aucun cas. »

Ces propos sont respectivement extraits de : *Ardoise*, Julliard, 2002 ; Entretien dans *le Magazine littéraire*, 2010 ; Entretien dans *Libération*, 2000 ; *Elle*, 5 juin 2006 ; *Le Cœur sur la main, Souvenirs sur Raymond Carver*, l'Olivier, 2010 (hors commerce).





C'était la crise. *En février 2010, Florence Aubenas, grand reporter au* Nouvel Observateur, *publiait* Le Quai de Ouistreham, *le récit de son immersion à Caen, auprès de femmes et d'hommes cherchant désespérément du travail, le récit des six mois qu'il lui fallut, à elle, pour décrocher un CDI « miraculeux » : un contrat de 5h30 à 8 heures du matin en tant que femme de ménage dans une entreprise. Ce livre allait rencontrer un succès immense en partie à cause de son sujet mais, surtout, grâce aux qualités d'écrivain de son auteur.v*

C'était la crise. Vous vous souvenez ? Cela se passait jadis, il y a une éternité, l'année dernière.

La crise. On ne parlait que de ça, mais sans savoir réellement qu'en dire, ni comment en prendre la mesure. On ne savait même pas où porter les yeux. Tout donnait l'impression d'un monde en train de s'écrouler. Et pourtant, autour de nous, les choses semblaient toujours à leur place, apparemment intouchées.

Je suis journaliste : j'ai eu l'impression de me retrouver face à une réalité dont je ne pouvais pas rendre compte parce que je n'arrivais plus à la saisir. Les mots mêmes m'échappaient. Rien que celui-là, la crise, me semblait tout à coup aussi dévalué que les valeurs en Bourse.

J'ai décidé de partir dans une ville française où je n'ai aucune attache pour chercher anonymement du travail. L'idée est simple. Bien d'autres journalistes l'ont mise en œuvre avant moi, avec talent : un Américain Blanc est devenu noir, un Allemand blond est devenu turc, un jeune Français s'est transformé en SDF, une femme des classes moyennes en pauvre, et je dois en oublier. Moi, j'ai décidé de me laisser porter par la situation. Je ne savais pas ce que je deviendrais et c'est ce qui m'intéressait.

Caen m'a semblé la cité idéale : ni trop au nord, ni trop au sud, ni trop petite, ni trop grande. Elle n'est pas non plus très éloignée de Paris, ce qui semblait pouvoir m'être utile. Je ne suis revenue chez moi que deux fois, en coup de vent : j'avais trop à faire là-bas. J'ai loué une chambre meublée.

J'ai conservé mon identité, mon nom, mes papiers, mais je me suis inscrite au chômage avec un baccalauréat pour seul bagage. J'affirmais m'être tout juste séparée d'un homme avec lequel j'avais vécu une vingtaine d'années, et qui subvenait à mes besoins, ce qui expliquait pourquoi je ne pouvais justifier d'aucune activité professionnelle durant tout ce temps-là.

Je suis devenue blonde. Je n'ai plus quitté mes lunettes. Je n'ai touché aucune allocation.

Avec plus ou moins de certitude et d'insistance, de rares personnes se sont arrêtées sur mon nom – une conseillère d'insertion, une recruteuse dans un centre d'appel, le patron d'une entreprise de nettoyage. J'ai nié être journaliste et plaidé l'homonymie. Les choses en sont restées là. Une seule fois, une jeune femme dans une agence d'intérim m'a démasquée, dans les règles de l'art. Je lui ai demandé de garder le secret, ce qu'elle a fait. L'immense majorité de ceux et celles que j'ai croisés ne m'ont pas posé de question.

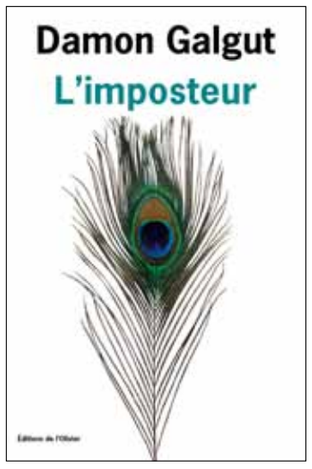
J'avais décidé d'arrêter le jour où ma recherche aboutirait, c'est-à-dire celui où je décrocherais un CDI. Ce livre raconte cette quête, qui a duré presque six mois, de février à juillet 2009. Les noms des personnes et des entreprises ont été volontairement modifiés.

Florence Aubenas
préface du *Quai de Ouistreham*

2010

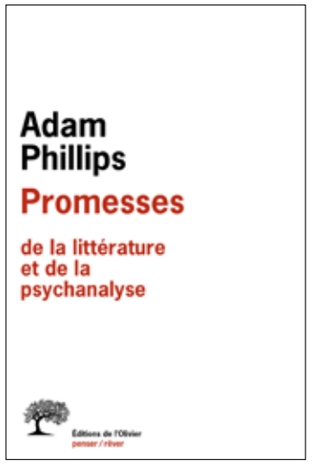
Une épidémie de variole menace l'humanité. Mais tous les compatriotes de Nora continuent de vivre comme si de rien n'était. *L'Éternité n'est pas si longue* ne raconte pas la fin de l'espèce humaine mais celle d'un de ses plus originaux spécimens, Nora justement, une jeune femme à l'humour fulgurant et au fort penchant mélancolique. Elle qui, après avoir miraculeusement échappé à la mort, reprochait à ses proches de ne pas vivre comme s'ils allaient mourir un jour doit soudain réinventer son existence. « Si je veux dormir dans un monde si décevant, je n'ai d'autre choix que de me raconter des histoires comme si j'étais mon propre enfant. »

Quand Adam perd son emploi, il quitte Johannesburg et se retire dans une maison du bush sud-africain pour écrire. Mais un homme vient perturber sa solitude. Il s'appelle Canning et se présente comme un ancien camarade de classe. Adam n'a aucun souvenir de ce prétendu « ami », pourtant il le laisse entrer dans sa vie. Canning affiche tous les signes extérieurs de la réussite : une maison luxueuse, des projets ambitieux, une femme séduisante. Attiré par l'étrangeté du personnage, Adam décide d'aller au bout de l'imposture en acceptant de jouer le rôle qui lui est proposé. Ce texte plein de mystère, au climat oppressant, a pour toile de fond l'Afrique du Sud d'après l'Apartheid.



Lorrie Moore se fait remarquer dès l'université par Alison Lurie pour son ironie qui vise juste, sa manière légère d'aborder les sujets les plus sérieux. En 2010, après plus d'une décennie de silence, Lorrie Moore publie *La Passerelle*, l'histoire de Tassie Keltjin, vraie « country girl » qui a vingt ans et tout à découvrir, et s'installe en ville pour ses études, plongeant avec euphorie dans ce tourbillon de nouveautés. Baby-sitter dans une famille atypique, elle prend place dans un tableau apparemment idyllique qui ne tarde pas à se décomposer… Avec une vivacité d'esprit proche de Grace Paley, Lorrie Moore dresse le portrait d'une jeune femme et de ses grandes espérances : un livre bouleversant sur la fragilité des apparences et sur une Amérique en plein désenchantement.

2010



Adam Phillips est psychanalyste à Londres, où il a dirigé la nouvelle traduction des œuvres de Freud, et *Visiting Professor* à l'université d'York, au département de littérature. Il a écrit de nombreux essais, dont plusieurs sont des succès internationaux. Dans *Promesses de la littérature et de la psychanalyse*, il se penche sur les rapports singuliers qu'entretiennent la littérature et la psychanalyse et écrit « qu'il peut être admis qu'il n'y a pas à dire ou à écrire quelque chose parce qu'on y croit, mais pour voir si on y croit ». Et si la psychanalyse était une branche de la littérature ?

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Olivier Adam
Le Cœur régulier

Jakuta Alikavazovic
Le Londres-Louxor

Florence Aubenas
Le Quai de Ouistreham
Prix Jean Amila/Meckert 2010
Prix Joseph Kessel 2010
Prix Cresus 2010
Prix du Journal du Centre 2010

Geneviève Brisac
Une année avec mon père
Prix des Éditeurs 2010

Fanny Chiarello
L'Éternité n'est pas si longue

Agnès Desarthe
Dans la nuit brune
Prix Renaudot des lycéens 2010

Maryline Desbiolles
Une femme drôle

Manuela Draeger
Onze rêves de suie

Martin Page
La Disparition de Paris et sa renaissance en Afrique
Prix Ouest-France/Étonnants voyageurs 2010

Martin Page

Quentin Faucompré
La Mauvaise Habitude d'être soi

Dominique Souton
Je ~~ne~~ suis ~~pas~~ à vendre

Valérie Zenatti
Les Âmes sœurs

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Raymond Carver
ŒUVRES COMPLÈTES
Vol. 1 : Débutants
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J.-P. Carasso et J. Huet
Vol. 2 : Parlez-moi d'amour
Traduit de l'anglais (États-Unis) par G. Rolin, édition révisée
Vol. 3 : Tais-toi, je t'en prie
Traduit de l'anglais (États-Unis) par F. Lasquin
Vol. 4 : Les Vitamines du bonheur
Traduit de l'anglais (États-Unis) par S. Hilling, édition révisée

Rachel Cusk
Les Variations Bradshaw
Traduit de l'anglais par C. Leroy

Alan Furst
Les Soldats de la nuit
Traduit de l'anglais par J. Esch

Damon Galgut
L'Imposteur
Traduit de l'anglais par H. Papot

Nicola Keegan
Nage libre
Traduit de l'anglais (États-Unis) par M. Nasalik

A. L. Kennedy
Tauromachie
Traduit de l'anglais par P. Guivarch

Lorrie Moore
La Passerelle
Traduit de l'anglais (États-Unis) par L. Devaux

Stewart O'Nan
Chanson pour l'absente
Traduit de l'anglais (États-Unis) par J. Lineker

David Sedaris
N'exagérons rien !
Traduit de l'anglais par N. Richard

Will Self
Le Livre de Dave
Traduit de l'anglais par R. Davreu

Ali Smith
Girl meets boy
Traduit de l'anglais par L. Devaux

Vladimir Sorokine
La Voie de Bro
Traduit du russe par B. Kreise

Adam Thirlwell
L'Évasion
Traduit de l'anglais par A.-L. Tissut

penser/rêver
17. À quoi servent les enfants ?
18. La Lettre à la mère

Jeanne Favret-Saada
Jeux d'ombres sur la scène de l'ONU

François Gantheret
La nostalgie du présent, psychanalyse et écriture

Adam Phillips
Promesses, de la littérature et de la psychanalyse

Jean-Michel Rey
L'Oubli dans les temps troublés

2010

2011

L'année des 20 ans…

En vingt ans nombreux sont les auteurs de notre catalogue à avoir été distingués par des prix littéraires. En voici un bref aperçu.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Olivier Adam
Passer l'hiver
Bourse Goncourt de la Nouvelle 2004
À l'abri de rien
Prix France Télévisions 2007
Prix Populiste 2007
Prix du Premier Prix 2007
Prix Jean Amila-Meckert 2008
Des vents contraires
Prix RTL-Lire, 2009

Jakuta Alikavazovic
Corps volatils
Prix Goncourt du Premier Roman 2008

Nathacha Appanah
Le Dernier Frère
Prix du Roman Fnac 2007
Prix des lecteurs de l'Express 2008

Florence Aubenas
Le Quai de Ouistreham
Prix Joseph Kessel 2010
Prix Jean Amila-Meckert 2010
Prix Crésus 2010
Prix du Journal du Centre 2010
Prix des Globes de Cristal 2011

Geneviève Brisac
Week-end de chasse à la mère
Prix Femina 1996
Une année avec mon père
Prix des Éditeurs 2010

Frédérique Clémençon
Les Petits
Prix Boccace 2011

Agnès Desarthe
Un secret sans importance
Prix du Livre-Inter 1996
Le Remplaçant
Prix Virgin-Femina 2009
Dans la nuit brune
Prix Renaudot des lycéens 2010

Jean-Paul Dubois
Une vie française
Prix Femina 2004
Prix du Roman Fnac 2004

Alain Dugrand
Le Quatorzième Zouave
Prix Paul Léautaud 1991

Jean Hatzfeld
L'Air de la guerre
Prix Novembre 1994

Eugène Nicole
L'Œuvre des mers
Prix Joseph Kessel 2011

Véronique Ovaldé
Et mon cœur transparent
Prix France Culture – Télérama 2008
Ce que je sais de Vera Candida
Prix France Télévisions 2009
Prix Renaudot des lycéens 2009
Grand prix des lectrices de *Elle* 2010

Martin Page
La Disparition de Paris et sa renaissance en Afrique
Prix Ouest-France Étonnants voyageurs 2010

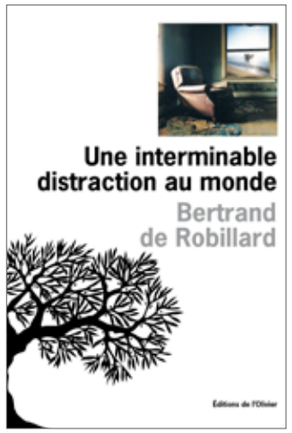
Florence Seyvos
Les Apparitions
Prix Goncourt du Premier Roman 1995
Prix France Télévisions 1995

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

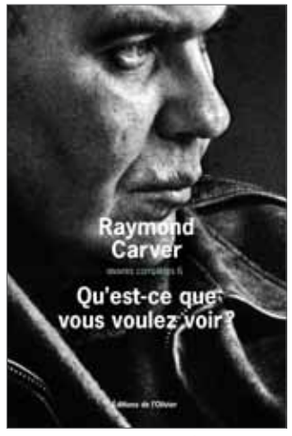
Aharon Appelfeld
Histoire d'une vie
Prix Médicis étranger 2004

Jamaica Kincaid
Mon frère
Prix Femina étranger 2000

Michael Ondaatje
Le Fantôme d'Anil
Prix Médicis étranger 2000

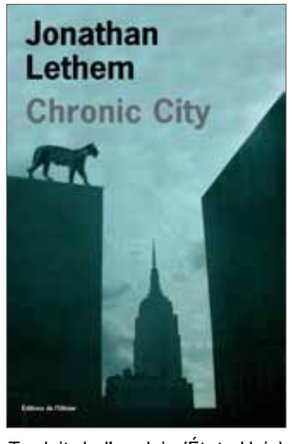


Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Lasquin



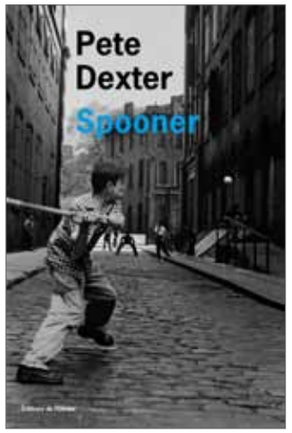
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Lasquin

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Francis Kerline



Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Francis Kerline

2011

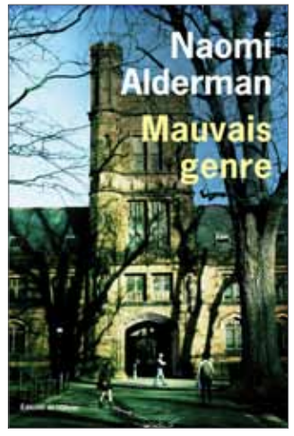


Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Olivier Deparis

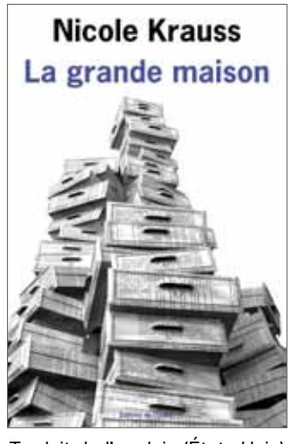
Traduit de l'allemand par
Catherine Mazellier-Lajarrige
et Jacques Lajarrige

Traduit du russe
par Bernard Kreise

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Adèle Carasso

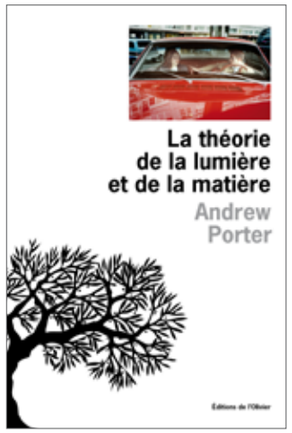


Traduit de l'anglais
par Hélène Papot



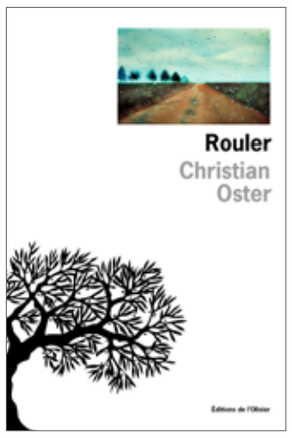
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Paule Guivarch

Traduit de l'hébreu
par Valérie Zenatti



Traduit de l'anglais (États-Unis)
par France Camus-Pichon

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michèle Albaret-Maatsch



Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Wicke

Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni

Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni

Traduit de l'anglais
par Jakuta Alikavazovic

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Hirsch
et Patricia Schaeffer

2011

« Et maintenant ? »

Le kitsch et le schmaltz Le danger qui nous menace n'est pas le numérique. Cette révolution dont les effets se font déjà sentir aux États-Unis nous oblige à repenser notre métier de fond en comble. C'est une chance à saisir, quelles qu'en soient les conséquences.
Le vrai danger, c'est la confusion entre la littérature et les produits de substitution avec lesquels on la confond de plus en plus : numéros d'exhibitionnisme, récits de vie édifiants, mémoires écrits par d'autres, romans larmoyants ou bourrés de clichés se déversent dans les librairies et les médias en quantités chaque jour plus grandes. Les repères se brouillent. L'exploration de la vie, qui est la fonction essentielle de la littérature, est remplacée par des platitudes. Le mercantilisme et la mièvrerie triomphent. Dans un texte célèbre dénonçant ce qu'il appelait le *poshlust*, Nabokov écrivait ceci : « Le *poshlust* ne relève pas seulement de ce qui semble manifestement médiocre, mais également de ce qui est faussement beau, faussement intelligent, faussement séduisant. » Avec le *kitsch* (Kundera : « Le kitsch nous arrache des larmes d'attendrissement sur nous-mêmes, sur les banalités que nous pensons et sentons ») et sa principale variante, le *schmaltz*, la littérature connaît ses ennemis mortels. Saurons-nous les tenir à distance ? À nous d'être vigilants.

Les dix commandements Il y a une dizaine d'années, répondant à l'invitation de Jorge Herralde, le fondateur des éditions Anagrama, je me trouvais à Santander en compagnie de Paul Otchakovsky-Laurens pour participer à une réunion internationale d'éditeurs « indépendants ». Pourquoi cette invitation ? « Parce que, répondit Herralde, vous êtes un souffle d'air frais dans l'édition française. » Plutôt que de présenter deux communications différentes, nous décidâmes, P.O.-L. et moi, de dialoguer en public. Quand vint son tour de prendre la parole, notre confrère allemand Michael Krüger, le patron de Hanser Verlag, lut un texte qu'il venait de rédiger en anglais sur un coin de table et qu'il intitula *Les Dix Commandements de l'éditeur indépendant*. Ce texte, je l'ai toujours sur moi, plié en quatre dans mon portefeuille. À vrai dire, je n'ai plus besoin de le consulter, je le connais par cœur. Quand je doute, je me le remémore, tel qu'il fut prononcé par son auteur, avec son accent germanique toujours teinté d'une légère ironie. En voici la traduction approximative :

1. Ne publie que les livres que tu aimes vraiment.
2. Ne publie que les livres que tu as lus toi-même.
3. Ne publie jamais plus de livres que tu ne peux en lire.
4. Ne publie jamais un livre qui t'ennuie, même si tu penses que tu peux le vendre.
5. Ne publie que des livres qui t'émerveillent, te font rire, penser ou rêver.
6. Ne te cantonne pas uniquement à la fiction.
7. Ne pense jamais que les livres rendent les gens meilleurs.
8. Réjouis-toi toujours de ne pas avoir à publier les livres de tes concurrents.
9. N'oublie pas que l'excès de lecture est mauvais pour tes yeux et ton dos.
10. Rappelle-toi que les éditeurs qui ne s'intéressent à rien d'autre qu'aux livres sont dangereux.

… et le onzième. Comme la vingt-cinquième heure, la cinquième saison, ou la huitième merveille du monde, le onzième commandement incarne le pouvoir absolu de l'imagination. Je ne vois rien de mieux, pour l'illustrer, que la formule attribuée à un autre éditeur allemand, S. Fischer, et que Christian Bourgois se plaisait à rappeler : « un éditeur publie les livres que les gens n'ont pas envie de lire ».
Sinon, à quoi servirait-il ?

Olivier Cohen

Éditions de l'Olivier
96, boulevard du Montparnasse 75014 Paris
01 41 48 84 76
www.editionsdelolivier.fr